



IVAN FRANKO



QUAND LES ANIMAUX SAVAIENT PARLER



KIEV EDITIONS *DNIPRO* 1985

Traduit de l'ukrainien par NATALA PERESSADA Illustré par YOULI KRYGA

[©] Présentation — Editions *Dnipro*, 1984. © Traduction française — Editions *Dnipro*, 1985.

TABLE DES MATIERES

${f L'}{f \hat{A}}{f ne}$ et le ${f Lion}$
Les bienfaits sont vite oubliés 9
Le Renard et la Cigogne 12
Le Renard et l'Ecrevisse 14
Le Renard et le Merle 15
Le Lièvre et le Hérisson 22
L'Ours et le Roitelet 25
Le Loup qui voulait se faire bailli 30
L'Ours et le Lièvre 31
La Corneille et la Vipère 35
Trois sacs de ruses 38
Le Loup, la Renarde et l'Âne 40
La Renarde qui s'était faite nonne 43
Le Loup et la Renarde 46
La guerre du Loup et du Chien 49
Le Renard qui avait changé de couleur 53
Ron-Ron et Grognon 60
Les Corneilles et les Chouettes 62
Le jugement des hommes et des animaux 83
Lorsque fable m'est contée 100



L'ÂNE ET LE LION

Jadis vivait un Âne. Il servit bien des années son maître et ne reçut que des coups de bâton pour toute récompense.

«Si je m'enfuyais dans la forêt, se dit-il, j'y vivrais en toute liberté et personne ne pourrait me faire de mal».

Et sans réfléchir davantage, il se sauva de chez son maître et gagna la forêt. La vie lui était douce; il broutait l'herbe où bon lui semblait, il ne faisait rien, ne recevait des coups de personne — jamais il n'avait été à pareille fête. Mais un jour, il vit venir à lui un Lion dont la seule vue le fit trembler.

«Cette fois-ci, se dit l'Âne, c'en est fait de moi!»

Mais tandis que le Lion se rapprochait de lui, il se remit quelque peu de sa frayeur et pensa:

«Peut-être que j'arriverai à le duper?»

Il s'agita un moment sur place, puis s'écroula sur la terre et fit celui qui n'a peur de rien. Le Lion approchait et il lui cria:

— Hé! toi, là-bas, comment oses-tu rester couché en ma présence? Pourquoi ne te lèves-tu pas pour te prosterner devant moi?

L'Âne fait celui qui n'entendait rien. Il resta couché et remua seulement ses longues oreilles.

Le Lion se fit encore plus proche et cria à nouveau:

- Lève-toi immédiatement et prosterne-toi devant moi!
- Qui es-tu donc pour me parler ainsi? lui demande l'Âne.
- Tu oses me le demander? lui cria le Lion plein de fureur. Ne sais-tu pas que je suis le roi des animaux?

L'Âne ne bougea pas de place. Il releva la tête et écarquilla les yeux d'étonnement.

- Quelles sornettes dis-tu là? Tu es le roi des animaux? Qui te l'a dit? Où est-ce donc écrit? Qui t'a choisi pour roi? Réponds, je t'écoute!
 - Le Lion s'arrêta soudainement comme s'il se fut heurté à un mur.
- Qui me l'a dit? Tous me répètent que je suis le roi des animaux. N'en est-il pas ainsi?

- Non! Il ne peut en être ainsi puisque le roi des animaux, c'est moi.
 - Toi? s'étonna le Lion. C'est écrit quelque part?
 - Bien sûr! Vois toi-même!

L'Âne se dressa sur ses pattes, tourna le dos au Lion et lui montra son sabot de derrière auquel était fixé un fer neuf tout étincelant.

- Tu as vu? C'est là le signe de ma royauté. Si tu étais vraiment le roi, tu en aurais un pareil.
- Voilà une chose étonnante! dit le Lion tout ébahi. Je n'y avais jamais pensé. Tu dois dire vrai. Mais laissons-là cette discussion! Mesurons plutôt nos forces. Nous nous rendrons dans la forêt et celui qui en une heure capturera le plus de gibier sera le véritable roi.
- Qu'il en soit selon ta volonté! dit l'Âne et ils se quittèrent. Le Lion entreprit de parcourir la forêt; là, il captura un chamois, plus loin un lapin, puis encore un pauvre animal. En une heure, il ramassa six pièces de gibier qu'il traîna jusqu'à l'Âne.

Que fit l'Âne pendant ce temps? Il alla dans une clairière inondée de soleil, se coucha sur la terre au beau milieu de celle-ci, étendit les pattes, ferma les yeux et laissa pendre sa langue bien bas. Qui l'eût vu à cet instant aurait pensé qu'il était mort sans nul doute. Des éperviers, des milans, des pies, des corbeaux et autres oiseaux de malheur tournoyaient dans le ciel au-dessus de la clairière. Ils virent l'Âne mort et foncèrent tous ensemble sur lui.

Ils se posèrent dans la clairière et voyant que l'Âne ne donnait pas signe de vie ils se mirent à sauter sur lui, à lui donner des coups de bec, s'en prenant à ses yeux et à sa langue. L'Âne fait comme s'il ne remarquait rien, mais dès que l'un d'eux s'approche tout près il le saisit avec ses dents ou le frappe d'un coup de sabot, le tue et le cache sous lui. Il le fit si adroitement que les autres oiseaux ne se doutèrent de rien. En moins d'une heure, il en tua tout un tas. Il se dressa alors sur ses pattes, se secoua et poussa un hennissement si fort que les oiseaux qui s'étaient abattus sur lui se dispersèrent à l'instant. L'Âne ramassa son butin et le porta à l'endroit où le Lion et lui avaient convenu de se retrouver. Le Lion l'y attendait.

- Que diras-tu de cela? s'adressa le Lion à l'Âne en lui montrant les animaux qu'il avait capturés. Ne sont-ils pas nombreux?
- Que tu peux être stupide! dit l'Âne et il donna un coup de sabot dans le tas du Lion. Du gibier de la sorte, j'aurais pu en capturer deux fois autant. Il ne vaut rien! Vois plutôt le mien! Je les ai tous pris en plein vol! Essaye donc de faire pareil!
 - Je ne saurai faire de même, répondit le Lion. Je vois bien main-







tenant que c'est toi le roi des animaux, et non moi! Pardonne-moi de t'avoir manqué de respect!

— Tu vois, lui dit l'Âne tout fier, qu'il faut toujours se montrer respectueux, car on peut avoir affaire à quelqu'un de plus haut placé que soi. Qu'adviendra-t-il alors? Je pourrais te mettre à mort pour ta faute, mais je te fais grâce; je comprends que tu as agi ainsi par bêtise et non à mauvais dessein. Tu peux partir et montre-toi plus prudent à l'avenir!

Le Lion se retira la queue basse, l'air fort dépité. On eût dit qu'il avait reçu un baquet d'eau glacée. Chemin faisant, il rencontra le Loup.

- Sois le bienvenu, très illustre roi! dit le Loup au Lion et il se prosterna tout bas devant lui.
- Passe ton chemin, ne te moque pas de moi! lui répondit le Lion fort sombre. Qui t'à dit que j'étais le roi?
- Comment, tu n'es pas le roi? s'écria le Loup. Qui oserait prétendre le contraire?
- Tais-toi, compère le Loup, lui dit le Lion tout bas. Le vrai roi est tout près d'ici. S'il t'entend parler ainsi, il nous arrivera malheur à tous deux.
- Le vrai roi? s'étonna le Loup. Voilà une chose étonnante! Peut-il y avoir un autre roi que toi?
- C'est comme je te le dis, balbutiait le Lion tout effrayé, je l'ai vu de mes propres yeux. Il est terrible! Et quelle force! Il capture même les bêtes qui volent dans les airs! Je remercie le Ciel qu'il m'ait laissé en vie.
- Que dis-tu là? s'étonna le Loup de plus en plus fort. En voilà une chose étonnante! Je connais cette forêt depuis fort longtemps et je ne vois pas de qui tu veux parler. Comment est-il ce nouveau roi?
- Sa vue seule inspire la terreur! Ses oreilles sont énormes, sa tête a la taille d'un seau et il porte sur sa patte de derrière l'insigne de sa royauté.
- Je ne vois vraiment pas de qui tu parles, s'inquiéta le Loup. Mène-moi à lui! Je veux le voir!
- Te mener à lui? Je n'en ferai rien! s'écria le Lion. Je ne suis pas encore remis de ma frayeur!
- De quoi as-tu peur? l'encourageait le Loup. Attache ta queue à la mienne, à deux nous aurons plus de courage!
 - Qu'il en soit ainsi! dit le Lion.

Ils attachèrent leurs queues ensemble et se mirent en route. Ils arrivèrent à une colline qui s'élevait derrière la clairière où l'Âne

broutait son herbe. Le Lion s'arrêta, regarda avec attention autour de lui et murmura au Loup:

— Le voici! Le voici! Regarde-le!

Le Loup regarda l'Âne et s'exclama:

- Que tu es stupide! C'est l'Âne que tu me montres là! Le Lion crut que le nouveau roi était tout près. Pris de terreur, il s'enfuit en courant de toutes pattes franchissant les souches et ravins qu'il trouva sur son chemin. Puis hors d'haleine, il s'arrêta et regarda derrière lui.
 - Hé! demanda-t-il au Loup, le nouveau roi est proche?

Le Loup gisait à terre, la langue pendant bas. Comme sa queue était attachée à celle du Lion, il avait dû suivre celui-ci dans sa course folle et avait rendu depuis longtemps le dernier soupir.

Tu vois, lui dit le Lion, tu m'avais assuré que le nouveau roi n'était pas terrible. Pourtant, sa seule vue t'a fait mourir de peur!



LES BIENFAITS SONT VITE OUBLIÉS

Le Loup se promenait tout à sa guise dans la forêt lorsque le malheur s'abattit sur lui. De hardis chasseurs l'aperçurent et se mirent à le poursuivre. Le Loup prit sa fuite à travers la forêt, mais la forêt prit fin et il se retrouva sur une route de terre battue. Juste à ce moment passait là un homme qui s'en revenait des champs, portant un sac et un bâton. Le Loup courut vers lui:

— Mon bon ami, aie pitié de moi! Cache-moi dans ton sac! Je suis poursuivi par des chasseurs qui veulent me mettre à mort.

L'homme eut pitié du Loup et le cacha dans son sac. Puis il le chargea sur ses épaules et poursuivit sa route. Les chasseurs coururent à lui:

- Tu n'as pas vu le Loup? demandèrent-ils à l'homme.
- Nenni, je ne l'ai pas vu.

Les hommes reprirent leur chasse. Lorsqu'ils furent loin, le Loup caché dans le sac fit entendre sa voix:

- Les chasseurs sont partis?
- Ils sont partis.
- Rends-moi ma liberté!

L'homme ouvrit son sac et rendit au Loup sa liberté. Ce dernier lui dit:

- Je vais te manger!
- Loup, ô Loup! Je t'ai sauvé la vie et tu veux me manger!
- Que veux-tu, homme, la vie est faite ainsi: les bienfaits sont vite oubliés.

L'homme vit que sa dernière heure était arrivée et il dit au Loup:

— Puisque c'est ainsi, allons voir un juge. S'il te donne raison, qu'il en soit selon toi: tu me mangeras.

Ils poursuivirent leur route. Chemin faisant, ils rencontrèrent une vieille Jument. L'homme lui dit:

— Sois bonne, ma mère la Jument, juge-nous. J'ai sauvé le Loup et il veut me manger.

L'homme conta à la Jument toute l'affaire. La Jument réfléchit et dit:

- C'est le Loup qui a raison! J'ai travaillé douze ans pour mon maître sans ménager mes forces, je lui ai donné dix poulains. Maintenant que je suis devenue vieille et inapte au travail il m'a chassée dans ce lieu désert pour que les Loups me mangent. Cela fait six jours et six nuits que je vis là abandonnée de tous et que j'attends que les Loups me dévorent. C'est comme ça, homme, les bienfaits sont vite oubliés.
 - Tu vois bien que j'ai raison! s'écria le Loup.

L'homme s'attrista et supplia le Loup de trouver un autre juge. Le Loup accepta. Ils poursuivirent leur route. Chemin faisant, ils rencontrèrent un vieux Chien. L'homme lui conta son affaire. Le Chien réfléchit et dit:

- C'est le Loup qui a raison. Ecoute donc mon histoire. J'ai servi mon maître pendant vingt ans, j'ai gardé sa maison et son troupeau. Maintenant que je me suis fait vieux et que j'ai perdu la voix il m'a chassé de son logis et j'erre sans défense. Les bienfaits sont vite oubliés. C'est là une pure vérité.
 - Tu vois bien que j'ai raison! s'écria le Loup.

L'homme se fit encore plus triste et supplia le Loup de patienter encore un peu.

- Laisse-moi m'adresser à un autre juge. Après tu feras comme bon te semble puisque tu as oublié le bien que je t'ai fait.
 - Bon! Qu'il en soit selon toi!

Ils poursuivirent leur route. Chemin faisant, ils rencontrèrent la Renarde.

— Holà! la Renarde! lui cria l'homme de loin et il la salua en s'inclinant profondément. Sois bonne, approche-toi de nous. Juge notre affaire.

La Renarde s'approcha. L'homme lui conta son affaire. La Renarde n'en crut pas ses oreilles.

- Cela ne peut être vrai. Le Loup, ce si grand seigneur s'est caché dans ton sac!
 - C'est la vérité! s'écria le Loup.
- Non, je ne peux y croire, s'obstina la Renarde. L'homme a beau jurer, le Loup a beau m'assurer que ce fut ainsi, je refuse d'y croire! Cela ne peut être vrai. Montrez-moi comment le Loup s'y est pris.
- Ça, c'est possible, dit l'homme et il plaça son sac comme il avait fait alors, quand le Loup s'y était caché.
- Regarde comment j'ai fait! dit le Loup et il enfouit sa tête dans le sac.
 - Tu as enfoui seulement ta tête? demanda la Renarde.

Le Loup s'engouffra tout entier dans le sac.

— Maintenant, dit la Renarde en s'adressant à l'homme, montre-moi comment tu as fermé ton sac.

L'homme ferma le sac.

- Maintenant, montre-moi comment tu bats ton blé sur l'aire. L'homme ne se le fit pas dire deux fois. Il saisit son bâton et se mit à frapper de toutes ses forces sur le sac! La Renarde de répéter:
- Fais voir maintenant comment tu retournes les gerbes que tu bats.

L'homme retourna le sac et frappa si fort le Loup à la tête que celui-ci rendit aussitôt le dernier soupir.

- Je t'ai sauvé la vie, dit la Renarde en s'adressant à l'homme. Que me donneras-tu en récompense?
 - Je te donne, ô Renarde, un sac de poules.
 - Bon, dit la Renarde, cela me convient.

La Renarde suivit l'homme jusqu'au village et se mit à l'attendre près de sa maison. L'homme alla chercher les poules promises. Il prit un sac et se mit à faire la chasse aux poules. Mais voilà sa femme qui arrive.

— Que fais-tu là, homme? lui dit-elle.

L'homme lui conta son affaire, lui dit comment la Renarde l'avait sauvé d'une mort certaine, la récompense qu'il lui avait promise.

— C'est au Ciel que tu dois ton salut, lui répondit sa femme. Je n'accepterai jamais que tu fasses don de mes poules à la Renarde. Mets dans le sac nos deux Chiens et donne-les à la Renarde.

L'homme réfléchit et fit comme l'ordonnait sa femme. Il mit les Chiens dans le sac, le porta à la Renarde et lui dit:

- Prends, Renarde, ce sac de poules! Charge-le sur tes épaules

et porte-le dans la forêt. Ne l'ouvre pas avant, car les poules s'envoleront!

La Renarde chargea le sac sur ses épaules et se mit en route. Parvenue à l'orée du village, elle s'assit sur une tombe pour se reposer et se dit:

«Et si je comptais combien il y a de poules dans le sac?»

Elle ouvrit le sac. Aussitôt les deux Chiens en sortirent et se mirent à la poursuivre. La Renarde eut toutes les peines du monde à se terrer dans son trou. Remise un peu de sa frayeur, elle reprit haleine et demanda:

- Yeux, mes yeux, qu'avez-vous fait lorsque ces maudits Chiens s'étaient lancés à ma poursuite?
 - Nous avons regardé pour que tu saches où fuir.
 - Pattes, mes pattes, qu'avez-vous fait?
 - Nous avons couru pour que les Chiens ne t'attrapent pas.
 - Oreilles, mes oreilles, qu'avez-vous fait?
 - Nous avons écouté pour savoir si tes ennemis étaient proches.
 - Et toi, queue, qu'as-tu fait?

La queue se fâcha contre la Renarde pour ses paroles peu aimables et elle répondit méchamment:

- Je me suis accrochée aux souches, aux buissons, je t'ai gênée dans ta course, j'ai voulu que les Chiens t'attrapent.
- C'est ainsi que tu me sers, s'écria la Renarde. Hors de chez moi, méchante queue!

La Renarde sortit sa queue de son terrier et s'écria:

— Tenez, Chiens, je vous la donne en pâture, déchirez-la!

Les Chiens ne se firent pas prier. Ils se jetèrent sur la queue, la tirèrent à eux, la Renarde avec et la dévorèrent!

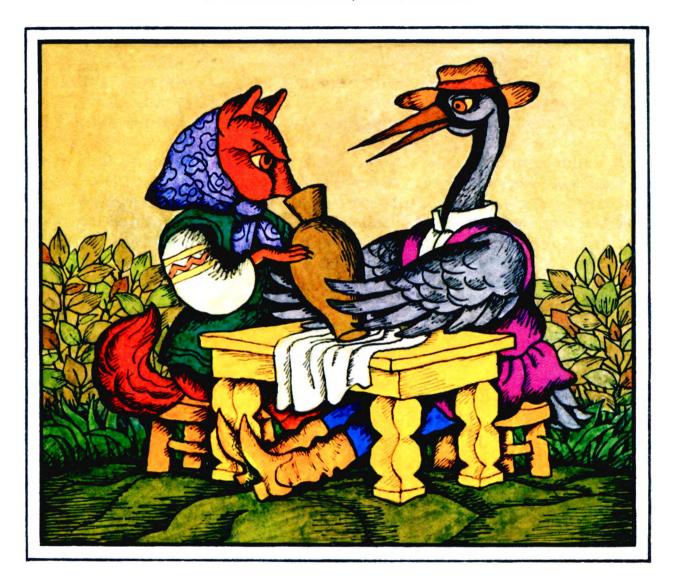


LE RENARD ET LA CIGOGNE

Un Renard et une Cigogne s'étaient liés d'une grande amitié. Le Renard, un jour, convia la Cigogne à sa table.

— Viens me voir, ma commère, viens me voir, ma chère! Je te ferai goûter un plat délicieux.







La Cigogne se rendit au festin. Le Renard avait préparé une bouillie qu'il avait étalée sur une assiette et la placa devant la Cigogne.

- Mange, commère gentille, je l'ai moi-même préparée.

La Cigogne frappa l'assiette de son long bec et n'en attrapa pas miette!

Le Renard, cependant, eut vite fait de laper la bouillie. Sa bouillie avalée, il dit:

- Je regrette, chère commère, mais je n'ai plus rien à t'offrir. La Cigogne lui répondit:
- C'est déjà bien assez, compère. Viens donc me rendre visite à ton tour.

Le lendemain, le Renard se rendit chez la Cigogne qui avait cuisiné une soupe succulente avec de la viande, des betteraves, des haricots et des pommes de terre qu'elle avait coupés en menus morceaux et servis dans une cruche à col étroit.

— Mange, gentil compère, je l'ai moi-même préparée, lui dit la Cigogne.

Le Renard de humer ce plat délicieux! Mais son museau n'entra pas dans le col trop étroit! Il essaya de tirer un morceau avec sa patte. Rien n'y fit! Il entreprit la cruche de tous côtés. En vain! La Cigogne, cependant, plongea son bec dans la cruche et eut vite fait d'en vider le contenu.

- Je regrette, gentil compère, mais je n'ai plus rien à t'offrir.

Le Renard fort dépité en oublia de remercier la Cigogne. Il avait pensé remplir sa panse pour toute une semaine et se voyait contraint de rentrer chez lui sans avoir goûté miette!

C'est depuis ce temps que Renards et Cigognes ne font plus commerce.



LE RENARD ET L'ÉCREVISSE

Un jour, le Renard rencontra sur son chemin une Ecrevisse. Il s'arrêta, regarda longuement l'Ecrevisse ramper vers lui et entreprit de se moquer d'elle.

— Que tu es rapide, ma pauvre amie! Est-il vrai qu'on t'a envoyé

chercher de la levure le Vendredi de Pâques et que tu n'es revenue qu'un an après et que de surcroît tu la répandis au beau milieu de la maison?

- Ce fut peut-être vrai alors, mais aujourd'hui cela ressemble bel et bien à un mensonge.
 - Serais-tu devenue plus rapide?
- Si tu veux le savoir, mesurons-nous à la course. Je suis prête à parier que j'arriverai avant toi à ce buisson.
 - Que dis-tu là? s'étonna le Renard. Tu veux parier avec moi?
- Non seulement je courrai avec toi, mais je te laisserai partir en avant. Tu verras que j'arriverai avant toi au but, lui répondit l'Ecrevisse.

Le pari fut conclu. Le Renard se plaça devant l'Ecrevisse et celle-ci s'agrippa à sa queue avec ses pinces. Le Renard prit son élan et courut à perdre haleine soulevant la poussière sur son passage. Arrivé au but, il s'écria:

— Où es-tu, l'Ecrevisse?

Nulle réponse.

— Où es-tu donc, l'Ecrevisse? répéta le Renard et il tourna le dos au but.

Alors l'Ecrevisse se détacha de sa queue et dit:

— Je suis là! Il y a belle lurette que je t'attends. J'ai même dépassé la ligne d'arrivée.



LE RENARD ET LE MERLE

Le Sanglier se rendit un jour à la foire de Kiev. Chemin faisant, il rencontra un Loup.

- Sanglier, Sanglier, où vas-tu donc ainsi?
- A la foire de Kiev.
- Prends-moi avec toi.
- Volontiers, compère.

Ils poursuivirent leur route. Chemin faisant, ils rencontrèrent le Renard.

- Sanglier, Sanglier, où vas-tu donc ainsi?
- A la foire de Kiev.
- Prends-moi avec toi.
- Volontiers, compère.

Ils poursuivirent leur route. Chemin faisant, ils rencontrèrent le Lièvre.

- Sanglier, Sanglier, où vas-tu donc ainsi?
- A la foire de Kiev.
- Prends-moi avec toi.
- Volontiers, l'ami.

Ils poursuivirent tous ensemble leur route. A la nuit tombante, ils arrivèrent à un trou large et profond. Le Sanglier prit son élan, ne put le franchir, tomba dedans entraînant tous les autres à sa suite. Ils durent y passer la nuit. La faim commença bientôt à les ronger. Ils ne peuvent sortir du trou, n'ont rien à se mettre sous la dent. Le Renard eut une idée:

— Mettons-nous à chanter, dit-il. Celui qui chantera le moins fort sera mangé.

Ils entonnèrent une chanson. Le Loup hurle: ouh-ouh! Le Sanglier chante un peu moins fort et pousse des o-o-o! Le Renard chante plus faiblement encore: hé-hé-hé! Le pauvre Lièvre fait entendre de petits cris aigus: i-i-i! Le Sanglier, le Loup et le Renard se jetèrent sur le Lièvre et le dévorèrent. Le malheureux Lièvre pouvait-il les rassasier? Le jour n'avait pas encore point que la faim les tenaillait à nouveau. Le Renard proposa:

— Mettons-nous à chanter. Celui qui chantera le plus fort sera mangé.

Ils entonnèrent une chanson. Le Loup voulut chanter de sa voix la plus fine et fit entendre un ouh-ouh-ouh retentissant. Le Sanglier et le Renard se jetèrent sur lui et le dévorèrent.

Ne restaient dans le trou que le Sanglier et le Renard. Ils firent deux parts de la viande du Loup. Le Sanglier eut vite fait de manger la sienne. Le Renard en mangea une partie et cacha le reste. Deux jours passèrent. Le Sanglier sentit la faim le ronger. Le Renard assis dans son coin mangea la viande qu'il avait cachée.

- Que manges-tu là, compère? lui demanda le Sanglier.
- Oh! soupira le Renard, je bois mon propre sang pour apaiser ma faim. Fais donc de même. Ouvre-toi le poitrail, suce un peu de ton sang, ta faim se calmera.

Le stupide Sanglier suivit les conseils du Renard. Il se déchira le poitrail tant et si bien qu'il perdit tout son sang et rendit l'âme. Le Renard se jeta sur lui et le déchira à belles dents. Quelques jours passèrent. Le Renard mangea la viande du Sanglier. Assis dans son trou, le Renard sentit à nouveau la faim le tenailler. Un arbre poussait près de ce trou. Un merle y avait fait son nid. Le Renard le regarda longuement et lui dit:

- Merle, beau Merle, que fais-tu là?
- Je bâtis un nid.
- Quel besoin as-tu d'un nid?
- J'y pondrai des œufs.
- Quel besoin as-tu de pondre des œufs?
- J'élèverai des petits.
- Merle, beau Merle, si tu ne me sors pas de ce trou je mangerai tes petits.
- Ne mange pas mes petits, Renard, je te sortirai de ce trou, le supplia le Merle.

Le Merle se désola, le Merle se lamenta, ne savait comment sortir le Renard de son trou. Il vola à tire-d'aile vers la forêt, ramassa branches et brindilles et les jeta dans le trou, le remplit et fit sortir le Renard du trou. Le Merle pensa qu'il allait partir. Nenni! Le Renard se coucha sous l'arbre où le Merle avait fait son nid et lui dit:

- Merle, ô beau Merle, ne m'as-tu pas sorti du trou?
- Je t'ai sorti du trou.
- Donne-moi à manger maintenant, sinon je croquerai tes petits.
- Ne les croque pas, Renard, je te donnerai à manger.

Le Merle se désola, le Merle se lamenta, ne savait comment donner à manger au Renard.

- Suis-moi, dit-il au Renard.

Ils quittèrent la forêt et gagnèrent la grand-route.

— Cache-toi dans les blés, dit le Merle au Renard, je vais te chercher à manger.

Le Merle vit venir une femme portant un panier. Elle allait dans les champs porter à manger à son mari. Le Merle sauta dans une flaque d'eau, puis se roula dans le sable et courut sur la route en battant des ailes, fit mine de ne pouvoir s'envoler. La femme aperçut l'oiseau.

— Si je l'attrapais pour mes enfants, se dit-elle, il est faible et ne peut voler.

Elle courut vers le Merle, il battit des ailes, mais ne s'envola pas, sauta sur la route.

La femme posa son panier sur la route et fit la chasse au Merle. Il l'entraîna toujours plus loin, toujours plus à l'écart. Lorsqu'elle fut loin de son panier, le Merle prit son vol et disparut dans les airs.

Dépitée, la femme revint à son panier. Hélas! Le panier était vide. Le Renard n'avait pas perdu son temps et s'était régalé du contenu du panier.

Le Merle, pendant ce temps, était retourné à son nid. Le Renard était couché sous l'arbre.

- Merle, ô beau Merle, ne m'as-tu pas sorti du trou?
- Je t'ai sorti du trou.
- Ne m'as-tu pas donné à manger?
- Je t'ai donné à manger.
- Donne-moi à boire maintenant, sinon je croquerai tes petits.
- Ne les croque pas, Renard, je te donnerai à boire.

Le Merle se désola, le Merle se lamenta, ne savait comment donner à boire au Renard.

- Suis-moi, dit-il au Renard.

Ils quittèrent la forêt et gagnèrent la grand-route.

— Cache-toi dans les blés, dit le Merle au Renard, je vais te chercher à boire.

Le Merle vit venir un homme dans sa charrette, dans la charrette un tonneau d'eau. Il allait arroser ses choux. Le Merle se posa sur la tête du cheval et se mit à lui donner des coups de bec.

— Fi donc! cria l'homme et il leva son bâton. Le Merle s'esquiva et le cheval reçut le coup de bâton. Le Merle se posa sur l'autre cheval et se mit à lui donner des coups de bec. L'homme leva son bâton et frappa son cheval à la tête. L'homme était furieux. «En voilà un oiseau de malheur, se dit-il. Qu'a-t-il à me tourmenter ainsi?»

Le Merle, entre-temps, s'était posé sur le tonneau et lui donnait des coups de bec.

— Attends! Attends! dit l'homme. Il prit son fusil et tira sur le tonneau. Le tonneau fut défoncé! L'eau coula et se répandit par terre... Le Renard sortit des blés et but tout son soûl. L'homme maudit le Renard et rentra chez lui avec son tonneau défoncé.

Le Merle, cependant, retourna dans son nid. Le Renard était couché sous l'arbre.

- Merle, ô beau Merle, ne m'as-tu pas sorti du trou?
- Je t'ai sorti du trou.
- Ne m'as-tu pas donné à manger?
- Je t'ai donné à manger.
- Ne m'as-tu pas donné à boire?
- Je t'ai donné à boire.
- Fais-moi rire maintenant, sinon je croquerai tes petits.
- Ne les croque pas, Renard, je te ferai rire.







Le Merle se désola, le Merle se lamenta, ne savait comment faire rire le Renard.

- Suis-moi! dit-il au Renard.

Ils quittèrent la forêt et gagnèrent la grand-route.

Le Renard se cacha dans les blés et se mit à attendre. Le Merle vit venir l'homme au tonneau. L'homme était assis à l'avant. A l'arrière se tenait son fils, une baguette à la main. Le Merle se posa sur l'épaule de l'homme et lui donna des coups de bec.

— Père! lui cria le garçon. Un oiseau est perché sur ton épaule! Je vais le tuer!

Le garçon leva sa baguette et donna, vlan! un coup sur l'épaule de son père! Le Merle s'esquiva et se posa sur l'autre épaule. Le garçon leva sa baguette et frappa avec plus de force encore son père à l'épaule.

- Que fais-tu là, mon fils? s'écria l'homme.
- Taisez-vous donc, père! Un oiseau est perché sur votre épaule. Je veux l'attraper.
- Attrape-le, mais ne me frappe pas! dit l'homme en poussant des cris de douleur.

Le Merle, entre-temps, fit quelques tours dans les airs et vint se poser sur la tête de l'homme. Il donna des coups de bec dans son chapeau. Le garçon voulut l'attraper, hop! le Merle s'esquiva. Le Merle se posa à nouveau sur la tête de l'homme. Le garçon voulut l'attraper, hop! le Merle s'esquiva à nouveau.

— Attends! Attends! Oiseau de malheur! se dit le garçon, je t'en ferai voir! Et sans plus réfléchir, il saisit son bâton et frappa si fort son père à la tête que celui-ci en fut tout ébloui. Le Merle prit son vol sans plus tarder. Le Renard, caché dans les blés, riait aux éclats des plaisanteries du Merle.

Voyant le Renard tout heureux le Merle poussa un soupir de soulagement et se dit:

- Il me laissera tranquille maintenant, ne menacera plus mes petits.
 - Le Merle retourna à son nid. Le Renard était déjà là!
 - Merle, ô beau Merle, ne m'as-tu pas sorti du trou?
 - Je t'ai sorti du trou.
 - Ne m'as-tu pas donné à manger?
 - Je t'ai donné à manger.
 - Ne m'as-tu pas donné à boire?
 - Je t'ai donné à boire.
 - Ne m'as-tu pas fait rire?

- Je t'ai fait rire.
- Fais-moi peur maintenant, sinon je croquerai tes petits.

Le Merle se désola, le Merle se lamenta, ne savait comment faire peur au Renard.

- Suis-moi, dit le Merle au Renard, je vais te faire peur.

Ils quittèrent la forêt. Le Merle mena le Renard à un vaste pâturage où paissaient des moutons en grand nombre. Les bergers se reposaient dans leur hutte tandis que les chiens qui gardaient le troupeau couraient çà et là. Le Renard s'arrêta à l'orée du bois et n'osa s'aventurer plus loin.

- Aurais-tu peur? lui demanda le Merle.
- Non, je n'ai pas peur, répondit le Renard. C'est la fatigue qui m'empêche d'avancer.
 - Comment pourrai-je te faire peur si tu refuses de me suivre?
- C'est là ton affaire, répondit le Renard. Si tu ne me fais pas peur, je croquerai tes petits.
- Soit! accepta le Merle. Cache-toi dans les blés et regarde moi faire. Quand tu auras bien peur, fais-le moi savoir. J'arrêterai aussitôt.

Le Merle prit son vol, vint se poser près des chiens et se mit à creuser la terre avec ses griffes. Les chiens se jetèrent sur lui. Le Merle se souleva vite et vint se poser un peu plus loin, se rapprochant ainsi du Renard qui, curieux de voir comment les choses vont tourner ne remarqua pas que les chiens se faisaient de plus en plus proches. Le Merle repliant une aile comme s'il était blessé vola droit vers le Renard qui voyant sa dernière heure arriver, s'écria:

— Aurais-tu perdu la raison, stupide animal? Ne vois-tu pas que les chiens sont tout près?

Les chiens l'aperçurent et se jetèrent sur lui. Le Renard détala; il n'eut pas le temps de faire quelques bonds que les chiens le rattrapèrent et le dévorèrent. La morale de cette histoire est simple: celui qui combat par la ruse, périra par la ruse.



LE LIÈVRE ET LE HÉRISSON

Ceci, mes enfants, n'est pas un conte mais une histoire vraie. Je la tiens de vieilles gens et vous la conte à mon tour sans rien y changer. Personne, bien sûr, n'a vu le Lièvre et le Hérisson se disputer, mais cela doit être vrai. Mon grand-père qui me l'a contée n'avait cessé de répéter: «Je n'v étais pas, bien sûr, mais cette histoire est vraie, car je la tiens de vieilles gens, quel besoin ont-ils de mentir?»

C'était dimanche. L'automne était proche et le sarrasin commençait à perdre ses fleurs. Le soleil brillait dans le ciel, un vent chaud soufflait dans les chaumes, les alouettes chantaient haut dans les airs, les abeilles butinaient dans le sarrasin. Les hommes vêtus de leurs plus beaux atours se rendaient à l'église. Hommes et bêtes se réjouissaient de cette belle journée et le Hérisson se réjouissait avec eux.

Le Hérisson se tenait à l'entrée de son logis, les mains passées dans sa ceinture. Il respirait l'air chaud et fredonnait une chanson tout à son aise sans se soucier de gens; il chantait comme il le pouvait, qu'importe que sa chanson fut belle ou non! Sa chanson finie, il se dit:

«Pendant que ma femme fait la toilette des enfants et leur passe des chemises propres, j'irai faire un tour dans les champs voir si mes betteraves ont poussé».

Le champ de betteraves se trouvait près de son logis. Il nourrissait sa famille avec, ce qui lui faisait toujours dire «mes betteraves». Il ferma sa porte avec soin et prit le chemin qui menait à son champ. Il atteignit bientôt le buisson sur lequel poussaient des prunes sauvages et voulut tourner à droite lorsqu'il vit venir le Lièvre à sa rencontre. Le Lièvre était sorti faire une promenade et en profitait pour aller visiter «son champ» planté de choux.

Le Hérisson salua le Lièvre fort respectueusement et lui souhaita une bonne journée. Le Lièvre se prenait pour un grand seigneur et était très orgueilleux. Il ne répondit pas au salut du Hérisson, le toisa des pieds à la tête et lui demanda:

- Que fais-tu si tôt dans les champs?
- Je me promène, répondit le Hérisson.
 Tu te promènes? ricana le Lièvre. Je pensais qu'avec des pieds pareils tu ferais mieux de rester couché.

Cette plaisanterie fâcha le Hérisson. Il pouvait tout souffrir, mais qu'on se moquât de ses pieds surtout qu'il les avait bots c'en était trop!

- Tu penses, dit le Hérisson au Lièvre, qu'avec tes longues pattes tu es plus agile?
 - Sans aucun doute, répondit le Lièvre.

- Faisons un essai, proposa le Hérisson. Je suis prêt à parier que je te battrai à la course.
- C'est se rire des gens! Tu prétends courir plus vite que moi avec tes pieds tordus? se moquait le Lièvre. Faisons un essai puisque tu le veux tant. Que parions-nous?
 - Des ducats et une bouteille de bonne fine, répondit le Hérisson.
 - Tope là! dit le Lièvre. Prenons notre course!
- Allons! Allons! A quoi bon nous presser? reprit le Hérisson. Je n'ai encore rien mangé aujourd'hui. Je dois rentrer chez moi me restaurer quelque peu. Je te retrouverai là dans une demi-heure, attends-moi.

Le Lièvre n'eut rien contre: il voulait se délecter de ses choux avant de courir. Le Hérisson rentra chez lui.

«Attends, attends, se disait-il en s'adressant au Lièvre, tu comptes sur tes longues jambes, mais je t'en ferai voir. Tu es un grand seigneur, cela est vrai, mais tu as une bien pauvre cervelle. Tu paieras le montant du pari, mon ami, l'enjeu tout entier».

Rentré chez lui, le Hérisson dit à sa femme:

- Habille-toi vite, tu viendras avec moi dans les champs.
- Qu'ai-je à faire là-bas? lui demanda sa femme.
- J'ai fait un pari avec le Lièvre. Nous devons nous mesurer à la course. Celui qui arrivera le dernier devra au vainqueur des ducats et une bouteille de fine.
- Aurais-tu perdu la raison? s'exclama la femme. Tu veux vaincre le Lièvre à la course?
 - Oui, je le veux et j'ai besoin de ton aide pour cela.

La femme voulut protester, mais le Hérisson lui dit:

— Ne t'inquiète pas, femme! Je te dirai comment nous allons faire. Habille-toi vite et suis-moi dans les champs!

La femme dut suivre son mari. Chemin faisant, le Hérisson lui dit:

— Ecoute-moi bien, femme. Nous devons courir dans ce champ de blé. Le Lièvre suivra un sillon, moi un autre. Notre course commence au pied de la colline. Place-toi dans ce sillon et lorsque le Lièvre arrivera là, tu lèveras la tête et tu lui crieras: «Je suis là!»

Ils arrivèrent au champ où le Lièvre et le Hérisson avaient convenu de se retrouver. Le Hérisson mena sa femme à sa place et gagna l'autre bout du sillon au pied de la colline. Le Lièvre était déjà là.

- Alors, nous courons? demanda le Lièvre au Hérisson.
- Comme convenu, répondit le Hérisson.
- Allons-y! Un!... Deux!...

Le Lièvre se plaça sur un sillon, le Hérisson sur l'autre. Le Lièvre cria «partez!» et détala à toutes jambes. Le Hérisson fit trois pas tout au plus, se ramassa en boule et revint à l'endroit d'où il était parti. Le Lièvre court de toutes ses forces. Il arriva au bout du sillon et entendit la femme du Hérisson lui crier: «Je suis là!»

Le Lièvre n'en crut pas ses oreilles; il ne lui vint pas à l'idée que c'était la femme du Hérisson car, comme vous le savez, mari et femme se ressemblent comme deux gouttes d'eau.

— Comment cela est-il possible? s'écria le Lièvre. Retournons à l'autre bout du sillon!

Et sans reprendre haleine, le Lièvre fonça vers l'autre bout du sillon, les oreilles en arrière. La femme du Hérisson demeura là où son mari l'avait placée. Le Lièvre arriva à l'autre bout du sillon et entendit le Hérisson lui crier: «Je suis là!»

Le Lièvre se fâcha. On n'avait jamais rien vu de pareil. Un Hérisson aux pieds tordus le dépasser à la course! Tout à sa colère, le Lièvre s'écria:

- Courons encore une fois! jusqu'à l'autre bout du sillon!
- Courons autant de fois que tu le veux, dit le Hérisson. C'est là ton affaire.

Le Lièvre prit son élan et entendit à nouveau la femme du Hérisson lui crier: «Je suis là!»

Le Lièvre courut vers l'autre but et entendit encore une fois: «Je suis là!»

Le malheureux Lièvre courut ainsi soixante-treize fois. Le Hérisson était «déjà là», que ce soit un but ou l'autre. A la soixante-quatorzième fois, le Lièvre ne parvint pas au but. Au milieu du champ, il se mit à cracher du sang et s'écroula mort sur la terre. Le Hérisson empocha l'argent du pari, prit la bouteille de bonne fine, appela sa femme qui se trouvait encore à l'autre bout du sillon et, tout joyeux, ils rentrèrent à la maison.

Le Lièvre fut enterré et tous les siens firent le serment de ne jamais tenir un pari avec un Hérisson. Ce qui fait, mes enfants, que nous ne serons jamais plus témoins d'une histoire pareille. Tirez-en une leçon, mes enfants, et ne vous moquez jamais d'un pauvre malheureux, même si ce n'est qu'un simple Hérisson sans bonnes manières.



L'OURS ET LE ROITELET

L'Ours et le Loup se promenaient dans la forêt lorsqu'ils entendirent un oiseau chanter dans les buissons. Ils s'approchèrent et virent un petit oiseau, la queue bien droite sautiller sur les branches en gazouillant.

- Dis-moi, Loup, mon bon compère, quel est cet oiseau qui chante si bien? demanda l'Ours.
 - Chut! l'Ours, c'est le Roitelet, murmura le Loup.
- Le Roitelet? chuchota l'Ours tout effrayé. Nous devons nous prosterner devant lui.
- Bien sûr, dit le Loup et ils s'inclinèrent bien bas devant le Roitelet qui ne les gratifia même pas d'un regard et continua à sauter sur les branches, la queue bien droite en continuant à chanter.
- Si petit et si plein d'orgueil! ronchonnait l'Ours. Il ne nous regarde même pas! Je voudrais bien voir comment est sa demeure.
- Je sais où se trouve sa demeure, dit le Loup, mais il ne m'est jamais venu à l'idée d'y jeter un coup d'œil.
 - Aurais-tu peur?
- Peur ou non, je n'en sais rien. C'est plutôt l'occasion de le faire qui m'a manqué.
 - Allons-y! Il faut que je voie sa demeure! ordonna l'Ours.

Ils arrivèrent à l'arbre où le Roitelet avait aménagé son logis. L'Ours voulut y jeter un coup d'œil, mais le Loup le retint.

- Arrête-toi, l'Ours! lui souffla-t-il.
- Que se passe-t-il donc? demanda l'Ours.
- Je vois venir le Roitelet et sa femme. Il serait mal de se montrer indiscret en leur présence.

L'Ours et le Loup se cachèrent dans les buissons. Le Roitelet et sa femme rentrèrent chez eux pour donner la becquée à leurs petits. Lorsqu'ils furent repartis, l'Ours s'approcha de l'arbre et jeta un coup d'œil à l'intérieur. Il n'y vit rien qui frappât la vue. C'était un nid pareil à tous les autres: un peu de duvet sur lequel reposaient cinq oisillons, les enfants du Roitelet.

— C'est là la demeure d'un roi? s'exclama l'Ours. C'est plutôt le logis d'un miséreux! Et ces loqueteux sont les enfants d'un roi? Ce sont là des enfants abandonnés!

L'Ours cracha bien fort pour marquer son mépris et voulut se retirer lorsque les oisillons se mirent à piailler dans leur nid:

— Eh, 1'Ours! Pourquoi craches-tu sur nous? Nous sommes les enfants d'honnêtes gens, et non de pauvres déshérités. Tu paieras cher cet outrage.

A les entendre ainsi crier, l'Ours eut froid dans le dos. Il s'éloigna au plus vite du nid du Roitelet et se terra dans sa tanière. Les oisillons dans leur nid continuaient à piailler et ne se turent qu'à l'arrivée de leurs parents.

- Qu'avez-vous donc à crier ainsi? Que s'est-il passé? demandèrent les parents en servant à leurs enfants les mouches et les vers qu'ils avaient capturés pour eux.
- Nous ne voulons pas de mouches! nous ne voulons pas de vers! Nous préférons nous laisser mourir de faim! Nous ne mangerons pas tant que nous ne saurons pas si nous sommes des déshérités ou les enfants d'honnêtes gens.
- Que s'est-il donc passé? interrogèrent les parents qui cherchaient à savoir.
- L'Ours est venu nous voir. Il nous a traités de déshérités et a craché dans notre nid, dirent les oisillons.
- Comment cela? s'écria le Roitelet et sans plus longtemps réfléchir il prit son vol et se rendit à la tanière de l'Ours.
- Eh! dit le Roitelet en se posant sur une branche au-dessus de la tête de l'Ours, qu'est-ce qui t a poussé à traiter mes enfants de déshérités et à cracher dans mon nid? Tu paieras cher cet outrage. Demain, dès que le jour poindra nous commencerons une guerre sanglante.

L'Ours ne put rien objecter. Que ce soit la guerre! Il alla appeler tous ses amis à son aide: le Loup, le Sanglier, le Renard, le Blaireau, le Chamois, tous les animaux à quatre pattes de la forêt. Le Roitelet appela à son renfort tous les oiseaux de la forêt et les menus insectes avec: les Mouches, les Guêpes, les Bourdons, les Moustiques et leur ordonna de se préparer à un grand combat. Le soir, ils tinrent tous conseil.

— Ecoutez-moi, dit le Roitelet, il nous faut envoyer un éclaireur dans le camp ennemi pour savoir qui est leur général et sous quel étendart ils combattent.

Il fut décidé qu'on enverrait le Moustique car il était le plus petit et le plus rusé. Le Moustique prit son vol et arriva à la tanière de l'Ours au moment même où ce dernier assemblait ses amis pour tenir conseil.

- Par quoi allons-nous commencer? demanda l'Ours. Toi, le Renard, tu seras notre général, puisque de tous les animaux tu es le plus rusé.
- Bien, dit le Renard. Si nous devions combattre contre nos semblables, il aurait été mieux, certes, de choisir l'Ours pour général. Mais cette fois nous aurons affaire à des ennemis ailés de si peu d'importance que je vous serai, je pense, d'une plus grande utilité.







L'essentiel maintenant est d'ouvrir l'œil et le bon, et de réfléchir vite et bien. Ecoutez donc mon plan. L'armée ennemie volera dans les airs, mais cela ne doit pas nous inquiéter. Nous volerons droit au nid du Roitelet et capturerons ses petits. Dès qu'ils seront entre nos mains, nous contraindrons le Roitelet à faire la paix et gagnerons ainsi la guerre.

- C'est là une excellente idée! s'écrièrent les bêtes.
- Nous devons avancer en rangs serrés, poursuivit le Renard, car l'ennemi a des Aigles, des Milans et autres oiseaux de malheur; si nous avançons en désordre, ils auront vite fait de nous crever les yeux ou pis encore. Ensemble nous serons plus en sûreté.
- Tu dis juste, s'écria le Lièvre et il sentit ses jambes trembler à la seule pensée de se heurter à un Aigle.
- Je prendrai la tête et vous me suivrez tous, dit le Renard. Voyez ma queue, elle vous servira d'étendart. Ne la quittez pas des yeux. Si je la tiens bien droite, c'est que tout va bien, vous pouvez aller de l'avant sans nulle crainte. Si j'ai vent d'une embuscade, j'abaisserai un peu ma queue; ce sera signe que vous devez avancer moins vite et avec plus de prudence. En cas de malheur, je cacherai ma queue entre mes pattes. Fuyez alors à toutes jambes.
- C'est là une bonne idée! s'écrièrent les bêtes louant fort l'intelligence du Renard. Le Moustique écouta jusqu'au bout ce plan si sage, vola vers le Roitelet et lui fit part de ce qu'il avait entendu.

Le lendemain au point du jour, l'Ours et ses amis entrèrent en campagne. La terre tremble, les branches craquent, cris et hurlements se font entendre, étreignent le cœur d'angoisse. De leur côté les oiseaux commencent à se rallier; l'air est empli de bruits, les feuilles des arbres tombent. Il règne un vacarme tel qu'on ne s'y reconnaît plus. L'Ours et ses amis avancent en rangs serrés vers le nid du Roitelet; les oiseaux volent au-dessus d'eux tels un nuage sombre mais ne peuvent les arrêter dans leur marche. Le Roitelet ne s'en soucie pas. Voyant le Renard mener son armée, la queue bien droite comme un cierge il appela le Bourdon et lui dit:

— Ecoute-moi bien! Tu vois le Renard? C'est lui le général de nos ennemis. Vole vite à lui, pose-toi sur sa queue et pique-le de toutes tes forces.

Le Bourdon prit son vol et se posa à même le ventre du Renard qui sentant quelque chose bouger là aurait bien voulu abaisser sa queue et chasser l'intrus. Mais c'est là chose impossible. Sa queue sert d'étendart! Juste à ce moment, le Bourdon le piqua à l'endroit le plus sensible!

- O malheur! s'écria le Renard et il abaissa sa queue à moitié.
- Que se passe-t-il? Que se passe-t-il? s'écrièrent les bêtes en désordre.
- Une embuscade... peut-être... marmonna le Renard et il serra les dents de douleur.
- Une embuscade, une embuscade! répétèrent les bêtes toutes à la fois. Une embuscade, soyons prudents!

A ce moment, le Bourdon piqua le Renard avec plus de force encore! Le Renard poussa un hurlement de douleur, sauta en l'air, cacha sa queue entre ses pattes et s'enfuit à toutes jambes! Les bêtes ne cherchèrent pas à savoir ce qui se passait et fuirent en tous sens se bousculant les uns les autres. Les Oiseaux, les Guêpes, les Moustiques, les Bourdons se mirent à les poursuivre et fondant sur eux les attaquèrent à qui mieux mieux leur donnant des coups de bec, des coups de griffes, les déchirant sans merci. Un vrai carnage! Le Roitelet et ses amis remportèrent là une belle victoire.

Tout heureux, le Roitelet revint à son nid et dit à ses enfants:

— Maintenant, mes enfants, vous pouvez vous remettre à manger.

Nous avons vaincu l'Ours et ses amis.

— Non, répondirent les oisillons, nous ne mangerons pas tant que l'Ours ne viendra pas ici nous faire ses excuses.

Le Roitelet n'eut pas d'autre choix. Il vola à la tanière de l'Ours, se posa sur une branche au-dessus de sa tête et lui dit:

— Eh, l'Ours! cela t'a plu de combattre avec le Roitelet?

L'Ours qui au cours du combat se trouvait aux arrières avait pendant que son armée fuyait en déroute reçu bon nombre de coups dans les flancs. Les Sangliers et les Chamois l'avaient si bien malmené avec leurs cornes qu'il gisait tout endolori dans sa tanière et gémissait à vous fendre le cœur.

- Va-t-en de là! Laisse-moi en paix! grogna l'Ours. Je dirai à tous qu'on ne te cherche plus noise!
- Non, l'Ours, cela ne peut me suffire, dit le Roitelet. Tu devras te rendre à mon nid et présenter tes excuses à mes petits. Si tu ne le fais pas, il t'arrivera un malheur encore plus grand.

L'Ours n'eut pas d'autre choix. Il se rendit au nid du Roitelet et assura les petits qu'ils n'étaient pas des déshérités, mais bien les enfants d'honnêtes gens.

C'est seulement alors que les enfants du Roitelet s'estimèrent satisfaits et se remirent à boire et à manger.

LE LOUP QUI VOULAIT SE FAIRE BAILLI

L'Âne, un jour, broutait de l'herbe dans un pré. Le Loup était tapi derrière un buisson. L'Âne s'en approcha; le Loup se jeta sur lui pour le manger, mais l'Âne qu'on qualifie à tort de stupide comprit aussitôt ce qu'il devait faire. Il se mit à hennir tout joyeux, se prosterna devant le Loup et lui dit:

- Que c'est bien que je vous trouve là; il y a longtemps que je vous cherche.
 - Quel besoin as-tu de me voir? demanda le Loup.
 - Vous ne savez donc rien? On choisit un bailli dans notre village.
 - Qu'ai-je à voir dans cette affaire? s'enquit le Loup.
- Le malheur est que les gens ne savent sur qui fixer leur choix. Ils en sont venus à se brouiller et ils m'ont dit: «Seul le Loup qui vit dans la forêt est digne d'être notre bailli». Ces paroles dites, ils n'en voulurent pas démordre et m'envoyèrent te chercher sur-le-champ. Je dois t'accompagner jusqu'au village. C'est là la chose que je voulais te conter.

A ce discours, le Loup pris de joie dressa sa queue bien droite. Il monta aussitôt sur le dos de l'Âne et ils prirent tous deux le chemin du village. A peine y étaient-ils arrivés que l'Âne se mit à crier si fort et si haut que les habitants du village sortirent en courant de leurs maisons. Voyant le Loup perché sur le dos de l'Âne, ils saisirent fourches et bâtons et se mirent à frapper le Loup à tour de bras. Le Loup à moitié mort dut prendre la fuite se retournant à tout instant pour voir si ses poursuivants étaient encore sur ses talons.

Lorsqu'il fut bien loin du village, le Loup s'arrêta et avisant une meule de foin il se hissa sur elle pour se remettre de sa frayeur.

Se sentant à nouveau frais et dispos, il se dit tout haut:

— Mon père n'a jamais été bailli, mon grand-père n'a jamais été bailli. Pourquoi donc, stupide que je suis, ai-je eu le besoin de me faire bailli? Que ne se trouve-t-il là un gars jeune et vigoureux qui me donne une bonne rossée et me fasse avoir l'esprit plus sensé.

Près de la meule se trouvait justement un gars jeune et vigoureux tenant une fourche à la main. Il entendit les paroles du Loup, se jeta sur lui et le frappa si fort à coups de fourche que le Loup rendit vite le dernier soupir.

L'OURS ET LE LIÈVRE

Dans une forêt vivait un Ours si fort et si méchant que Dieu vous garde de le rencontrer un jour sur votre chemin! Lorsqu'il sort d'aventure se promener dans la forêt, il tue et déchire à belles dents les malheureux qui se présentent par mégarde à son courroux. Il en mange un et en laisse dix autres sur place, les privant de la vie sans aucun besoin. La forêt était vaste et les bêtes y abondaient, mais la terreur régna bientôt parmi elles: si l'Ours continue à faire la loi de cette manière, en moins d'un an la forêt sera dépeuplée. Force fut aux bêtes de tenir conseil. Il fut décidé qu'on enverrait à l'Ours un émissaire qui lui parla en ces termes:

— Notre seigneur, l'Ours, pourquoi te ris-tu ainsi de nous? Tu en manges un et en tues dix autres sans aucun besoin. A continuer de la sorte, en moins d'un an tu nous dévoreras tous. Reste donc dans ta tanière. Nous t'enverrons chaque jour l'un de nous pour que tu le manges.

L'Ours écouta ces propos et tint ce discours:

— Qu'il en soit comme vous le dites! Mais si vous venez à manquer, ne serait-ce qu'un seul jour, je vous dévorerai tous!

A partir de ce jour, les bêtes envoyèrent l'un d'entre eux à l'Ours en pâture. Tantôt c'est quelqu'un de vieux et de chétif ou une pauvre veuve qui n'a plus envie de vivre, ou quelque animal stupide qui ne sait se débrouiller dans la vie. L'Ours ne demande rien et les déchire aussitôt à belles dents.

Lorsque l'Ours eut mangé les vieux, les stupides et ceux qui avaient perdu père et mère on dut choisir parmi ceux qui ne sentaient nulle envie de mourir et tirer au sort, jour après jour, celui qui serait envoyé à l'Ours en pitance.

Vint le tour du Lièvre. Le malheureux fut pris de terreur, mais ne discuta point: les autres s'étaient résignés, il devait se résigner lui aussi. Il demanda seulement qu'on lui donnât encore une heure à vivre, car il voulait faire ses adieux à sa femme et à ses enfants. Le temps de trouver sa femme, de rassembler tous les siens, de leur faire ses adieux, de pleurer tous ensemble, de les serrer une dernière fois sur son cœur, le jour commençait à décliner et le Lièvre dut se mettre en route. N'allez pas croire qu'il fait saut sur saut, qu'il cherche à aller plus vite que le vent! Hop! Hop! Le pauvre Lièvre ne sent aucune envie de sauter; il traîne à peine les jambes, s'arrête pour essuyer ses larmes, pousse des soupirs si déchirants que toute la forêt en retentit. Il vit tout à coup devant lui un puits; la margelle était en

pierre, l'eau était profonde. Le Lièvre se pencha au-dessus du puits et ses larmes tombèrent goutte à goutte dans le fond. Flac! Flac! Voyant son image se refléter dans l'eau, le Lièvre la regarda plein d'attention et fut soudain tout regaillardi; une idée heureuse lui était venue à l'esprit: il savait maintenant comment sauver sa vie et libérer les bêtes de la forêt de l'Ours si cruel et insensé qui y habitait. Il essuya ses larmes, cessa de soupirer et courut à perdre haleine à la tanière de l'Ours.

Le soir tombait. L'Ours avait passé la journée dans sa tanière à attendre qu'on lui envoyât quelque animal en pâture. La faim le tourmentait et il sentait la colère le gagner.

— Qu'est-ce que cela signifie? hurlait-il. M'auraient-ils oublié? Ils s'imaginent peut-être qu'une simple Corneille suffit à me remplir la panse pour deux jours? Qu'ils soient tous maudits! Si je n'ai rien à me mettre sous la dent à l'instant même, je jure mes grands dieux que demain dès l'aube j'irai dans la forêt et les dévorerai tous!

Il attendit ainsi jusqu'au soir, le ventre creux et rageant de colère. C'est dans cette humeur fort méchante que le trouva notre Lièvre.

— Mauvais trompeur! Vil freluquet! hurla l'Ours en se jetant sur lui. Pourquoi viens-tu si tard? Je dois passer ma journée à attendre une vermine comme toi tout affamé que je suis?!

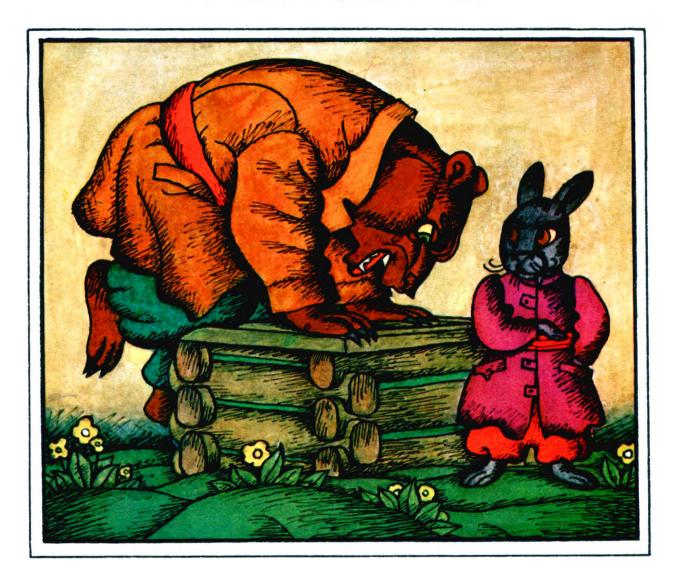
Entendant les propos furieux de l'Ours et ses cris si perçants, le Lièvre fut saisi de terreur, mais il reprit vite ses esprits, se dressa sur ses pattes de derrière et dit le plus respectueusement qu'il put:

- Notre seigneur, l'Ours! Ce n'est pas ma faute si je viens si tard ni celle des bêtes, mes amis. Sachant que c'est ta fête aujourd'hui elles se sont rassemblées avant même que le jour ne se lève, ont choisi quatre d'entre nous et nous ont commandé de nous rendre chez toi. Nous avons filé aussi rapides que le vent pour que tu puisses festoyer sans tarder.
- Cela est bon, reprit l'Ours, mais pourquoi viens-tu si tard et où sont donc passés les trois autres?
- Il nous est arrivé un fort grand malheur, dit le Lièvre. Convaincus qu'il n'y avait dans la forêt d'autre seigneur que toi nous suivions fort tranquilles un sentier lorsque surgit tout à coup de derrière un château en pierre un Ours d'une taille sans pareille. Il alla à nous et cria de nous arrêter sur-le-champ.

Nous cessâmes d'avancer.

—Où allez-vous donc ainsi? nous demanda-t-il. Nous lui racontâmes tout sans rien lui cacher.







— Ho! Ho! s'écria-t-il, vous n'en ferez rien. Cette forêt m'appartient et je ne permettrai pas que vous serviez de pâture à un intrus qui ne possède ici aucun droit. Je suis votre maître et c'est moi qui vous mangerai.

Nous nous mîmes à le supplier, à lui dire que c'était ta fête aujourd'hui et qu'il serait mal de te laisser en ce jour sans pâture. Il ne voulut rien savoir.

— Je suis le maître ici, criait-il, moi seul ai des droits sur vous! Qu'on ose me contredire!

Et il nous emmena tous les quatre dans son château. C'est à grandpeine que je le persuadai de me laisser partir pour te faire savoir cette affaire. Vois toi-même maintenant si c'est notre faute que la faim te tourmente aujourd'hui et ce que tu as à faire.

A ce récit, l'Ours se fâcha encore plus fort et reporta sa colère sur le rival qui se dressait si inopinément sur son chemin.

- Quel est ce misérable qui ose empiéter sur mon bien? hurlait l'Ours en labourant le sol de ses griffes. Mène-moi vers lui que je le déchire en menus morceaux! ordonna-t-il au Lièvre.
- Notre seigneur, l'Ours, dit le Lièvre, c'est un seigneur très puissant et si terrible...
- Quoi? Tu penses que j'ai peur de lui? Conduis-moi à lui. Nous verrons qui est le plus fort.
- Notre seigneur, l'Ours, c'est qu'il vit dans un château en pierre...
- Que m'importe son château! Conduis-moi à lui! Il ne saurait m'échapper quand bien même il se cacherait sur la cime du sapin le plus haut.

Le Lièvre mena l'Ours vers le puits et lui dit:

- Notre seigneur l'Ours, grande est ta force! Dès que ton ennemi t'a vu t'approcher il s'est sauvé pour se cacher dans son château.
- Où est-il? Où est-il? criait l'Ours se tournant de tous côtés et ne voyant rien.
- Viens donc voir ici! lui commanda le Lièvre et il mena l'Ours jusqu'au puits. L'Ours se pencha sur la margelle, regarda au fond et y vit un Ours pour de bon!
- Tu vois ton ennemi, lui dit le Lièvre, comme il te regarde caché dans son château?
- Je ne serai pas moi si je ne parviens pas à lui! s'écria l'Ours et il grogna aussi fort qu'il le put en se penchant sur le puits. Un grondement deux fois plus terrible lui répondit aussitôt!

— Ah! Tu oses me menacer? s'écria l'Ours. Attends un peu, je t'en ferai voir!

A ces mots, l'Ours, boum! tomba dans le puits et s'y noya. Le Lièvre attendit que son ennemi et celui des bêtes se noie bel et bien et courut à perdre haleine dans la forêt. Il raconta aux bêtes comment il avait fait périr l'Ours et les avait sauvés tous du malheur si grand qui les émouvait tant. Inutile de vous dire l'allégresse qui s'émpara de la forêt toute entière et comment le Lièvre fut remercié pour l'exploit si glorieux qu'il avait accompli.



LA CORNEILLE ET LA VIPÈRE

Près de la rivière, sur un saule au feuillage touffu une Corneille avait bâti son nid. Ne présageant aucun malheur elle y pondit des œufs et se mit à les couver. Sa nichée éclose, elle quitta son nid en quête de pitance pour ses petits.

Une méchante Vipère vivait dans le creux de cet arbre. Elle attendait depuis longtemps que la Corneille eût des petits et s'envolât de son nid. Elle sortit vite de son logis, se glissa dans le nid de la Corneille, saisit l'un de ses pétits et l'emporta chez elle pour le manger. La Corneille revint dans son nid, vit qu'il manquait un oisillon, pleura, se lamenta, et se fit à son malheur. Pouvait-elle y remédier? Le lendemain, tout se répéta. Une semaine ne s'était pas écoulée que les oisillons disparurent un à un sans avoir eu le temps de se couvrir de plumes. La Corneille eut beau se lamenter et se plaindre, rien ne vint alléger son malheur. Elle dut pondre des œufs et les couver à nouveau. Hélas! la même infortune lui arriva: dès que la Corneille s'envolait de son nid, la Vipère se glissait dans son logis et dérobait ses oisillons l'un après l'autre.

Cette fois, la Corneille sut à quel ennemie cruelle elle se heurtait: elle surprit la Vipère emportant son dernier oisillon. Elle eut beau crier, se démener, rien n'y fit! Pendant que la Corneille poussait des cris déchirants, la Vipère réfugiée dans son logis croquait en toute quiétude son petit sachant fort bien qu'elle n'avait rien à craindre.

La Corneille comprit que ses cris et ses pleurs ne lui seraient d'aucune aide et elle alla chercher conseil chez la Renarde, sa voisine.

— Commère, ma bonne amie, lui dit la Corneille, aide-moi de tes conseils. Comment me défaire de la méchante Vipère, ma voisine? Elle vit pour mon malheur dans le même saule que moi! J'ai par deux fois couvé des œufs et elle les a, la maudite, tirés de mon nid pour les manger! Je ne peux l'atteindre dans son logis!

La Renarde réfléchit et lui dit:

- Tu n'obtiendras rien par la force, c'est de ruse qu'il faut user.
- Je le vois moi-même, répondit la Corneille, mais je ne peux rien trouver.
- Ecoute donc mon conseil. La fille du roi vient souvent se baigner dans cette rivière. Guette le moment et lorsqu'elle posera sur la rive sa chaîne en or ou quelque objet qui brille saisis le vite et prends ton vol, mais de façon à ce que les serviteurs du roi t'aperçoivent. Ils crieront et te feront la chasse. Vole vite vers le saule et jette l'objet que tu auras saisi dans le creux où vit la Vipère. Retire-toi aussitôt, tu verras ce qui se passera.

La Corneille suivit les conseils de la Renarde. Quand la fille du roi vint se baigner dans la rivière, la Corneille attendit qu'elle déposât sa chaîne en or sur la rive, elle la saisit et prit aussitôt son vol. Les serviteurs du roi l'aperçurent et se mirent à la poursuivre à grands cris. La Corneille vola vite vers le saule et jeta la chaîne dans le creux où vivait la Vipère, puis se posa sur un arbre et se mit à attendre.

Les serviteurs du roi arrivèrent près du saule; ils avaient vu la Corneille se saisir de la chaîne, se poser sur l'arbre et repartir sans elle: la chaîne était donc là! Ils se mirent à chercher, à fouiller en tous lieux. Un des serviteurs s'aperçut qu'il y avait un creux dans l'arbre, y jeta un coup d'œil et vit la chaîne y briller. Ils eurent vite fait de détruire le nid qui se trouvait là et découvrirent une Vipère énorme roulée sur elle-même. Ils ne cherchèrent pas à savoir si c'était elle qui avait commis le vol, ils la sortirent de son nid, la tuèrent et repartirent en emportant leur bien.

La Corneille se réjouit fort de la mort de son ennemie si cruelle et vécut dès lors heureuse et sans soucis.









TROIS SACS DE RUSES

C'était l'automne. La Renarde traversait un champ en courant lorsqu'elle rencontra le Hérisson.

- Bonjour, l'ami, lui cria-t-elle.
- Bonjour, commère la Renarde, lui répondit le Hérisson.
- Viens donc avec moi! l'invita la Renarde.
- Où t'en vas-tu donc ainsi? demanda le Hérisson.
- Dans ce jardin, manger du raisin.
- Il n'est pas sur?
- Penses-tu! La Corneille m'a raconté que la Marte, cette douce amie, avait vu le maître de ce jardin goûter à son raisin; il est temps, disait-il, de le récolter. Viens avec moi. Nous en mangerons tout notre soûl et en rapporterons une grappe à nos enfants.
- Non, Renarde, je n'irai pas avec toi, répondit le Hérisson. J'ai trop peur. Le maître de ce jardin est rusé; il a dû poser des pièges. Je ne veux pas y être pris.
- N'aie pas peur! lui dit la Renarde en riant. Je possède trois sacs de ruses. Je saurai te tirer de là!
- Si c'est ainsi, allons-y!

Ils partirent tous deux, se glissèrent dans le jardin, mangèrent du raisin autant qu'ils voulurent et s'apprêtaient à repartir lorsque la Renarde fit un pas imprudent et se trouva prise dans un piège. Elle tira le piège une fois, puis une fois encore. En vain! Le piège la retient!

- Hérisson, mon bon ami, sauve-moi! crie la Renarde.
- Comment pourrai-je le faire? répondit le Hérisson. Prends tes sacs de ruses et cherche toi-même ton salut!
- Mes sacs, je ne sais pas où ils sont, se lamenta la Renarde toute tremblante. Je traversais une rivière, mes sacs se sont détachés et sont tombés dans l'eau. Hérisson, mon bon ami, tu trouveras peut-être une ruse pour me sauver?
- Je connais bien une ruse, dit le Hérisson, mais je ne sais si tu la trouveras à ton goût. Couche-toi là où tu es prise au piège, étends tes pattes et retiens ton haleine comme si tu étais sur le point de mourir. Le maître du jardin te verra, te croira morte et te jettera par-dessus la haie.

La Renarde suivit les conseils du Hérisson et, retenant son haleine se donna l'air d'être morte depuis bien longtemps. Le maître du jardin l'aperçut et se boucha le nez!

— En voilà une perte! se dit-il. Je n'ai pas visité mes pièges depuis quelques jours et voilà qu'une si belle Renarde est là qui com-

mence à pourrir. Quel profit puis-je en tirer maintenant? La jeter par-dessus la haie, c'est tout ce qu'il me reste à en faire.

Il sortit la Renarde du piège, la prit avec précaution par la queue et la jeta par-dessus la haie dans les orties. La Renarde prit aussitôt ses jambes à son cou et disparut dans la forêt.

Deux jours passèrent, puis deux jours encore. La Renarde traverse à nouveau le champ en courant et rencontre sur son chemin le Hérisson.

- Bonjour, l'ami! lui crie-t-elle.
- Bonjour, commère la Renarde! lui répond le Hérisson.
- Viens avec moi manger du raisin dans le jardin.
- Tu n'as pas peur après ce qui t'est arrivé là?
- Pourquoi aurais-je peur? Je possède trois sacs de ruses. Je me tirerai de là.

Ils partirent tous deux, se glissèrent dans le jardin, mangèrent du raisin autant qu'ils voulurent et s'apprêtaient à repartir lorsque le Hérisson se montra imprudent et se trouva pris dans un piège!

- Commère la Renarde, crie le malheureux, le piège me retient prisonnier. Prends tes trois sacs de ruses et tire-moi de là!
- Malheureux que tu es, lui dit la Renarde. Mes sacs, je ne sais où ils sont. Je traversais la rivière, mes sacs se sont détachés et sont tombés dans l'eau.
- Je dois donc mourir, c'est la volonté de Dieu. Adieu, commère la Renarde! Pardonne-moi mes péchés que je meurs l'âme en paix!
- Dieu t'accordera son pardon, mon ami, lui dit la Renarde en essuyant ses larmes. Quant à moi, je te pardonne de grand cœur.
- Approche-toi, commère la Renarde, que je te serre dans mes bras pour la dernière fois!

La Renarde serra le Hérisson dans ses bras bien que cela lui répugnât fort. Pouvait-elle refuser d'accomplir le dernier vœu d'un malheureux condamné à mourir?

— Embrasse-moi, ma gentille commère, ne fûmes-nous pas unis comme frère et sœur?

La Renarde se pencha pour embrasser le Hérisson. A peine eut-elle approché sa langue de ses lèvres que le Hérisson la saisit avec ses dents et ne la lâcha plus. La Renarde eut beau se démener, se tourner dans tous les sens, verser des larmes, rien n'y fit! Le Hérisson restait sourd à ses prières. Le maître du jardin arriva là, vit qu'un Hérisson était pris dans un piège et tenait une Renarde par la langue. Il s'en amusa fort, tua la Renarde et rendit au Hérisson sa liberté.

LE LOUP. LA RENARDE ET L'ÂNE

Compère le Loup et commère la Renarde rusèrent et péchèrent autant qu'ils purent, mais vint le jour où ils se dirent:

— C'en est trop de péchés! Il est temps de nous repentir. Allons faire un pèlerinage au-delà des mers pour effacer nos péchés.

Ils se mirent en route sans plus tarder. Chemin faisant, ils rencontrèrent un Âne qui broutait l'herbe dans un pré.

- Bonjour, compère l'Âne, lui dirent-ils.
- Bonjour, saintes gens, leur répondit l'Âne.

Le Loup et la Renarde s'arrêtèrent et regardèrent l'Âne tout en se pourléchant les babines. La Renarde lui dit:

- Ne veux-tu pas venir avec nous, compère l'Âne?
- Où allez-vous donc ainsi?
- Faire un pèlerinage au-delà des mers.
- Je suis prêt à vous suivre.
- Viens avec nous, mon fils, lui dit le Loup d'un air grave. Avec nous tu n'as rien à craindre et la route sera plus agréable.

Nul ne sait s'ils cheminèrent longtemps, mais ils arrivèrent enfin au bord de la mer. La Renarde fit le tour des lieux, avisa un bateau amarré près de la rive et appela à elle ses compagnons. Ils montèrent dans le bateau, le détachèrent et prirent la mer. L'Âne rame, le Loup tient le gouvernail, la Renarde surveille les voiles. Tout va à merveille et le cœur se réjouit.

Ils voguèrent ainsi fort longtemps. Le Loup et la Renarde sentirent bientôt la faim les tourmenter. L'Âne n'éprouve aucune gêne: le fond du bateau est tapissé de paille et de feuilles; il les mange peu à peu et rame à faire écumer la mer.

- Mes bons amis, dit la Renarde, nous sommes par la volonté de Dieu entourés de flots de tous côtés. Qui sait si nous parviendrons jusqu'au rivage?
 - Dieu est miséricordieux, répondit l'Âne et il continue à ramer.
- Cela est vrai, poursuivit la Renarde, et quand nous l'aurions par trop courroucé?
- Comment serait-ce possible? s'écrièrent le Loup et l'Âne d'une seule voix.
- N'avons-nous pas oublié de nous rendre à confesse avant de prendre la mer comme cela est d'usage chez les pieuses gens?
- Tu dis vrai, s'écria le Loup. Qu'adviendra-t-il de nous si le vent se lève et noie notre bateau? Nous perdrons non seulement la vie, mais notre âme.







- Que faire? demanda l'Âne fort inquiet.
- Confessons-nous l'un à l'autre à haute voix, proposa la Renarde, et faisons pénitence. Dieu nous pardonnera peut-être nos péchés. Le Loup se confessera à moi, je me confesserai à lui, l'Âne avouera ses péchés à nous deux.
- Lourds sont mes péchés, commère la Renarde. S'il m'arrivait de m'introduire dans une bergerie, ce n'est pas une brebis ou deux que j'étranglais pour calmer ma faim, mais bien une dizaine, une vingtaine par pure cruauté.
- Pour ce péché, tu devras jeûner et battre ta coulpe pendant trois jours, lui dit la Renarde. Mes péchés ne sont pas moins graves. S'il m'arrivait de me glisser dans un poulailler, ce n'est pas une poule ou deux que j'étranglais pour me nourrir avec mes petits, mais bien une dizaine, une vingtaine par pure cruauté.
- Pour ce péché, tu devras jeûner et battre ta coulpe pendant quatre jours, lui dit le Loup. Et toi, l'Âne, en quoi as-tu offensé Dieu?
- Je me souviens, répondit l'Âne le cœur triste, qu'un jour mon maître m'a attelé à son chariot et m'a fait transporter la journée durant des citrouilles, des melons, des carottes, des concombres et autres légumes de son potager. Un concombre est tombé à terre, je l'ai ramassé et je l'ai mangé. C'est là tous mes péchés.
- Malheureux! s'écrièrent d'une seule voix le Loup et la Renarde. C'est là un bien grand péché! Qui t'a donné le droit de manger des concombres? Tu as enfreint le commandement de Dieu et tu mérites la mort.

L'Âne comprit de quoi il en retournait et dit:

- Je mourrai puisqu'il le faut. Que la mort soit mon châtiment. Je n'ai qu'un seul regret: avant de partir, j'ai enfoui sous une pierre un très vaste trésor. Il serait dommage de le savoir perdu. Je voudrais que vous le trouviez pour le distribuer aux pauvres et faire dire des prières pour le repos de mon âme.
- Cela est possible, dit le Loup. Nous ferons comme tu l'entends. Indique nous où trouver ton trésor, à quel signe le reconnaître.
- Il se trouve près de l'endroit où vous m'avez rencontré. Vous le reconnaîtrez à la pierre qui est placée là . Elle porte un signe en tout pareil à celui que j'ai sur mon sabot.

L'Âne leva son sabot, le Loup se pencha pour mieux voir et reçut un coup si violent dans les dents qu'il perdit pied et tomba à la mer. Il n'eut pas le temps de reprendre ses esprits que les flots l'engloutirent. Voyant le sort subi par le Loup la Renarde prise de peur fit un bond, tomba à son tour dans la mer et s'y noya aussitôt. L'Âne continua de ramer et parvint sans plus d'aventure au rivage.



LA RENARDE QUI S'ÉTAIT FAITE NONNE

La Renarde dut peiner de plus en plus fort pour gagner son pain quotidien. Elle avait vieilli, n'avait plus la force d'antan, mais voulait manger. Elle usa donc de ruses. Elle se glissa, un jour, dans une cheminée et enduite de suie bien noire se rendit dans la forêt. Elle s'y promena la tête baissée bien bas récitant son chapelet. Les bêtes prirent peur et s'enfuirent, mais la Renarde leur dit de sa voix la plus douce:

— Où fuyez-vous donc ainsi, mes enfants? Je vous fais peur? N'ayez aucune crainte, mes agneaux. Ne voyez-vous pas que je me suis faite nonne et sers Dieu, notre Seigneur? Je n'ai cessé de me mortifier et de battre ma coulpe et m'apprête à visiter les lieux saints.

Le Coq entendit ce discours, en fut ému jusqu'aux larmes et dit à la Renarde:

- Prends-moi avec toi. Faisons ensemble pèlerinage.
- Volontiers, petit Coq si gentil. Il serait mal que tu fasses la route à pied. Monte sur mon dos! J'ai fait périr bon nombre des tiens, que ceci rachète mes péchés.

Le Coq monta sur le dos de la Renarde et se mit en route ainsi perché. Chemin faisant, ils rencontrèrent un Pigeon.

- Où allez-vous, saintes gens? leur demanda le Pigeon.
- Faire un pèlerinage.
- Prenez-moi avec vous.
- Volontiers, petit Pigeon si doux. Monte sur mon dos, il y a là de la place pour toi.

Ils poursuivirent leur route. Chemin faisant, ils rencontrèrent un Canard.

- Bonjour, saintes gens! leur dit le Canard. Où allez-vous donc ainsi?
 - Faire un pèlerinage.
 - Prenez-moi avec vous.
- Volontiers, mon fils, lui dit la Renarde. Monte donc sur mon dos, il y a de la place pour toi.

Ils poursuivirent leur route et arrivèrent enfin à une large rivière. Ils durent y passer la nuit, puis une journée encore dans l'attente du bac. La Renarde de dire:

- Ecoutez-moi, mes enfants! La rivière est profonde, la route à faire est longue. Qui sait si nous parviendrons au but et reviendrons sains et saufs. Il est temps d'avouer vos péchés et de faire pénitence. Vous sentant une bonne conscience, vous affronterez la route avec plus de courage.
 - Nous sommes d'accord. Allons chercher un prêtre.
- Si vous êtes d'accord, dit la Renarde, à quoi bon chercher un prêtre. Je suis nonne et appartiens au clergé tout comme lui. Suivez-moi un à un dans ce gîte, je vous confesserai tous.

La Renarde se cacha dans le gîte comme si ce fut un confessionnal et appela le Coq:

- Approche-toi, mon enfant, as-tu déplu à Dieu par tes péchés?
- Je ne sais pas, Renarde, il semble que je n'ai rien fait de mal.
- Malheureux pécheur! s'écria la Renarde, n'est-ce pas un péché de chanter bien avant le lever du soleil et de priver les gens de sommeil? N'est-ce pas un péché encore plus grand de chanter dès que le jour se lève, de faire croire aux pauvres voyageurs qu'il est temps de partir et de les faire tomber aux mains des brigands? Ce sont là de graves péchés et seule la mort peut effacer ta faute!

A ces mots, la Renarde saisit le Coq, l'entraîna dans son gîte et le dévora. Elle se pourlécha les babines, sortit la tête de son gîte et dit de sa voix la plus douce:

- Approche-toi, mon doux Pigeon! Viens me dire tes péchés!
- Comment le pourrai-je? Je n'ai pas de péchés.
- Malheureux! s'écria la Renarde, n'est-ce pas un péché de voler au-dessus des champs et de picorer le grain à peine semé, de manger le blé sur sa tige? C'est là un bien grave péché et seule la mort peut effacer ta faute!

Et sans laisser au Pigeon le temps de reprendre ses esprits, la Renarde le saisit par le cou et l'entraîna dans son gîte. Puis elle sortit sa tête et appela le Canard.

- Viens te confesser, mon ami!

- Quel besoin ai-je de me confesser? lui répondit le Canard. Aurai-je déplu à Dieu par mes péchés?
- Ne parle pas ainsi, mon enfant, lui dit la Renarde en poussant un soupir plein de piété. Approche-toi, je te ferai savoir tes péchés.
- Parle! Je t'entends fort bien d'où je suis, dit le Canard trop prudent pour avancer.
- Ton péché est très grave! N'est-ce pas toi qui as volé la couronne du roi pour la mettre autour de ta tête? Regarde-toi dans le miroir, tu verras ta tête y briller!
- C'est faux! Je n'ai pas pris la couronne du roi. C'est toi qui l'as volée!
 - Moi? s'écria la Renarde. Que dis-tu là?
- J'ai des témoins, dit le Canard. Attends-moi ici, je te les amènerai tous.

La Renarde pensa que le Canard lui amènerait des Oies et autres parents proches. Elle pluma le Pigeon, le mangea et se mit à attendre.

Le Canard, entre-temps, suivait une longue route. Voilà qu'il rencontre un chasseur. Le chasseur leva son fusil pour le tuer, mais le Canard lui cria:

- Ne me tue pas! Suis-moi, je te montrerai le gîte de la Renarde et je l'en ferai sortir. Le chasseur suivit le Canard, se cacha dans les buissons et pointa son fusil vers le gîte de la Renarde. Le Canard s'en approcha et cria:
 - Hola, la Renarde! Sors de ton gîte!
 - Que se passe-t-il? demanda la Renarde de l'intérieur.
 - Je t'ai amené des témoins.
 - Mène-les dans mon gîte.
 - Ils ne veulent pas, Renarde, ils ont peur d'y être à l'étroit.
 - Ils sont donc si nombreux?
- Non, Renarde! A quoi bon tant parler! Sors de ton gîte, tu les verras mieux.

La Renarde sortit la tête de son gîte, le chasseur fit feu et la frappa aux yeux. La Renarde put tout juste crier:

O jour funeste! Maudit sois-tu avec tes témoins!
 Ce furent là ses dernières paroles.



LE LOUP ET LA RENARDE

Il était une fois un Loup et une Renarde. Un jour, ils résolurent de gagner leur vie honnêtement. Ils se trouvèrent un champ et décidèrent d'y faire pousser des pommes de terre. Tôt le matin, ils se préparèrent à aller au travail; bêcher leur champ et y planter des pommes de terre. Ils prirent un léger repas et emportèrent pour ne pas avoir à rentrer chez eux de quoi manger pour la journée toute entière: un pot de miel et un panier plein de miches. Ils posèrent le pot et le panier dans les buissons et se mirent à l'ouvrage.

Ils bêchèrent et retournèrent la terre et la Renarde en eut vite assez de travailler honnêtement. Elle faisait mine de bêcher, mais n'avait qu'une seule idée en tête: se glisser dans les buissons et se régaler de miel. Dans un étang voisin, on entendit un Héron crier à pleine gorge:

- Ho! Ho! appelait-il.
- J'arrive, j'arrive, cria la Renarde, comme si l'on eût pour de vrai appelée. Elle jeta à terre sa binette et s'apprêtait à partir lorsque le Loup l'arrêta:
 - Où t'en vas-tu donc ainsi, la Renarde?
 - N'entends-tu pas le Héron qui m'appelle?
 - Que peut-il te vouloir?
- Un petit est né chez lui; il me veut pour commère, nous en avons convenu hier.
 - Vas-y, mais reviens vite!
- Je serai bientôt de retour, promit la Renarde. Bêche ton lopin, je te rattraperai!

La Renarde courut vers les buissons, se saisit du pot de miel, en mangea une partie, engloutit une miche de pain, ficela le tout avec soin, se lécha les babines et revint vers le Loup, la queue fièrement dressée. N'était-elle pas commère maintenant?

- Te voilà si vite revenue? lui demanda le Loup.
- Comme tu vois, répondit la Renarde.
- Qui est né chez le Héron?
- Un petit garçon.
- Comment l'a-t-on appelé?
- Petit Premier.
- En voilà un nom étrange! Je n'ai jamais rien entendu de pareil, s'étonna le Loup. La Renarde ne répondit rien et se mit avec ardeur à l'ouvrage.

Une heure passa, puis une heure encore. La Renarde eut envie à

nouveau de se régaler de miel. Aussitôt que le Héron se mit à crier, la Renarde de dire:

- J'arrive, compère, j'arrive!
- Que se passe-t-il, Renarde? demanda le Loup.
- Un petit est né chez le Héron; il me veut pour commère.
- Vas-y, mais reviens vite! lui dit le Loup.
- Je ferai vite! répondit la Renarde et elle s'élança vers les buissons. Elle se saisit du pot et mangea encore du miel; il restait fort peu maintenant du repas qu'ils devaient partager en commun. Bien rassasiée, la Renarde revint vers le Loup.
 - Te voilà si vite revenue? s'étonna le Loup.
 - Comme tu vois.
 - Qui est né chez le Héron?
 - Une petite fille.
 - Comment l'a-t-on appelée?
 - Petite Moitié.
- Oh! Oh! Je n'ai jamais rien entendu de pareil, dit le Loup fort étonné.
- Les Hérons donnent toujours des noms étranges à leurs enfants, répondit la Renarde. Ils ne sont pas Hérons pour rien.

La Renarde reprit son travail. Une heure ne s'était pas écoulée qu'elle eut envie à nouveau de se régaler de miel. Aussitôt que le Héron cria dans les roseaux, la Renarde de dire:

- J'arrive, compère, j'arrive!
- Où vas-tu donc, Renarde? lui demanda le Loup.
- N'entends-tu pas le Héron qui m'appelle? Il me veut à nouveau pour commère.
 - Comment se fait-il qu'il t'appelle si souvent? s'étonna le Loup.
 - C'est qu'il m'aime beaucoup, répondit la Renarde.
 - Vas-y, mais reviens vite! Il faut achever la besogne.
- Je ferai vite, promit la Renarde. N'aie crainte, je ferai mon ouvrage.

La Renarde courut vers les buissons, finit le pot de miel, avala la dernière miche, renversa pot et panier et revint vers le Loup.

- Te voilà si vite revenue? s'étonna le Loup.
- Comme tu vois, répondit la Renarde.
- Qui est né chez le Héron?
- Un petit garçon.
- Comment l'a-t-on appelé?
- Petit Dernier.
- Qu'il grandisse fort et plein de santé!

Ils continuèrent à bêcher. Vint le moment d'aller manger. Le Loup avait grand faim depuis long temps, mais n'osait l'avouer à la Renarde. Il jeta enfin sa binette à terre et dit:

- Nous avons assez travaillé. N'est-il pas temps d'aller manger?
- Assurément, répondit la Renarde et elle fait mine de bêcher avec ardeur.
 - N'as-tu pas faim?
- Non, va manger sans moi. Le Héron m'a fort bien régalée. Le Loup alla dans les buissons, vit que le pot était vide, le panier renversé, les miches de pain envolées. Il comprit où la Renarde s'était absentée si souvent, les noms étranges donnés aux petits du Héron!
- Méchante Renarde! s'écria-t-il. Tu veux m'épuiser à la tâche et me faire mourir de faim! N'as-tu pas à toi seule dévoré notre repas? Tu ne perds rien pour attendre! Je te mangerai!

La Renarde entendit les cris du Loup, le vit courir à elle plein de colère et s'enfuit sans demander son reste. Elle gagna vite la forêt et se cacha dans un trou qu'elle découvrit sous les racines d'un vieux chêne. Elle croyait que le Loup ne la trouverait pas là, mais il avait aperçu le bout de sa queue avant qu'elle ne la rentre dans le trou. Il arriva jusqu'au trou et cria:

- Sors de là, la Renarde! Tu ne m'échapperas pas!

La Renarde est rusée. Elle ne bouge pas de son trou et retient son souffle.

- Tu ne réponds pas? Attends un peu, je t'atteindrai dans ton trou! Le Loup saisit un long bâton, l'enfonça dans le trou et se mit à y fouiller. Il pensait attraper la Renarde par la patte et la sortir de là. La Renarde ne sut éviter le bâton et le Loup l'accrocha par la patte. Le trou était étroit, le Loup sentait qu'il tenait quelque chose et de tirer de toutes ses forces! La Renarde tremblait de peur, mais elle disait en riant:
- Ce que tu peux être sot! Tu as accroché une racine et tu crois me tenir par la patte. Tire-la si le cœur t'en dit!

Le Loup entendit les paroles de la Renarde, lâcha sa patte et se remit à fouiller dans le trou. Voilà qu'il accrocha une racine. La Renarde de crier:

— Aïe! Aïe! Ma patte!

Le Loup crut qu'il tenait la Renarde et se mit à tirer de toutes ses forces, tant et si bien qu'il cassa son bâton et s'épuisa à la tâche. Alors il cracha de mépris et jura de ne plus avoir affaire avec la Renarde.

LA GUERRE DU LOUP ET DU CHIEN

Un homme possédait un Chien qui s'était lié d'amitié avec un Loup. Bien souvent ils se retrouvaient à l'orée de la forêt et parlaient de choses et d'autres: le Chien racontait au Loup les nouvelles du village, le Loup lui faisait part de ce qui se passait dans la forêt.

Un jour, le Loup dit au Chien:

- J'ai entendu dire, Beau Crin, que la Truie de ton maître avait mis bas.
- C'est vrai. Elle a douze cochonnets tout roses, tout gras, un vrai régal!
- Oh! Oh! oh! s'écria le Loup, je sens l'eau me venir à la bouche. Il y en a douze, dis-tu? Je dois aller les voir cette nuit-même.
- Non, Loup, dit le Chien, tu n'en feras rien! Aurais-tu oublié l'accord que nous avons conclu? Nous serons amis, je te raconterai les nouvelles du village, mais tu ne viendras jamais dans la maison de mon maître. Si tu lui causes le moindre tort, notre amitié est finie.
- La belle affaire! s'exclama le Loup. Nous allons nous brouiller pour si peu? C'est bien douze cochonnets qu'il y a! On ne remarquera même pas si j'en mange un ou deux.
- Non, Loup, le prévint encore une fois le Chien, ne va pas dans la maison de mon maître ou il t'arrivera malheur!
- Quel malheur? N'aie pas peur! Je pénétrerai si légèrement dans la porcherie et je ferai si vite que personne n'entendra rien.
 - J'entendrai, moi.
- Toi? J'espère que tu te tiendras coi, tu ne voudras pas dénoncer un ami.
- Facile à dire, prononça le Chien fort sombre, ne pas dénoncer un ami! Mon maître m'est un ami bien plus grand: ne me donne-t-il pas à manger? Puis-je me montrer indifférent si on touche à son bien? Que me dira-t-il après?
- Agis comme bon tu l'entends, dit le Loup, mais sache que j'irai voir tes cochonnets, et je te conseille de te taire.

La nuit tomba. Le Loup fit comme il l'avait dit; il quitta la forêt et se dirigea droit vers la porcherie. Le Chien l'aperçut et se dit:

«Que faire? J'attendrai un peu. Si le Loup ne fait pas de bruit, qu'il agisse comme il veut. Mais si le moindre cri retentit dans la porcherie, je ne me tairai pas».

A peine le Loup s'était-il introduit dans la porcherie que la Truie se mit à crier, les cochonnets à grogner, le Chien à aboyer. Ce fut là un beau vacarme! Les maîtres de la maison se précipitèrent dans la porcherie et y découvrirent le Loup. Ils le rossèrent tant et si bien que le malheureux s'enfuit à toutes jambes dans la forêt, où il passa deux jours à gémir et à lécher ses plaies.

Le Chien n'alla plus à l'orée du bois parler avec le Loup, mais quelque temps après celui-ci vint le voir. Il s'arrêta derrière le portail et dit au Chien:

- Ah, Beau Crin! Voilà comme tu traites un ami! Tu ne perds rien pour attendre, je me vengerai!
 - Ne t'avais-je pas dit de ne pas venir chez mon maître?
 - Ne t'avais-je pas ordonné de te taire? maugréa le Loup.
- Tu avais promis de ne faire aucun bruit. Tu t'en souviens? Je me suis tu tant que tout fut silencieux. Pourquoi as-tu cherché querelle à la Truie?
- Je ne lui ai pas cherché querelle, dit le Loup en colère. J'étais à peine entré qu'elle s'est mise à crier. Je ne serai pas moi si je ne me venge pas! Ecoute, Beau Crin, ne fais pas de bêtises. Promets-moi que tu te tairas. J'irai voir la Truie cette nuit-même.
- Tu peux venir, lui dit Beau Crin, mais la porcherie doit rester silencieuse. Si tu y fais le moindre bruit, je ne pourrai me taire.

Sur ce, le Loup se retira. Minuit avait sonné lorsqu'il se présenta à nouveau devant la porcherie. Beau Crin n'était pas sot et il avait soufflé à l'oreille de la Truie qu'elle se tienne sur ses gardes: le Loup avait promis d'aller la voir. Le Loup n'eut pas le temps de se glisser dans la porcherie que la Truie et ses petits se mirent à pousser des cris perçants, le Chien à aboyer sous les fenêtres de son maître. Le Loup dut s'enfuir sans demander son reste.

Quelques jours passèrent. Le Chien n'allait pas rejoindre le Loup sous le chêne. Le Loup ne venait pas voir le Chien. Mais, un soir, Beau Crin aperçut le Loup derrière le portail lui faisant signe d'approcher.

- Tu m'as trahi, Beau Crin! s'écria le Loup. Tu penses que je te pardonnerai? Tu crois que je ne sais pas que c'est toi qui as prévenu la Truie? Tu ne perds rien pour attendre! Tu sortiras bien un jour de la maison. Je ne serai pas moi si je ne t'attrape pas! Tu peux être sûr que je te mettrai à mort!
- Bah! lui répondit Beau Crin, on est né pour mourir. Je savais bien que notre amitié ne pouvait durer. Mais sache que je peux à mon tour t'épier et te porter malheur.
- Maudite soit ta race! hurlait le Loup derrière le portail. Tu oses me faire des menaces? Prépare-toi à la guerre! On verra bien qui est le plus fort. Tu dois dans deux jours t'aligner avec tes chevaliers près

du chêne dans la clairière. Tu m'as bien compris? Si tu ne le fais pas, il t'arrivera malheur! Je viendrai avec mes preux te tirer de ta niche et nous te mettrons en morceaux!

Sur ce, le Loup se retira. Il gagna la forêt et alla voir l'Ours dans sa tanière. Il s'inclina tout bas devant lui et dit:

- Ecoute-moi bien, l'Ours! J'ai besoin de ton aide. Je me suis brouillé avec le Chien Beau Crin et je lui ai déclaré la guerre. Ne pourrais-tu pas m'apporter ton soutien?
- Volontiers! lui répondit l'Ours. Il est temps d'en finir avec ce gueux!

Tout heureux, le Loup poursuivit sa route et rencontra le Sanglier.

- Ecoute-moi bien, Grand Croc! J'ai besoin de ton aide. Dans deux jours je dois faire la guerre au Chien et je rassemble les chevaliers de la forêt les plus valeureux. Ne te joindras-tu pas à nous?
- Volontiers! lui répondit le Sanglier. Je me rangerai à tes côtés. Le Loup fit encore appel au Renard. Ils tinrent conseil, jugèrent leurs forces suffisantes et, le jour convenu, se rendirent près du chêne attendre l'ennemi.

Entre temps, le Chien Beau Crin était devenu fort triste à la pensée que le Loup lui avait déclaré la guerre.

«Que faire? se disait-il. Qui puis-je appeler à mon aide? Je vois bien qu'il me faut périr».

Le pauvre Beau Crin réfléchit un jour, puis un jour encore mais ne put rien trouver. Il perdit l'appétit et la tête bien basse errait comme une âme en peine dans la cour.

- Eh! Beau Crin! Que t'arrive-t-il donc? lui demanda le Chat Ron-Ron, son ami fidèle.
- Que puis-je te répondre? lui dit Beau Crin sombre et abattu. Il m'arrive un malheur et tu ne peux rien pour moi.
- Conte-moi ton malheur! insistait Ron-Ron. Je ne te serai peutêtre d'aucune aide, mais je soulagerai ta peine.

Beau Crin raconta au Chat sa querelle avec le Loup.

— Ne te tourmente pas! lui dit Ron-Ron. Je te viendrai en aide. Va chercher l'Oie et le Canard. J'ai bon espoir que nous sortirons vainqueurs de cette guerre.

Beau Crin suivit les conseils du Chat, demanda l'aide de l'Oie et du Canard qui lui promirent leur soutien.

Le jour fixé pour la guerre arriva. L'aube n'avait pas encore point que Beau Crin et ses alliés se mirent en campagne. L'Oie marchait devant en criant et semblait battre du tambour: Tra-ta-ta! Trata-ta! Derrière venaient Beau Crin et Ron-Ron tenant leurs queues bien droites, dressées telles des carabines. Le Canard fermait la marche; il touchait la terre de sa tête et répétait d'un ton grave: Bon! Bon!

Entre-temps, le Loup dans l'attente de l'armée ennemie avait ordonné à l'Ours de grimper sur un arbre pour surveiller l'arrivée de l'armée de l'ennemi et leur faire savoir à quoi s'en tenir sur elle. Le Renard se plaça en avant et leva sa queue comme si ce fut un drapeau. Le Loup se tenait sous le chêne. Le Sanglier s'était embusqué sous des feuilles et attendait l'ordre de semer la panique au sein de l'équipe lorsque le moment serait venu.

On vit enfin apparaître l'armée de l'ennemi.

- Ecoutez-moi, mes frères, cria l'Ours sur son arbre, je vois venir nos ennemis. Comme ils sont terribles! Le tambour vient en tête. L'entendez-vous frapper de ses baguettes?
 - Nous l'entendons, dirent les chevaliers pris de peur.
 - Derrière viennent deux tireurs armés de carabines.
- Malheur! s'écrièrent d'une seule voix le Loup et le Renard. Ils nous en feront voir!
- A leur suite vient un sorcier. Il leur donne du courage et semble ramasser des balles après eux, leur montre la terre et répète: Bon! Bon! Bon!
- Ho! Ho! Il en veut à ma vie! gémit le Sanglier couché sous les feuilles.
- Que faire? dit le Loup. Il serait mal de fuir sans même avoir livré combat. Hardi, mes frères, sus à l'ennemi!

Le Loup n'eut pas le temps d'achever son discours que le Chat se jeta sur eux: il avait vu de loin bouger quelque chose sous les feuilles et avait cru qu'une Souris se trouvait là. Ce qu'il avait pris pour une Souris était la queue du Sanglier qui n'osait faire le moindre mouvement sous les feuilles, mais agitait sa queue sans le remarquer. Le Chat enfonça ses griffes bien pointues dans la queue du Sanglier et se mit à la déchirer à belles dents. Rendu fou de douleur et de peur, le Sanglier prit la fuite en hurlant. Le Chat encore plus terrifié poussa un grognement, se ramassa et fila comme une flèche sur le sommet de l'arbre où se tenait l'Ours.

— Grand Dieu! s'écria l'Ours qui avait suivi le déroulement du combat, c'est la mort qui vient me chercher!

Il voulut grimper encore plus haut pour échapper à cet ennemi si cruel, mais il s'accrocha à une branche si fine qu'elle céda sous son poids. Le malheureux s'écroula comme une masse sur la terre. Hélas! Il n'eut guère le temps de se remettre de sa chute! Le Chien avait vu le

Renard, s'était jeté sur lui et l'avait saisi par la queue. Le Renard bondit aussitôt laissant sa queue entre les dents du Chien et s'enfuit à toutes jambes. Juste à cet instant, l'Ours tomba de l'arbre; bien qu'à demi mort de peur et de douleur il se dressa sur ses jambes et s'élança vers la forêt.

Il va de soi qu'après une déroute pareille le Loup n'eut d'autre choix que de filer à son tour.

C'est ainsi que le Chien et ses amis remportèrent une victoire éclatante sur le Loup et ses alliés. Ils saluèrent bien haut leur victoire, restèrent encore quelque temps dans la clairière et rentrèrent chez eux tout joyeux.

L'armée battue se rassembla dans un coin perdu de la forêt près de la tanière du Loup, chacun racontant aux autres les horreurs endurées pendant le combat qu'ils venaient de livrer.

- Ce n'était pas difficile de nous vaincre avec deux fusils! dit le Loup.
- Regardez, mes frères, quel morceau de ma queue ils ont coupé avec leur sabre! se plaignit le Sanglier.
- Ils ont dû jeter une bombe sur moi, dit le Renard, il ne reste rien de ma queue!
- Je ne peux comprendre ce qui m'est arrivé, gémit l'Ours. Je sais seulement qu'on ne m'y reprendra plus à voler dans les airs! Voler, passe encore. Mais atterrir est fort désagréable!



LE RENARD QUI AVAIT CHANGÉ DE COULEUR

Jadis dans une forêt vivait un Renard d'une habileté sans pareille. Les chasseurs le poursuivaient avec des Chiens, plaçaient des pièges sur son chemin, lui jetaient de la viande empoisonnée, rien n'y faisait. Le Renard déjouait tous leurs pièges et mettait ses compagnons en garde. S'il partait à la chasse et se glissait dans un poulailler ou une grange, il n'y avait voleur plus habile et plus rusé que lui. Il osait même chasser en plein jour et ne revenait jamais bredouille.

La chance qui l'accompagnait partout et la ruse dont il usait le rendirent très orgueilleux. Il lui semblait que tout lui était possible.

- Vous en verrez bien d'autres! se vantait-il devant ses camarades. Jusqu'à présent je me suis contenté de chasser dans les villages, mais demain je me rendrai en ville en plein jour et j'y volerai une Poule sur la place du marché.
- Cesse de te vanter! Ne dis pas de bêtises! tentaient de le raisonner ses compagnons.
- Des bêtises? Vous verrez de quoi je suis capable! se grisait le Renard.
- Nous le verrons, ou nous ne le verrons pas. Tout est possible. Les Chiens marchent en troupe dans la ville; à moins que tu ne te changes en Puce pour échapper à leurs regards et à leurs crocs tu es perdu!
- Je n'aurai nul besoin de me changer en Puce et les Chiens ne me dévoreront pas, répétait le Renard. Il se promit ferme que le lendemain même, jour de marché,il se rendrait en ville et y déroberait une Poule.

Mais cette fois-ci, le Renard avait trop présumé de son habileté. Se frayant un chemin à travers le chanvre et le maïs il était parvenu jusqu'aux faubourgs de la ville; par les potagers, franchissant les haies il était arrivé en plein centre de la ville. Mais le malheur l'attendait là! Il lui fallait, ne serait-ce que pour un court instant, se montrer dans la rue, courir jusqu'au marché et revenir en arrière. La rue et la place retentissent de cris, la foule grouille, les chariots grincent, les roues sonnent sur le pavé, les Chevaux battent le sol de leurs sabots, les Cochons gémissent, les marchands hurlent, les villageois s'interpellent. En un mot il régnait là une agitation et un vacarme que le Renard n'avait jamais imaginés même en rêve.

Que faire? Il ne pouvait pas reculer! Le Renard passa deux heures caché dans les herbes qui poussaient près de la haie attenant à la rue, se fit peu à peu au bruit. Remis de sa frayeur, il examina les lieux avec soin pour savoir comment mieux atteindre son but. Il s'arma de courage, prit son élan et d'un saut se retrouva dans la rue. La rue était pleine de monde et de poussière. Personne ne fit attention à lui. Un Chien comme les autres, pensaient les gens. Cela faisait l'affaire du Renard. Il se ramassa en boule et d'un bond se jeta sur la place du marché où en longues rangées étaient assises des femmes tenant des corbeilles et des paniers emplis d'œufs, de beurre, de champignons, de drap, de graines, de Poules, de Canards et autres choses tout aussi délicieuses.

Le Renard n'eut pas le temps d'arriver jusque là qu'un Chien courut

à sa rencontre, puis un autre, puis un autre encore. Ils comprirent vite à qui ils avaient affaire et se jetèrent sur lui en aboyant! Dieu! Quelle peur il eut! Il se fit tout petit, s'affola comme une mouche tombée dans de l'eau qui bout: que faire? Où fuir? Sans plus longtemps réfléchir, il se jeta vers la première porte ouverte, de là dans une cour. Il se tapit dans un coin et chercha du regard où se cacher tout en prêtant l'oreille pour savoir si les Chiens étaient encore à ses trousses. Oh! Il les entend! Ils sont tout près! Il aperçut dans la cour un tonneau et de s'y cacher au plus vite!

Il était temps! Les Chiens furent là à l'instant même où il disparaissait dans le tonneau. Ils se mirent à aboyer et à flairer tout autour.

— Il était là! Cherchez-le! criaient ceux qui étaient arrivés les premiers.

La meute toute entière emplit la cour flairant, fouillant dans tous les coins. Nulle trace du Renard! Ils s'approchèrent plusieurs fois du tonneau, mais l'odeur qui s'en dégageait les fit reculer aussitôt. N'ayant pas trouvé le Renard, ils partirent. Il était sauvé.

Mais à quel prix!

Le tonneau qui lui avait été si utile était rempli presque jusqu'au bord d'une peinture à l'huile fort épaisse de couleur bleue. Un peintre vivait dans la maison voisine. Il peignait chambres, palissades, bancs dans les jardins et devait le lendemain même peindre un mur fort long; il avait préparé un tonneau de peinture et l'avait placé dans un coin de la cour.

Tombé dans la peinture, le Renard s'y était enfoncé tout entier et avait failli mourir étouffé. Il réussit à toucher le fond du tonneau avec ses pieds et à sortir sa tête de la peinture. Tout son corps disparaissait dans la peinture, seule sa tête couverte de peinture émergeait maintenant à la surface. Il attendit ainsi que tout danger fut ecarté. Le cœur lui battait, la faim le tourmentait, l'odeur de la peinture le faisait étouffer, il devait tout supporter! Grâce à Dieu il était vivant! Qui sait ce qui pouvait encore lui arriver. Si le propriétaire du tonneau le trouvait là? Il était perdu à coup sûr!

Mort de peur, le malheureux Renard dut rester là jusqu'au soir, sachant fort bien que s'il apparaissait ainsi dans les rues de la ville, non seulement les Chiens, mais aussi les habitants de la ville se jetteraient sur lui et auraient vite fait de le tuer.

Le soir était tombé lorsque le Renard sortit de ce bain si inattendu; il traversa la rue en courant, gagna le jardin le plus proche et de là, à travers les broussailles, franchissant les haies, par les choux et le maïs il se précipita vers la forêt. Il laissa longtemps des traces bleues derriè-

re lui tant que la peinture ne fût sèche et ne se détachât quelque peu.

Il faisait nuit noire quand il parvint à la forêt et de surcroît il tournait le dos à sa maison. Il mourait de faim et de fatigue, avait encore deux lieues à faire pour rentrer chez lui; il n'en avait pas la force. Il se remonta avec quelques œufs qu'il trouva dans le nid d'une Caille et sauta dans une tanière vide. Il se fit une couche avec des feuilles, s'y enfouit et s'endormit comme après une bonne étuve.

Nul ne sait quand il se réveilla, vous n'en trouverez mention dans les livres. Réconforté par un bon sommeil, après avoir bien bâillé et craché par trois fois du côté de la ville où la veille il avait connu des déboires si cruels il sortit avec précaution de sa tanière en vrai Renard qu'il était. Il regarda de tous les côtés, renifla tout autour. Tout était tranquille, il n'y avait personne. Il se sentit aussitôt plein d'entrain. «Il est temps d'aller chasser», se dit-il. Au même instant, il jeta un regard sur soi. Dieu! s'écria-t-il, est-ce bien moi? Sont-ce là ma fourrure? Ma queue? Mes pattes? Il ne peut se reconnaître. Il y a là un animal étrange et terrible tout bleu qui dégage une odeur affreuse, couvert d'écailles, ou plutôt de piquants, d'aiguilles de hérisson. Sa queue est énorme, elle rappelle un maillet de bois ou un pilon, est couverte de piquants également.

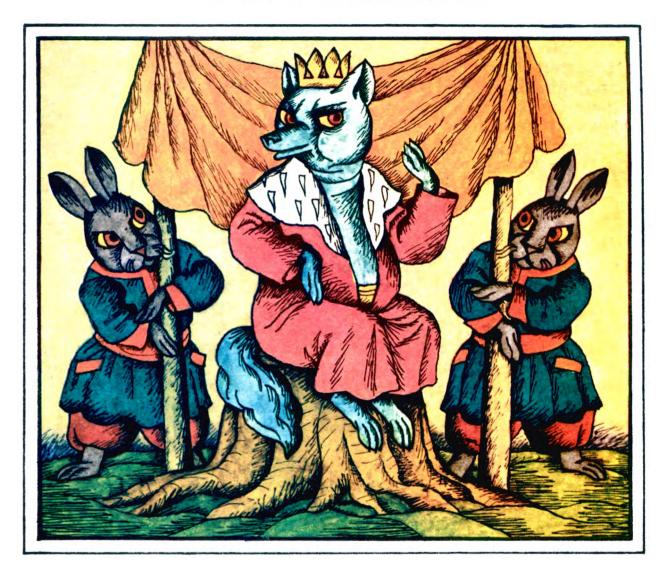
Le Renard regarda attentivement le monstre qu'il était devenu, il flaira sa fourrure et tenta de secouer les piquants qui le couvraient. En vain! Il se roula dans l'herbe. Rien n'y fit! Essaya d'arracher les écailles avec ses ongles. Peine perdue! Et il se fit mal! Il voulut lécher la peinture. Impossible! Il courut à une flaque, se jeta dans l'eau pour se laver de la peinture. Sans résultat! C'était une peinture à l'huile, la nuit qu'il avait passée au chaud l'avait bien séchée et elle tenait ferme. Fais comme tu veux, pauvre Renard!

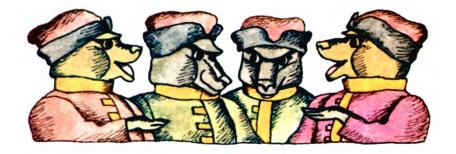
Juste à cet instant voilà le Loup qui arrive. La veille encore c'était un bon ami du Renard, mais à la vue de l'animal tout bleu qui se dressait devant lui, couvert entièrement de piquants avec une queue énorme comme coulée dans du cuivre il poussa un cri de terreur et s'enfuit à toutes jambes. Il courut longtemps sans reprendre haleine et rencontra en chemin la Louve, puis l'Ours, le Sanglier, le Cerf. Ils lui demandèrent ce qui le faisait fuir ainsi. Le Loup respire avec peine, les yeux lui sortaient des orbites, il ne pouvait que bredouiller:

- Il est là-bas! Il est là-bas! Qu'il est terrible! Et féroce!
- Que se passe-t-il? cherchèrent à savoir ses amis.
- Je ne sais rien! Je ne sais rien! Qu'il est terrible!

Les bêtes l'entourèrent, le calmèrent, lui donnèrent à boire. La Guenon Frousia lui coupa trois mèches de cheveux entre les yeux et







les dispersa au vent pour que sa peur s'envolât avec elles. Rien n'y fit, tous leurs efforts furent vains.

Voyant que le Loup ne se remettait pas de sa frayeur les bêtes résolurent de se rendre toutes ensemble du côté indiqué par l'Ours pour voir ce qu'il y avait là de terrible. Ils parvinrent à la tanière où le Renard tournait encore en rond, l'apercevant ils s'enfuirent de tous côtés. On n'avait jamais vu un animal pareil depuis que la terre existe. Qui sait quelle force il possédait, quelles dents et quelles griffes il avait, quelles étaient ses intentions?

Tout tourmenté que fut le Renard par sa nouvelle apparence, il n'avait pas manqué de remarquer l'effet qu'il avait produit sur le Loup et les bêtes de la forêt.

«Eh! se dit-il, il n'est pas mauvais qu'ils aient si peur de moi! On peut en tirer profit. Attendez un peu, je vous ferai voir de quoi je suis capable!»

Relevant la queue, bombant le torse il gagna les profondeurs de la forêt; il connaissait là un endroit où se rassemblaient les bêtes. La nouvelle qu'un animal étrange et terrible avait fait son apparition dans la forêt fut bientôt connue de tous. Tous voulaient voir, ne serait-ce que de loin, le nouveau venu. Personne n'osait s'approcher de lui. Le Renard feint de ne pas remarquer l'agitation qui règne dans la forêt; il avança l'air grave comme s'il était entièrement absorbé par ses pensées. Arrivé à la clairière où se réunissaient les bêtes, il s'assit sur la souche d'arbre qu'occupait l'Ours d'ordinaire et se mit à attendre. Une heure ne s'était pas écoulée que les bêtes et les oiseaux s'attroupèrent près de lui. Tous étaient curieux de voir l'animal étrange apparu dans la forêt, tous avaient peur de lui, personne n'osait approcher. Ils se tenaient à l'écart, prêts à filer au moindre danger.

Le Renard prit la parole le premier:

— Mes amis! N'ayez pas peur de moi! Approchez-vous! J'ai quelque chose d'important à vous dire.

Les bêtes ne bougèrent pas de leur place. Seul l'Ours soufflant avec peine lui demanda:

- Qui es-tu donc?
- Mettez-vous plus près, je vous raconterai tout, leur disait le Renard d'un ton doucereux. Les bêtes s'avancèrent, mais ne se risquèrent pas à approcher tout près.
- Ecoutez-moi, mes amis! poursuivait le Renard, et réjouissezvous! Ce matin à l'aube, Saint Nicolas m'a façonné dans de la glaise céleste. Voyez comme elle est bleue! Il m'a insufflé la vie et m'a dit:

— Animal Bienpensant! La discorde et l'injustice règnent parmi les bêtes. Personne n'est assuré de sa vie où de son bien. Rends-toi sur la terre et règne sur les bêtes. Fais régner l'entente, la justice et ne permets à personne de faire du tort à mes bêtes!

A ces paroles, les bêtes battirent des mains, pleines d'une émotion joveuse.

- Tu seras notre bienfaiteur et notre roi?
- Oui, mes enfants, leur répondit le Renard empreint de gravité. L'allégresse s'empara de bêtes. On se mit aussitôt à faire régner l'ordre. Les Aigles et les Eperviers firent la chasse aux Poules, les Loups et les Ours égorgèrent Brebis et Veaux et en apportèrent tout un tas au nouveau roi. Le roi préleva sa part et distribua le reste aux affamés en toute justice. La joie explosa à nouveau, des cris de transport et de reconnaissance se firent entendre. Quel roi! Un vrai bienfaiteur! Et sage comme le roi Salomon! Avec un roi pareil nous connaîtrons des siècles de bonheur et de quiétude!

Les jours succédèrent aux jours. Le Renard se montrait juste et bon d'autant plus qu'il n'avait pas à aller à la chasse, à guetter ses proies et à les tuer. Ses ministres pleins de prévenance lui apportaient sa pitance toute prête, plumée et vidée. Sa justice était celle qui régnait d'ordinaire parmi les bêtes: le plus fort avait toujours raison, le plus faible était toujours dans son tort.

Le règne du nouveau roi n'apporta pas de changements dans la vie des bêtes: celui qui avait fait bonne chasse mangeait à sa faim, celui qui n'avait rien tué restait affamé. Celui qui n'avait pas échappé aux chasseurs mourait, celui qui avait fui remerciait Dieu de lui avoir gardé la vie. Par ailleurs, tous étaient heureux d'avoir un roi aussi sage et puissant et si peu pareil aux autres bêtes de la forêt.

Le Renard devenu roi se sentait comme un coq en pâte. Il craignait une seule chose: que la peinture s'écaillât; les bêtes sauraient alors qui il était. Pour cette raison, il ne se promenait jamais sous la pluie, évitait les endroits touffus, ne se grattait pas et dormait toujours sur un édredon bien mou, veillait à ne jamais se trahir devant ses ministres.

Un an passa. On devait fêter son avènement au trône. Les bêtes résolurent de célébrer avec pompe ce jour et décidèrent de donner un grand concert à cette occasion. On rassembla un chœur composé de Renards, des Loups, des Ours; une magnifique cantate fut composée. Le soir, après processions, soupers et discours en l'honneur du roi, le chœur commença à chanter. Une merveille! Les Ours hurlaient à faire trembler les chênes, les Loups poussaient des solos à casser les oreilles. Lors-

que les jeunes Renardes commencèrent à chanter de leurs voix aiguës, le roi ne put contenir l'émotion qui l'emplissait. Son cœur débordait de joie, il oublia toute prudence et levant la tête bien haut il se mit à glapir avec sa voix de Renard!

Dieu! Quelle surprise ce fut là! Les chanteurs se turent aussitôt. Les ministres et les serviteurs du roi ouvrirent enfin les yeux. Leur roi était un Renard! Un simple Renard couvert de peinture. D'une mauvaise peinture à l'huile! Pouah! Et nous, qui pensions qu'il était sincère! Vilain menteur! Imposteur!

Oubliant la bonté et la sagesse si grande de celui qu'ils avaient pris si longtemps pour un roi, furieux de s'être laissées berner par un simple Renard, les bêtes se jetèrent sur lui et le déchirèrent. C'est de cette aventure qu'est venu le dicton qu'emploie toute personne qui a cru un ami peu sincère et s'est laissée tromper par lui, qui a su tirer une leçon d'une méchante tromperie: «Je le savais depuis longtemps; il m'a ouvert les yeux tout comme le Renard qui avait changé de couleur».



RON-RON ET GROGNON

Un homme avait un Chat qui s'appelait Ron-Ron, un autre un Chien nommé Grognon. Bien que Chat et Chien ne s'accordent pas d'ordinaire, Ron-Ron et Grognon étaient amis depuis leur plus tendre âge.

Un jour, on était alors en pleine moisson et tous étaient partis aux champs, le pauvre Ron-Ron errait affamé dans la cour et miaulait fort plaintivement. Le matin, sa maîtresse avait oublié de lui donner à manger avant de partir aux champs. Il devait donc attendre jusqu'au soir qu'on le nourrisse. La forêt était loin, on n'entendait nul moineau sous le toit, le pauvre Ron-Ron devait prendre son mal en patience: que pouvait-il faire d'autre?

«Ha! se dit-il, le voisin a des Pigeons sur son toit; j'y ai jeté un coup d'œil tout récemment et j'ai vu dans deux nids de jeunes Pigeonneaux bien dodus et luisants. L'un d'eux ferait bien mon affaire! Hélas! Grognon est là qui se promène dans la cour: il surveille la

grange. Nous sommes amis, mais je sais bien qu'il ne me laissera pas entrer là. Il est inutile de lui en parler, il est fidèle comme un Chien!»

Son ventre vide le faisant de plus en plus souffrir, Ron-Ron se mit à réfléchir et à se demander comment il pourrait tromper Grognon et le chasser de la cour. La faim donne des idées et Ron-Ron courut chez Grognon pour lui annoncer une bonne nouvelle.

— Ecoute, Grognon, lui cria-t-il encore de loin, j'ai une bonne nouvelle à t'annoncer. J'étais perché tout à l'heure sur un haut tilleul, celui qui se trouve près de notre village à la croisée des chemins, et je guettais des moineaux lorsque je vis venir en courant un Chien portant un saucisson entre ses dents, et si long qu'il traînait par terre. Il l'apporta jusqu'au tilleul, regarda autour de lui pour voir s'il n'était pas suivi, creusa vite un trou sous l'arbre, y cacha le saucisson et le recouvrit d'une grande pierre pour reconnaître l'endroit. Quelle bonne aubaine! me dis-je. J'eus du mal à rester sur l'arbre tant l'odeur qui me parvenait était délicieuse. Mais quel profit pouvais-je en tirer? La pierre est lourde et le mécréant l'a couverte de glaise.

— Peut-être que toi...

Ron-Ron n'avait pas achevé son récit que Grognon filait à toutes pattes vers le tilleul chercher le saucisson. Le pauvre Grognon ne mangeait pas toujours à sa faim; la viande était rare, quant au saucisson, il ne le voyait que dans ses rêves. Voilà que le ciel lui envoyait un festin sans pareil, caché sous un tilleul et recouvert d'une seule pierre! Ron-Ron n'attendait que cela. Sans perdre un instant, il grimpa dans la grange, saisit le Pigeonneau le plus gras, le tua et regagna vite sa maison. Rentré là, il se coucha sur la claie, posa le Pigeonneau devant lui et entreprit de le manger en ronronnant de plaisir. Grognon, entretemps, était parvenu jusqu'à l'arbre; il se mit à chercher et à fouiller partout humant l'air autour de lui. En vain! Il ne trouva ni pierre, ni glaise, ni saucisson! Il dut s'en retourner bredouille. Il courut vite à la maison de Ron-Ron pour lui reprocher de l'avoir trompé. Caché dans un coin, il entendit Ron-Ron dire tout haut:

— Quel sot, ce Grognon! Il doit être en train de courir sous le tilleul et chercher le saucisson; il ne se doute même pas que j'ai fait un si bon repas!

Grognon fut frappé au cœur par la fourberie de celui qu'il croyait son ami et promit de se venger. Il s'approcha en riant de la claie et dit à Ron-Ron:

— Ha! Ron-Ron, Ron-Ron! Tu as cru me tromper, tu penses que j'ai cru à ton histoire de saucisson? J'étais caché derrière la haie et je t'ai vu t'emparer du Pigeonneau dans la grange. Quel besoin avais-tu de te

cacher? Pourquoi ne pas me dire la vérité? Etait-ce mon devoir de garder les Pigeons? Ce n'est pas mon bien. Je n'aurais pas refusé d'en manger un de temps à autre. Je l'aurais fait à l'instant même... Va donc m'en chercher un et prends-en un pour toi.

A ce discours Ron-Ron se réjouit fort: tout méchant est heureux de savoir qu'il y a plus méchant que lui. Il sauta en bas de la claie pour saluer Grognon, mais celui-ci le saisit par le cou et le déchira.



LES CORNEILLES ET LES CHOUETTES

Ι

Dans une vaste forêt vivaient des Corneilles en grand nombre. Elles avaient construit leurs nids si près les uns des autres qu'il n'y avait pas de place dans la forêt pour d'autres bêtes ou oiseaux: elle leur appartenait toute entière. Au milieu de la forêt se dressaient d'énormes rochers sur lesquels rien ne poussait. Il y avait là une caverne habitée par des Chouettes tout aussi nombreuses que les Corneilles dans la forêt. Dans la journée, les Corneilles avaient tout pouvoir dans leur royaume. Elles croassaient autant qu'elles voulaient, se tenaient perchées sur les branches et les rochers, se sentaient à l'abri du danger. Dès que la nuit tombait et que les Corneilles s'endormaient dans leurs nids, les Chouettes quittaient leur caverne, volaient droit vers les nids des Corneilles: chaque Chouette tuait une Corneille et la mangeait.

Les Corneilles supportèrent longtemps ce malheur, mais furent bientôt à bout de patience. Le roi des Corneilles ramassa un jour tout son peuple pour tenir conseil et leur dit:

— Ecoutez-moi, mes enfants! Les Chouettes sont pour nous une source de malheur! Elles nous attaquent la nuit lorsque nous dormons sans défense, aucun de nous n'est assuré qu'il ne sera pas tué pendant la nuit. Nous ne pouvons plus vivre ainsi! C'est en vain que nous nous donnons tant de mal pour nourrir nos petits. Ces bons à rien se prélassent toute la journée dans leur caverne et profitent de la nuit pour se

saisir de nous comme si c'était leur droit! Nous travaillons sans répit et devenons chaque jour moins nombreux. Nos ennemis ne font rien, ils vivent à nos dépens et se multiplient pour notre perte. Si cela continue ainsi, nous cesserons bientôt d'exister. Tenez conseil, mes enfants, et voyez ce que nous pouvons faire.

Le roi avait cinq ministres; ils avaient servi son père et occupaient leurs postes depuis fort longtemps. Ils écoutèrent le discours du roi, hochèrent la tête en signe d'assentiment et lui dirent:

- Nous te sommes reconnaissants, ô roi, d'avoir convoqué ce conseil. On voit que le sort de ton peuple te préoccupe. Que Dieu t'accorde une longue vie et te donne tous les biens de ce monde!
- Bon! Bon! dit le roi fort ému, c'est à vous, mes ministres si sages, de nous indiquer ce que nous devons faire en cette heure si triste pour notre peuple.

Alors, le premier ministre, après avoir bien réfléchi, s'adressa au roi en ces termes:

- Voici mon conseil, ô roi! Les Chouettes sont fortes, nous sommes faibles; les Chouettes nous font la guerre la nuit lorsque nous dormons et ne voyons rien. Que pouvons-nous faire contre elles? Le mieux que nous puissions faire, c'est de leur envoyer un émissaire et de conclure la paix avec elles même s'il nous faut pour cela leur verser un tribut. Tu connais fort bien le proverbe qui dit: «Ne lutte pas contre un plus fort que toi, mais soumets-toi à sa volonté!»
- Hum! dit le roi, après avoir écouté ce conseil. Ce que tu dis est fort sage, mais... Et toi, mon second ministre, quel sera ton conseil?
- Votre Majesté, dit le second ministre, les conseils donnés par le premier ministre, tout illustre qu'il soit, me déplaisent fort. Demander grâce à un ennemi si cruel? N'est-il pas suffisant qu'il ait exterminé un si grand nombre d'entre nous? Nous devons nous prosterner devant lui, verser un tribut? Non, pas de ça! N'y aurait-il plus de cœurs vaillants parmi nous? Mieux vaut périr dans un juste combat que sauver sa vie à ce prix! Nos ennemis n'ont aucun honneur ni scrupule! Ils nous attaquent la nuit, nous tuent dans notre sommeil alors que nous sommes désarmés! Croyez-vous qu'ils épargneront nos émissaires? Qui vous dit que la paix conclue ils tiendront leur parole? Je suis sûr qu'ils nous tromperont! Il nous faut donc nous préparer à la guerre, faire la paix est impossible!
- Tes conseils sont fort sages, lui dit le roi, mais... Voyons ce que dira mon troisième ministre.

Le ministre était vieux et chétif. Il parlait d'une voix chevrotante.

- Il est clair, commença-t-il son discours, qu'une paix pareille ne

peut nous faire honneur, mais comment combattre les Chouettes? Nous savons tous que l'ennemi est plus fort que nous, qu'il nous attaque la nuit alors que nous sommes plongés dans le sommeil. Si nous leur déclarons la guerre nous périrons tous dans la première nuit qui suivra: les Chouettes se précipiteront sur nous et nous extermineront tous. Voici mon conseil: quittons cette forêt de malheur et ces voisins si hostiles. Fuyons tant que nous sommes encore forts, cherchons un refuge plus sûr.

- Hum! Hum! marmonnait le roi en hochant la tête, c'est là un bon conseil, mais écoutons mon quatrième ministre.
- Je conseillerai, mon illustre roi, de ne presser ni la paix, ni la guerre, ni notre fuite. Attendons, laissons faire nos ennemis. Grâce à Dieu, les Chouettes ne nous ont pas tous anéantis. Elles peuvent se montrer plus raisonnables et ne plus troubler notre paix. Leur conscience peut se réveiller. Si elles décidaient d'aller vivre ailleurs? Tout peut arriver. Attendons, c'est là mon conseil.

Le cinquième et dernier ministre avait pour nom Croa-Croa. Il était vieux et tout courbé par l'âge. Le roi s'adressa à lui:

- Que dis-tu de cela, Croa-Croa?
- Que puis-je dire? Les ministres qui ont pris la parole avant moi ont donné des conseils fort sages. La paix est bonne quand elle vient à temps. La guerre est bonne également, mais à son heure. Il n'est pas mauvais de fuir l'ennemi lorsque le besoin en est venu; il n'est pas mauvais de retarder cette fuite. Il est mal de prêter l'oreille aux conseils de celui qui a parlé avant moi et d'espérer que les Chouettes nous laisseront en paix. Vous croyez peut-être, mes enfants, que les Chouettes nous font la guerre de leur plein gré? Non, cela remonte à loin, à leurs aïeux. Savez-vous pourquoi?
 - Nous ne le savons pas, s'écrièrent les Corneilles.
 - Alors, écoutez mon histoire, leur dit Croa-Croa.

II

— Il arriva, un jour, que tous les oiseaux se rassemblèrent et se demandèrent pourquoi ils n'avaient pas de roi. Les hommes sont gouvernés par des rois, les animaux sont commandés par le Lion et nous autres, pauvres oiseaux, n'avons personne qui nous soutienne dans le malheur, qui fasse régner l'ordre parmi nous. L'Aigle se dit notre roi, mais quel profit tirons-nous de lui? Il fait son nid haut dans les montagnes, atteint le soleil dans son vol. S'il daigne jeter un regard sur nous, c'est pour se saisir de quelque malheureux et le manger.

Qu'avons nous à faire d'un roi qui ne connaît rien de notre vie, ne se soucie pas de nous?

Il y eut beaucoup de plaintes de la sorte. Chacun dit ce qu'il avait sur le cœur: les Poules gloussaient, les Oies jacassaient, les Canards cancanaient, les Hérons criaient, les Cigognes craquetaient, les menus oiseaux piaillaient, en un mot, il régnait là un vacarme épouvantable. Seule la Chouette se tenait renfrognée, ne disait mot et se donnait l'air d'une personne fort sage. Les oiseaux le remarquèrent et se mirent à chuchoter:

- La Chouette se tait, elle doit en savoir plus long que nous. Regardez quelle tête énorme elle a.
 - Elle porte des lunettes, elle passe ses journées à lire!
- Choisissons-la pour roi! Nous avons grand besoin d'un roi plein de sagesse.
- C'est juste! C'est juste! répétèrent les oiseaux. Tous furent bientôt d'accord et de crier:
- Que la Chouette soit notre roi! Longue vie à la Chouette, notre roi!

Et d'apporter aussitôt ce qu'il fallait pour couronner le nouveau roi: une couronne, un sceptre, une mantille royale, un trône, un encensoir, les saintes huiles. Des chants se firent entendre. Les Cigognes firent jaillir des étincelles en frottant leurs becs, allumèrent un feu et y jetèrent de l'encens, la cérémonie se déroulait selon toutes les règles. Voilà la Corneille qui arrive. Elle n'avait pas assisté au conseil et voyant un si grand nombre d'oiseaux rassemblés, elle s'était posée là en se disant: «Que se passe-t-il là? Voyons de plus près!»

A la vue de la Corneille, les Oiseaux se mirent à crier:

— Voilà la Corneille qui arrive! Il serait bon de savoir son avis. C'est un oiseau bien sensé, elle retire les poissons des casiers, elle nous donnera peut-être un sage conseil.

La Corneille s'approcha, salua les oiseaux et leur demanda:

- Quelle assemblée tenez-vous là, mes amis? Quelle fête célébrezvous? Vous mariez peut-être la Mésange ou baptisez les petits du Serin?
 - Tu n'as pas deviné, s'écrièrent les oiseaux. Nous élisons un roi.
 - Vous élisez un roi? Sur qui avez-vous porté votre choix?
- Sur la Chouette. Elle est la plus sage de nous tous. Qu'elle soit notre roi.
- La Chouette? Une personne sage? Elle sera notre roi? Auriezvous perdu la raison? Seriez-vous devenus aveugles? Cet épouvantail à grosse tête, ce grossier personnage qui ne sait dire un mot! Elle se tait

pour cacher sa bêtise et non par sagesse. Elle porte des lunettes? C'est pour mieux vous tromper. Elle ne sait pas son alphabet! Non, elle ne peut être notre roi! Je préfère me laisser plumer, me faire porter Souris ou Rat des champs plutôt que d'avouer que je suis sorti d'un œuf! Vous auriez pu choisir le Paon, le Héron ou le Rossignol. Ils ont de quoi être fiers. Pourquoi élire un nouveau roi? N'avons-nous pas l'Aigle? Vous dites qu'il ne se soucie pas de vous? Certes, il ne va pas se démener pour mettre dans le bec de chacun ce qu'il lui faut. Ce n'est pas l'affaire d'un roi. Chacun doit penser à soi. Quant aux faibles, c'est beaucoup lorsqu'ils peuvent faire appel à un protecteur puissant en cas de malheur. Le nom même d'un protecteur plein de force peut suffire à détourner le malheur comme ce le fut avec les Lièvres qui vinrent demander protection à la Lune.

— Oh! Oh! oh! s'écrièrent les oiseaux. Quelle est donc cette histoire étonnante? Les Lièvres demandèrent protection à la Lune? Conte nous cela!

III

Et la Corneille se mit à conter.

- Cette histoire se passa loin de nos contrées, dans les pays chauds. Dans une vaste forêt vivait un troupeau d'Eléphants commandé par un chef qui avait pour nom Quatredents. Ils vécurent fort longtemps dans cette forêt en toute tranquillité lorsqu'une sécheresse terrible frappa le pays. Les flaques, les étangs et les lacs furent bientôt à sec: les Eléphants ne purent se baigner et même étancher leur soif. Les Eléphants fort tourmentés se rassemblèrent autour de leur chef et lui dirent:
- Ecoute-nous, Quatredents! Ne vois-tu pas le malheur qui s'est abattu sur nous? Tout est à sec. Nous allons tous périr. Nous ne nous sommes pas baignés depuis une semaine, nos enfants dépérissent et meurent de soif. C'est à toi de veiller à ce qu'il y ait de l'eau!
- Cela me préoccupe fort, mes enfants, leur répondit Quatredents. Il y a une semaine de cela j'ai envoyé de tous côtés des émissaires pour qu'ils nous disent où trouver de l'eau propre à nos besoins.

Il n'eut pas le temps d'achever son discours que les émissaires arrivèrent en courant et lui dirent:

- Nous avons trouvé de l'eau! Suivez-nous!

Sans plus longtemps réfléchir les Eléphants se mirent en route. Ils marchèrent cinq jours et cinq nuits et parvinrent à un lac large et peu profond qui s'étendait au milieu d'une forêt sur une vaste plaine couverte d'herbes et de broussailles. Ces nouveaux lieux plurent énormément aux Eléphants. Ils pouvaient se baigner des journées entières dans le lac et trouvaient le soir une nourriture abondante dans la plaine et les bois environnants.

Dans cette même plaine vivaient depuis des temps fort reculés des Lapins et des Lièvres. Ils étaient très nombreux et avaient creusé leurs terriers sous les broussailles dans la terre molle et douce. On comprend aisément que l'arrivée des Eléphants rendit la vie dure aux Lapins. Dès les premiers jours, les Eléphants écrasèrent avec leurs grosses pattes bon nombre de terriers. De nombreux jeunes Lapins périrent étouffés et les plus âgés ne souffrirent pas moins: l'un eut une patte écrasée, l'autre les deux, celui qui eut la tête écrasée rendit vite l'âme.

Voyant le malheur qui s'abattait sur eux, Lièvres et Lapins se réunirent pour tenir conseil. Que de lamentations, de pleurs et de plaintes on entendit! Les uns conseillaient de fuir cette plaine au plus vite. Les Eléphants étaient si grands et si puissants qu'on ne pouvait songer à résister à leurs assauts. D'autres plus sensés dirent:

— Ne nous affolons pas! Tout n'est pas perdu! Pouvons-nous quitter ainsi notre patrie? On peut toujours trouver une issue. L'essentiel est de bien réfléchir.

Ils réfléchirent longtemps mais ne purent rien trouver. Puis un Lièvre qui avait pour nom Fine Ouïe prit la parole:

— Ecoutez-moi, mes frères! Je connais un moyen qui nous permettra aujourd'hui même de nous défaire de ces intrus.

Et sans plus rien dire Fine Ouïe se rendit dans la forêt où les Eléphants paissaient en toute tranquillité. Il s'approcha d'eux, les salua fort respectueusement et leur dit:

— Conduisez-moi à votre chef, j'ai quelque chose d'important à lui dire.

Les Eléphants menèrent le Lièvre à Quatredents. Fine Ouïe se dressa sur ses pattes de derrière et dit:

- Votre Seigneurie! Ce n'est pas de mon gré que je viens vous voir, mais comme l'envoyé de notre souverain éclairé et immortel, la Lune.
 - Quoi? La Lune est votre roi? demanda l'Eléphant.
- Elle est notre roi et protecteur. Elle m'a envoyé te dire ce qui suit: «Mon cœur est serré d'angoisse, ma face est sombre, mon âme est en peine. Les Eléphants sont venus dans ma plaine sans me le demander, ils ont troublé l'eau de mon lac sans mon vouloir, ils ont écrasé les logis de mes sujets, ont tué des enfants innocents, rendu infirmes des femmes et des vieillards, versé le sang de victimes qui n'ont commis

aucun mal». La Lune, notre roi te fait savoir qu'elle est fort courroucée; elle transformera l'eau en sang, vos pâturages en ronces, vous enverra des maux terribles si vous ne lui obéissez pas.

A ce discours, Quatredents fut frappé de stupeur. Comme tout géant il avait le cœur tendre.

- Dieu! s'écria-t-il. Nous ne savions rien de cela. En voilà un malheur! Pécher ainsi sans le vouloir! Et nous avons courroucé la Lune. Que faire?
- Suivez-moi, votre Seigneurie! dit Fine Ouïe à Quatredents. Placez-vous devant la face claire de notre protecteur, il vous dira peutêtre ce que vous devez faire.

L'Eléphant, le cœur lourd suivit le Lièvre. La nuit était claire. C'était la pleine lune. Le Lièvre mena l'Eléphant jusqu'au lac.

— Votre Seigneurie! dit Fine Ouïe à Quatredents. Notre souverain se baigne dans son lac. Saluez-le de loin, mais ne dites pas un mot. Voyez comme sa face est sombre, quelles rides marquent son front. C'est vous la cause de son courroux.

L'Eléphant s'inclina devant la Lune et s'arrêta sans bruit sur la rive du lac.

— Touchez de votre trompe l'eau sacrée de ce lac, commanda le Lièvre. La Lune vous fera peut-être signe, vous indiquera ce que vous devez faire.

L'Eléphant suivit les conseils du Lièvre et plongea sa trompe dans l'eau. La surface lisse du lac se rida et la Lune qui se reflétait dans l'eau se mit à bouger.

— Vous pouvez être tranquille, votre Seigneurie! dit le Lièvre tout joyeux. Notre souverain accepte votre salut, il hoche la tête avec bienveillance! Il vous ordonne de quitter ces lieux avec votre troupeau et de vous rendre là où se couche le soleil. Après trois jours de marche vous trouverez un autre lac et une autre plaine et vous y vivrez en paix.

Tout heureux Quatredents salua encore une fois la Lune et se retira. Cette même nuit, les Eléphants quittèrent la plaine et les Lièvres y vivent jusqu'à nos jours.

— Voilà, mes enfants, dit la Corneille, ce que signifie un protecteur puissant. Son nom, son image même peuvent jeter l'effroi parmi l'ennemi. A qui la Chouette peut-elle faire peur? Si vous saviez quel oiseau perfide et cruel c'est! Ce n'est pas pour rien qu'elle évite l'éclat du jour! Elle a l'âme d'un mécréant! Avoir pour roi un méchant pareil revient à agir comme le Moineau et le Passereau qui prirent le Chat pour juge.

- Comment cela s'est-il produit? demandèrent les oiseaux tous ensemble.
- Vous ne le savez pas? dit la Corneille. Alors, écoutez mon histoire.

IV

— Une fois, commença son récit la Corneille, j'avais bâti mon nid au sommet d'un énorme peuplier fort touffu. Plus bas, sur une branche de ce même arbre un Moineau avait aménagé son logis. Ce Moineau me plaisait beaucoup; c'était un bon voisin et il était très sensé. Le soir, avant le coucher du soleil nous aimions bavarder de choses et d'autres. C'était un cœur généreux!

Un jour, lorsque le millet mûrit dans les champs le Moineau partit tôt le matin et ne revint pas.

— Que lui est-il arrivé? me tourmentais-je. Lui aurait-on porté malheur? Quelqu'un a pu l'abattre ou le prendre dans un filet dans le champ de millet.

Sa disparition m'attrista, mais que pouvais-je faire? Un jour passa, puis un jour encore, le Moineau ne revint pas.

- Le malheureux a dû périr, me dis-je tristement.

Le quatrième jour, un Passereau vint se poser sur le peuplier. Il vit un nid vide dans le creux de l'arbre et s'y installa. Il y passa la nuit et le logis du Moineau lui plut fort. Le jour suivant, il y établit demeure.

Cela me déplut. Je n'aime pas la compagnie des Passereaux et des Pies, mais je me dis: «Le Moineau n'est pas là, puis-je défendre à autrui d'occuper son nid? Que le Passereau y vive, si cela fait son affaire».

Une semaine ne s'était pas passée que le Moineau reparut. Il s'était rendu dans le village voisin manger du millet et était devenu tout grassouillet et luisant. Voyant le Passereau dans son nid il lui cria:

- Eh, l'ami! C'est mon nid! Si tu as occupé mon logis par mégarde, je te prie de le quitter de bon gré!
- Voyez-vous ça! Il se croit chez lui! montra les dents le Passereau. Je suis chez moi! De quel droit m'ordonnes-tu de quitter ma maison?
- Ta maison? s'écria le Moineau. Sa huppe se dressa de colère. Que dis-tu là? Qui t'a donné le droit d'occuper mon logis?
 - Mon droit est simple. Je vis ici.
- Ce sont là les manières d'un scélérat. J'ai bâti ce nid. J'y ai vécu toute une année et tu t'empares de mon bien comme un forban! Va-t-en!

— Je n'en ferai rien! Je suis le maître ici, tu peux aller où bon te semble!

En un mot, ils se disputèrent et décidèrent de se rendre chez le juge.

— Je ne le supporterai pas! criait le Moineau, je saurai défendre mes droits!

Je fus témoin de cette querelle et je brûlais d'envie de savoir qui ils choisiraient pour juge. Lorsque les ennemis s'envolèrent, je les suivis.

Ils volent bas. Je vole haut dans les airs et vois tout autour de moi. Près de notre peuplier, un Chat sauvage avait établi demeure. Il se tenait en embuscade et avait entendu la querelle du Moineau et du Passereau; quand il fut question d'aller voir le juge, le Chat sauta vite sur une pierre qui s'élevait là, se dressa sur un pied, leva les pattes de devant comme pour faire un signe de croix, tourna son regard vers le ciel et se mit à chanter l'air suivant:

Ne fais pas à autrui ce qui peut te déplaire!
Une bonne action est mieux que cent bonnes paroles.
Comme une queue ne protège le chien contre mouches et neige,
La sagesse sans vertus est de peu de profit.
Le grain est meilleur que la paille,
La crème meilleure que le lait.
Le fruit est meilleur que la branche qui le porte,
Les vertus sont plus précieuses que la vie.
Trois chemins mènent à la perfection:
Ne refuse pas ton aide aux pauvres,
Sois bon envers les justes
et équitable pour tous.

Le Moineau et le Passereau survolaient cet endroit at aperçurent le Chat. Ils s'arrêtèrent et entendirent ses miaulements pleins de piété.

- Ecoute, dit le Passereau, voici un homme pieux! C'est un saint! Il doit être sage et juste. Adressons-nous à lui. Nous ne saurions trouver meilleur juge.
- Mais c'est le Chat, s'écria le Moineau. C'est notre ennemi mortel. Comment peut-il nous juger?
- Nous nous tiendrons loin de lui, répondit le Passereau. Posonsnous sur cette branche et contons lui notre affaire.
 - Soit! Faisons comme tu l'entends.

Le Moineau et le Passereau se posèrent sur une branche juste au-dessus du Chat, le saluèrent et lui dirent:

— Homme saint! Voyant ta piété et la dure pénitence que tu t'infliges, entendant les paroles si justes que tu prononces nous venons à toi pour que tu juges notre affaire. Une querelle nous divise. Jugenous! Tu mangeras celui qui est dans son tort. — Manger le coupable? dit le Chat d'une voix plaintive. Que ditesvous là, mes enfants! Cela fait trois jours et trois semaines que j'ai fait vœu de ne plus manger de viande, de ne tuer aucune bête. Je ne vous mangerai pas et vous jugerai en toute équité. Je suis vieux, mes enfants, j'entends mal. Approchez-vous et contez-moi votre affaire.

Le Moineau et le Passereau crurent aux paroles du Chat, quittèrent la branche sur laquelle ils étaient perchés et se posèrent devant le Chat. Il eut vite fait de saisir l'un avec ses griffes, l'autre avec ses dents, les tua et les porta dans son logis avec des miaulements joyeux.

— C'est ce qui vous arrivera, poursuivit la Corneille, si vous choisissez la Chouette pour roi. La nuit, vous dormez, elle vole et nous causera du tort. Le jour, lorsque vous volez et avez besoin de son aide elle est aveugle et dort dans le creux d'un arbre. Quel profit tirerez-vous d'un roi pareil?

A ce discours, les oiseaux se dirent:

— La Corneille a raison. Nous n'avons nul besoin d'un roi pareil! Partons et vivons comme nous l'avons fait jusqu'ici.

Et sans plus longtemps réfléchir, les oiseaux s'envolèrent chacun de leur côté. Ne restèrent que la Chouette et la Corneille. La Chouette assise sur son trône attendait qu'on posât une couronne sur sa tête et s'étonna fort lorsque les oiseaux s'envolèrent. La Corneille se mit à se moquer d'elle:

- Alors, ma commère, vas-tu attendre longtemps ainsi? Tu ferais mieux de partir, ton couronnement ne se fera pas. Ne vois-tu pas que les oiseaux se sont envolés?
- Ah, mauvaise Corneille! s'écria la Chouette. C'est toi qui les as dressés contre moi. Tu ne perds rien pour attendre, je me vengerai. Je te déclare la guerre avec tout mon peuple, à toi et aux tiens. Elle ne cessera que le jour où je serai le roi des oiseaux.
- Cette guerre dure encore, dit le vieux Croa-Croa, et ne prendra jamais fin car il n'y a aucun espoir que les Corneilles choisissent la Chouette pour roi.
 - Que faire en ce cas? demanda le roi des Corneilles.
- Je pense, répondit Croa-Croa, que de tous les conseils donnés ici il faut prendre un peu de chacun. Il faut envoyer un émissaire aux Chouettes, c'est certain. Il faut leur faire la guerre, c'est sûr. Il faut nous tenir tranquilles, cela va de soi. Pour ne pas être tués il faut fuir. Si nous voulons vaincre, il nous faut attendre. Mais à cela il faut encore une chose: trouver le moyen d'unir ces conseils. Il faut user de ruse.

Les Corneilles se tenaient bouche bée frappées par ces conseils si sages, mais aucune d'elles ne les comprenait.

- Ce que tu conseilles est fort sage, dit le roi des Corneilles, mais que je meure sur place si je comprends où tu veux en venir.
- Il faut user de ruse dans notre guerre contre les Chouettes, voilà ce que je veux dire! reprit Croa-Croa. Nous devons nous unir et agir avec les Chouettes comme le firent les Corbeaux avec l'Epervier.
 - Qu'ont-ils fait avec lui? demanda le roi des Corneilles.
- Oh, c'est une histoire très intéressante! répondit Croa-Croa. Ecoutez-la!

V

Trois Corbeaux affamés volaient dans les airs. Ils virent tout à coup un Epervier s'abattre sur une maison, saisir un Pigeon et l'emporter dans la forêt pour le manger.

- Si nous pouvions nous procurer un Pigeon pareil! soupira l'un des Corbeaux.
- Il n'aurait pas suffi à nous rassasier tous les trois, ajouta le second, mais il nous aurait donné des forces.
 - Arrachons à l'Epervier sa proie! dit le troisième.
- L'arracher? Mais comment? Le gueux est fort, il ne le cédera pas de plein gré.
- Qui sait! Ecoutez l'idée qui m'est venue à l'esprit, dit le troisième Corbeau.

Les Corbeaux se concertèrent et s'envolèrent chacun de leur côté sans être vus de l'Epervier. Ils se posèrent sur trois arbres de façon à ce que l'Epervier regagnant la forêt passât juste au-dessus d'eux. Lorsque l'Epervier s'approcha du premier Corbeau, celui-ci prit son vol, rattrapa l'Epervier et lui cria:

- Bonjour, l'ami!
- Bonjour, marmonna l'Epervier en regardant le Corbeau avec crainte: que pouvait-il lui vouloir?
- On voit bien que votre vie n'est pas facile, dit le Corbeau, en être réduit à chasser des Huppes!
- Quelles Huppes? s'écria l'Epervier. Ne savez-vous pas qu'un Epervier préférera mourir de faim que manger une Huppe: il ne supporte pas son odeur.
- Vous tenez pourtant une Huppe, je le dis sans vouloir vous fâcher, se moquait le Corbeau.
- Aurais-tu perdu la vue? Ne vois-tu pas que c'est un Pigeon? s'irritait l'Epervier.

— Un Pigeon! s'étonnait le Corbeau. C'est bien la première fois que je vois un Pigeon pareil. Je jurerais que c'est une Huppe. Qu'il en soit selon toi, que ce soit un Pigeon.

A ces mots, le Corbeau s'envola. L'Epervier poursuivit son vol fort en colère. Un second Corbeau vient à sa recontre.

- Bonjour, l'ami! lui cria-t-il.
- Ôte-toi de là avec tous ceux de ta race! répondit l'Epervier.
- Qu'est-ce qui vous rend si méchant? Est-ce ma faute si je vous ai rencontré? Peut-être avez-vous honte de tenir une Huppe? Que faire? La faim est chose cruelle. A défaut de Pigeon, il vous faudra manger une Huppe.
 - Aurais-tu perdu la raison? Ne vois-tu pas que c'est un Pigeon?
- Je vois fort bien, la faim a dû vous priver de raison. N'ayez aucune crainte, je ne prendrai pas votre Huppe. Mangez-la vous-même. Je n'y goûterai pour rien au monde... Pouah!

Le Corbeau s'envola.

— En voilà une chose incroyable, se dit l'Epervier. Est-ce moi qui ai perdu la raison ou eux? J'ai peut-être dans ma hâte saisi une Huppe, cet oiseau maudit? Pouah!

Il sentit sa proie. Elle n'a pas l'odeur d'un Pigeon. Une odeur proche, mais ce n'est pas un Pigeon. Le pauvre sent le doute l'envahir.

— Aurais-je perdu la vue? Patience! Je vois venir un autre Corbeau. Ecoutons ce qu'il dira.

Un troisième Corbeau volait à sa rencontre.

- Bonjour, l'ami! cria-t-il. Où portez-vous votre Huppe? L'Ours a des coliques et vous voulez lui servir une Huppe en guise de remède?
- Que le diable t'emporte avec ton Ours et ta Huppe! s'écria l'Epervier tout honteux et il laissa tomber sa proie. Si on te dit trois fois de suite que tu es pris de boisson, va te coucher. Si on t'a affirmé par trois fois que c'était une Huppe, c'est bien pis.

L'Epervier s'envola, les Corbeaux se jetèrent sur le Pigeon et le dévorèrent.

- Nous devons tout comme eux, votre Majesté, trouver un moyen de vaincre nos ennemis, acheva son discours Croa-Croa.
- Cela est fort bien! dit le roi. Comment trouver ce moyen? Indique-le nous, si tu le sais; je ne peux rien imaginer.
- Je connais un moyen, répondit Croa-Croa, je te le dirai en tête à tête, sans témoins.
- Qu'il en soit selon toi, dit le roi. Il conduisit Croa-Croa dans ses appartements, ferma les portes et commanda: Parle! Je t'écoute!

— Ecoute-moi, dit Croa-Croa, voici le moyen que je te propose. Feins d'être courroucé contre moi, mets-moi à la porte, crie à la foule que je voulais te trahir, que je t'ai donné un méchant conseil; bats-moi jusqu'au sang sans aucune pitié, et abandonne-moi dans la forêt. Rassemble tout ton peuple et quittez ces lieux. Partez loin, gagnez la Montagne Noire et attendez-moi là-bas. Je tâcherai entre-temps de parvenir au château des Chouettes et de voir comment on peut les vaincre sans trop d'efforts. Lorsque j'aurai tout appris, je vous rejoindrai et vous ferai tout savoir. N'aie pas peur pour moi! Je suis sûr que j'arriverai à mes fins.

L'affaire fut discutée dans tous les détails et le roi accepta le conseil de Croa-Croa. Il ouvrit les portes avec bruit et entreprit de frapper Croa-Croa de ses ailes et de son bec, de le déchirer avec ses griffes. Il le jeta à la porte et cria à la foule amassée là:

- Traître! C'est ainsi que tu me sers? Je te mettrai en morceaux! Il battit et griffa le malheureux Croa-Croa tant et si bien que celuici s'écroula sur la terre tout ensanglanté.
- Péris! s'écria le roi. Et vous, mes enfants, préparez-vous à partir! Nous ne pouvons plus vivre ici puisque la trahison, telle une méchante vipère rampe parmi nous. Cherchons un refuge plus sûr!

Avec des cris perçants et des croassements les Corneilles quittèrent les nids encore occupés par leurs aïeux, firent leurs adieux au pays où elles avaient vu le jour et conduites par le roi et ses ministres partirent pour la Montagne Noire.

Les Chouettes avaient entendu ces cris et ce bruit, mais n'avaient pu en comprendre la raison. Lorsque la nuit tomba elles partirent chasser comme à l'ordinaire. Les nids des Corneilles etaient vides comme si le vent avait tout balayé sur son passage. Il n'y avait âme qui vive. En voilà une chose étonnante! Les Chouettes cherchèrent partout, fouillèrent la forêt. Elles entendirent tout à coup quelqu'un bouger et gémir sous un chêne. Elles s'en approchèrent et aperçurent un Corbeau.

- Te voilà pris! s'écrièrent les Chouettes et elles se jetèrent sur lui pour le tuer.
- Ne me tuez pas! dit Croa-Croa d'une voix faible. Vous voyez bien qu'il me reste fort peu à vivre. Menez-moi à votre roi! Je voudrais lui dire quelque chose de grave avant de mourir.

Les Chouettes cédèrent à la prière de Croa-Croa, le prirent par les ailes et le portèrent à leur roi Œil Rond.

- Qui es-tu et qu'as-tu à me dire? demanda le roi menaçant.
- Roi puissant et glorieux! dit Croa-Croa, tenant à peine sur ses jambes. J'ai pour nom Croa-Croa. Aujourd'hui encore, j'étais le premier conseiller du roi des Corneilles. Ma disposition à ton égard et les conseils que j'ai donnés ont causé ma disgrâce et m'ont valu des outrages et des coups dont je ne me remettrai pas.
 - Que s'est-il passé? Où ont disparu le roi et son peuple?
- Ils sont partis fort loin parce qu'ils ont peur de vous. J'ai conseillé à mon roi de ne pas vous chercher querelle, de vous envoyer des émissaires chargés de présents et de faire la paix avec vous. C'est ce qui a causé mon malheur. Le roi n'a pas voulu suivre mes conseils, m'a accusé de trahison et a failli me tuer.
 - Où s'est-il caché?

Croa-Croa fit comme s'il était sur le point de mourir et gémit:

— Je meurs, ô roi miséricordieux! Ordonne à tes médecins de panser mes plaies. Qu'on me donne à boire et de quoi remonter mes forces. Je voudrais te faire savoir tous les plans de mon malheureux roi et de ses méchants conseillers. J'ai assisté à leur conseil. J'ai entendu quelle ruse diabolique ils ont imaginée contre vous et je voudrais te mettre en garde avant de mourir.

A ce discours, le roi Œil Rond eut froid dans le dos. Il ordonna vite à ses médecins de panser les plaies de Croa-Croa, à ses serviteurs de le nourrir et de lui donner à boire. Lorsque Croa-Croa eut repris des forces, il donna l'ordre qu'on l'amenât à lui et dit:

— Parle! Je t'écoute!

VII

— Il n'est pire malheur pour un roi que d'avoir de mauvais conseillers, dit Croa-Croa au roi des Chouettes Œil Rond. Ce malheur frappe aujourd'hui le roi des Corneilles. Il a voulu vous combattre, celui qui s'est opposé à cette guerre insensée est un traître à ses yeux. Que n'ontils imaginé pendant leur conseil pour vous faire la guerre! Les uns proposaient d'attirer sur vous le courroux des Eperviers, les autres de conclure une alliance avec les Souris et les Rats. D'autres enfin insistaient pour que les Corneilles ne dormissent plus la nuit pour lutter contre vous en un combat hardi. Tout ceci m'amusait, je savais qu'il n'en résulterait rien. L'un des conseillers entreprit tout à coup de dire qu'il fallait trouver votre château et toutes vos cachettes, vous attaquer en plein jour lorsque vous dormez et vous tuer tous. Mon cœur se serra d'angoisse à la pensée du sort cruel qui vous attendait. Je sais que le jour vous êtes sans défense tout comme nous la nuit.

- Voyez-vous comme ils sont rusés! s'écria le roi Œil Rond. Nous attaquer en plein jour! Cela n'augure rien de bien.
- Je le savais, votre Majesté, dit Croa-Croa et je me suis élevé contre ce conseil. Agir de manière si lâche et attaquer l'ennemi dans son sommeil? C'est là un acte perfide qui déshonnorerait à jamais les Corneilles!
- Oui, oui, s'écrièrent les Chouettes, ce serait un déshonneur pour vous! C'est malhonnête, c'est mal de votre part! Honte à vous!
- Puis, poursuivit Croa-Croa, est-il facile de trouver les cachettes des Chouettes? Leur château est plongé jour et nuit dans les ténèbres. Même si vous y pénétrez, vous ne verrez rien.
- Cela est vrai! s'écrièrent les Chouettes et leurs craintes se dissipèrent aussitôt.
- Toutes mes paroles furent vaines, continua Croa-Croa. Si les nôtres ont décidé de faire la guerre, rien ne les détournera de leur but. Alors je me levai et je dis: «Puisque c'est ainsi, je me vois contraint de tout raconter aux Chouettes. Pendant que vous vous préparerez à cette guerre insensée, elles quitteront leur château et vous extermineront». Ces paroles provoquèrent la panique. Le roi emporté par sa folie meurtrière se jeta sur moi avec ses ministres et tous ensemble ils se mirent à me battre, à me griffer, à me donner des coups de bec me mettant dans l'état où tu me vois. Ils m'auraient achevé si je ne m'étais caché sous les racines de ce vieux chêne; ils ne purent me tirer de là. Alors le roi s'écria:
- Il a eu ce qu'il méritait! J'ai bon espoir qu'il périra là, dans ce trou. Partons dans un autre pays, par-delà neuf montagnes. Nous y serons en sécurité. Nos espions auront tout loisir d'étudier le château de l'ennemi. Alors nous volerons là, y ferons irruption et les tuerons tous.

Les Chouettes écoutaient en silence. Le roi Œil Rond réfléchissait. Il avait lui aussi cinq ministres. Il les fit mander et leur dit:

— Vous voyez comment les choses se présentent. Ce Croa-Croa est le premier conseiller de notre ennemi. Il est entre nos mains. Il nous a fait part des intentions de l'adversaire. Qu'allons-nous entreprendre?

VIII

Le premier ministre réfléchit et dit:

— Je pense, votre Majesté, qu'il nous faut utiliser cet allié qui vient si opinément à nous. Accordons-lui notre hospitalité et soyons-lui reconnaissants de nous avoir mis en garde contre un danger si grave.

- C'est là un bon conseil, dit le roi. Et toi, le second ministre, que nous conseilleras-tu?
- Je n'ai rien contre, répondit le second ministre. Je pense que nous devons tirer profit des conseils de ce Croa-Croa pour savoir comment lutter avec les Corneilles. Dès qu'il reprendra des forces, qu'il nous conduise à l'endroit où les Corneilles ont trouvé un refuge. Nous nous rendrons là guidés par lui, tuerons tous nos ennemis et vivrons en sécurité.
- Ce sont des paroles sensées, dit le roi Œil Rond. Que dis-tu de cela, mon troisième ministre?
- Je pense de même que nous devons accueillir ce Croa-Croa. Je ne conseillerai pas de partir à la recherche de nos ennemis dieu sait où, par-delà les neuf montagnes. Si Croa-Croa est un allié sincère, qu'il garde notre château pendant la journée et nous prévienne en cas d'attaque. La nuit, nous n'avons rien à craindre.
- Cela est fort juste, dit le roi. Que pense mon quatrième ministre? Le quatrième ministre avait pour nom Sème-la-peur. C'était un Hibou morose. Il était bilieux et voyait tout en noir. Il avait écouté fort mécontent les discours des autres ministres et ne tenait pas en place. Le roi lui avait ordonné de dire son avis. Il dut faire un effort pour contenir sa colère et parler d'une voix calme comme le doit un ministre.
- Je ne comprends pas, votre Majesté, pourquoi nos illustres ministres voient en ce Croa-Croa un allié. Qu'il se fasse passer pour un ami ne peut nous convaincre de sa sincérité. A mon avis, le récit qu'il a fait des intentions des Corneilles est un pur mensonge. Nous devons nous fier à ses seules paroles. Il est vrai que les Corneilles ont quitté leurs nids et sont parties bien loin. Est-ce pour la raison invoquée par Croa-Croa? J'en doute fort. Nous l'avons découvert roué de coups et tout ensanglanté, c'est un fait. Est-ce pour le conseil qu'il a voulu donner à son roi? Peu probable. Si c'était un espion envoyé par les Corneilles? A-t-il des raisons d'être un ami fidèle? Je ne peux le comprendre.

Le roi Œil Rond baissa la tête, les ministres avaient piteuse mine. En vérité, Croa-Croa pouvait-il être l'ami des Chouettes?

Croa-Croa avait entendu le discours de Sème-la-peur et se tenait prêt à répondre. Il demanda la parole.

- Eh bien, Croa-Croa, as-tu entendu ce qu'a dit mon conseiller Sème-la-peur? Qu'as-tu à répondre à cela?
 - Je voudrais parler, votre Majesté.
 - Parle, nous t'écoutons!

- Si j'étais à votre place, dit Croa-Croa fort ému, j'aurais fait de ce Sème-la-peur mon premier ministre. C'est un vrai patriote et un homme très sage. Il se soucie de votre bien-être. Par malheur, il ignore des choses qu'il devrait savoir. Je ne lui en fais pas reproche, car chacun sait que les bienfaits sont vite oubliés. Puisqu'il demande pourquoi je suis si disposé envers votre peuple je me dois de lui raconter une histoire. Cela s'est passé il y a très longtemps, cinquante ans se sont écoulés depuis lors. J'étais déjà premier ministre et le père de Sème-la-peur était un tout jeune homme. Un jour, il partit chasser fort loin, s'égara et ne put regagner son château. Le matin était proche et le malheureux dut passer la nuit dans notre forêt. Les Corneilles l'aperçurent et se jetèrent avec des cris sur lui pour le tuer. Entendant ce bruit, je me rendis là et demandai la cause de ce vacarme.
- Une Chouette! Une Chouette! s'écrièrent les Corneilles. Il faut la tuer!

Le pauvre Sème-la-peur perché sur une branche faisait pitié à voir. Les Corneilles l'attaquaient, lui donnaient des coups de bec et de griffes, arrachaient ses plumes. Il tentait en vain de résister à leurs assauts. Les ennemis étaient nombreux, leurs cris l'étourdissaient. Je fus pris de compassion et je criai aux Corneilles:

- Arrêtez! Ce n'est pas une Chouette!
- Pas une Chouette? s'étonnèrent les Corneilles. Qui est-ce donc?
- Un Hibou.
- N'est-ce pas la même chose?
- Non.

Les Corneilles ne savaient que penser.

- Qu'allons-nous faire de lui?
- Laissez-le tranquille, leur dis-je.
- Bien, puisque tu affirmes...
- Je vous l'ordonne!

A ces paroles, les Corneilles s'envolèrent. Je cachai le malheureux dans mon nid, l'y gardai jusqu'à la nuit et lui sauvai ainsi la vie. Il me jura une reconnaissance éternelle et tint parole. Lors de la guerre qui nous divisa il épargna toujours mon nid et veilla à ce que l'on ne me fît pas de tort. Un soir, je rentrais fort tard d'un conseil et tombai entre les griffes d'une Chouette. Il se jeta sur elle et me sauva d'une mort certaine. Je fis le serment de lui garder reconnaissance jusqu'à la fin de mes jours, à lui et à son peuple. Je me suis toujours prononcé pendant les conseils du roi contre une guerre avec les Chouettes. C'est là la rai-

son qui me pousse aujourd'hui à vous servir en ami fidèle. Ayant écouté les conseils donnés ici, je me réjouis fort d'entendre les paroles du vénéré Sème-la-peur. Tuez-moi! je ne peux vouloir un sort meilleur. Je souffre pour mon peuple. Je suis un patriote et préfère mourir que vous conduire combattre mes frères.

Les ministres furent profondément touchés par ce discours. Le roi sentait les larmes lui monter aux yeux. Il se tourna vers son premier ministre et lui demanda:

- Que dis-tu de cela?
- Je pense, votre Majesté, qu'il serait mal de tuer ce vieillard vénérable. Il serait indigne de faire de lui un espion et de le contraindre à trahir son peuple. Accueillons-le avec les honneurs qui lui sont dus, écoutons ses sages conseils, mais fions-nous à notre bon sens.
 - Je pense de même, dit le roi Œil Rond.

Avec des cris joyeux, les Chouettes conduisirent Croa-Croa à leur château. A l'entrée du château, Croa-Croa s'arrêta, se voila la face avec son aile et dit au roi:

- Votre Majesté, je suis indigne de pénétrer dans vos appartements.
 - Pourquoi donc? demanda le roi fort étonné.
 - Asseyez-vous et écoutez mon histoire.

Le roi et ses ministres s'assirent à l'entrée de la caverne. Croa-Croa prit place en face du roi.

- Parle! lui ordonna le roi.

X

— Feu mon père, dit Croa-Croa (il y aura bientôt cent ans qu'il est mort) m'a raconté qu'une vieille Chouette fort sage lui avait prédit un jour l'avenir de votre peuple et du mien. Je me souviens d'un vers de cette prédiction:

> Un Corbeau dans le nid d'une Chouette Est un signe certain de malheur.

Je ne voudrais pas, votre Majesté, attirer le malheur sur votre logis et je demande qu'on me laisse dehors. Je bâtirai un nid à l'entrée du château et le garderai fidèlement pendant le jour pour que les Chouettes ne puissent y pénétrer et vous tuer.

Le roi et ses ministres donnèrent leur accord, mais Sème-la-peur hocha la tête fort mécontent.

- Serais-tu fâché à nouveau? lui demanda le roi.
- Il me déplaît, votre Majesté, que vous fassiez confiance à ce vieux menteur, répondit Sème-la-peur. Feu mon père ne m'a jamais

parlé de son amitié avec le Corbeau, je n'ai jamais entendu pareille prédiction.

- Il arrive souvent qu'on ne voie ou entende quelque chose et pourtant c'est vrai, dit Croa-Croa.
- Je n'ai pas confiance, reprit Sème-la-peur, je ne saurais vous dire pourquoi. Je ne pourrai trouver le sommeil dans un château confié à la garde d'un Corbeau. L'histoire de la Renarde et de son terrier me revient sans cesse à l'esprit.
 - Quelle est cette histoire? demanda le roi.
 - C'est une histoire très simple, mais elle contient une bonne leçon.
 - Conte-la nous!

XI

- Jadis vivait une Renarde, commença son récit Sème-la-peur. Elle avait aménagé son logis dans un trou confortable. Un jour, elle partit à la chasse et s'y attarda. Il était près de midi lorsqu'elle rentra chez elle. O malheur! Elle vit près de sa demeure les traces d'un Léopard; elles indiquaient qu'il était rentré chez elle, mais n'en était pas ressorti. Elle se dit:
- Il y a là quelque chose d'étrange. Les traces du Léopard mènent à mon logis et je ne vois pas qu'il l'a quitté. Il doit m'attendre pour me manger. Que faire pour m'assurer qu'il est vraiment là?

Elle réfléchit quelque temps, se plaça devant l'entrée du trou et cria:

— Je te salue, ô tanière!

Un Léopard était caché là. Il avait passé la nuit à parcourir la forêt en quête de gibier, n'avait rien capturé et s'était introduit dans la tanière de la Renarde en se disant: «Quelque animal doit vivre là, j'attendrai son retour, le saisirai et le mangerai».

Le Léopard était mal tombé! La Renarde se tient à l'entrée et crie:

— Je te salue, ô tanière!

Nulle réponse. La Renarde répéta plusieurs fois son salut et fit mine d'être courroucée.

— Que ne me réponds-tu pas, méchante tanière? s'écria-t-elle. Tu ne veux pas me parler? Aurais-tu oublié ce que tu devais me dire à mon retour? Si tu refuses de répondre, je m'en irai chercher une autre tanière.

Le Léopard tapi dans le trou entendit les paroles de la Renarde et se dit:

— Il est sûr que la Renarde avait convenu avec la tanière de la réponse qu'elle devait donner. Elle a pris peur me voyant là et se tait. Je répondrai à sa place. Et le Léopard de crier:

- Je te salue, ô Renarde!

La Renarde ne demandait que cela! Elle s'enfuit à toutes jambes! Elle ne doutait plus que sa tanière était occupée! Il nous faut aussi, votre Majesté, se montrer prudents comme la Renarde, acheva son récit Sème-la-peur.

— Honte à toi! lui dit le roi. Ton récit est fort déplacé! Croa-Croa nous conseille d'être prudents, tu devrais avoir honte d'être si méfiant! Ne l'écoute pas, Croa-Croa! Vis en paix chez nous et fais ton nid où bon te semble. Je suis sûr que tu agiras en toute occasion avec sagesse et conscience.

Sur ces paroles, le roi Oeil Rond et tout son peuple entrèrent dans le château pour s'y reposer. Croa-Croa resta seul dans la cour.

- Ecoutez-moi, mes enfants, mes parents et mes concitoyens! dit Sème-la-peur. Je n'ai pas confiance en ce Corbeau et je vous conseille de faire de même. Il n'y a rien de bon à attendre de lui. Je veux quitter ce château et ce roi privé de raison. J'irai chercher un autre refuge, je ne passerai pas une seule journée sous la garde de ce Croa-Croa. Que me répondrez-vous à cela?
- Nous ferons comme toi! s'écrièrent ses proches. Conduis-nous! Nous sommes prêts à te suivre!

Ils partirent tous chercher un autre refuge.

Croa-Croa se réjouit fort de leur départ. Lorsqu'il fit jour, il examina avec soin la caverne des Chouettes et vit qu'elle n'avait qu'une seule entrée fort étroite. Il se dit:

— Ces sottes appellent cela un abri bien défendu! C'est une mort prompte et un danger permanent, non un refuge! Attendez un peu, je vous montrerai ce que vaut votre défense!

XII

Les jours passèrent. Croa-Croa continuait à feindre sa faiblesse, ne chassait pas et se nourrissait des souris et des moineaux que les Chouettes lui apportaient sur l'ordre du roi Oeil Rond. Il avait commencé à se bâtir un nid. Au cours de ses vols dans la forêt, il avait ramassé des brindilles sèches et les avait jetées à l'entrée de la caverne où logeaient les Chouettes. Il s'était aménagé au milieu de ce tas une couche de feuilles mortes et d'herbes sèches. Le tas grandit et finit par boucher l'entrée de la caverne.

— Je le fais exprès, expliqua-t-il au roi des Chouettes, j'ai vu plusieurs fois des espions envoyés par l'ennemi. Ils voulaient trouver l'entrée de votre château, mais maintenant derrière ce tas ils ne verront rien.

Les stupides Chouettes se réjouissaient de voir leur château si bien gardé par Croa-Croa qui avait son idée en tête. Un matin, choisissant bien son moment il quitta son nid et vola à tire-d'aile vers la Montagne. Noire. Il y arriva très tôt et se présenta au roi.

— Sois le bienvenu, Croa-Croa! le salua fort heureux le roi des Corneilles. Tu as été longtemps absent. Nous pensions que tu avais péri. Où en sont nos affaires?

Les Corneilles s'étonnèrent d'entendre le roi parler si aimablement avec Croa-Croa qu'il avait battu naguère si cruellement. Croa-Croa ne répondit pas au salut du roi et lui dit fort pressé:

— Tout va pour le mieux, votre Majesté! Il est temps d'agir. Que votre peuple se prépare à partir! Ne tardez pas! Notre victoire en dépend.

Le roi ordonna aux Corneilles de déployer leurs ailes.

— Ecoutez-moi, mes enfants! leur dit Croa-Croa. Lorsque nous survolerons la forêt, saisissez avec vos griffes ou votre bec une branche sèche et suivez-moi!

Les Corneilles partirent. Elles parvinrent sans encombre à la forêt qu'elles avaient dû fuir quelques semaines auparavant pour échapper aux attaques des Chouettes. Croa-Croa ordonna aux Corneilles de ramasser des branches et se rendit à un pré qui se trouvait près de là. Les bergers avaient allumé un feu et l'avaient abandonné un court instant pour partir à la recherche de leurs moutons. Croa-Croa profita de leur absence, saisit une braise avec ses griffes et gagna le château des Chouettes.

— Suivez-moi, mes enfants! cria-t-il aux Corneilles. Que chacune de vous jette la brindille qu'elle tient à l'entrée de la caverne sur le tas qui se trouve là!

Les Corneilles jetèrent leurs brindilles et bouchèrent bientôt l'entrée de la caverne. Croa-Croa jeta sa braise dans le nid qu'il avait aménagé là et se mit à battre des ailes pour attiser le feu. L'herbe sèche s'enflamma, elle alluma les feuilles qui embrasèrent les branches.

- Agitez vos ailes! commanda Croa-Croa.

Les Corneilles, par centaines, entreprirent de battre des ailes, un vent fort se leva et transforma vite le tas en brasier. Une fumée épaisse et brûlante emplit la caverne, arracha les Chouettes au doux sommeil dans lequel elles étaient plongées. L'angoisse les saisit. La chaleur se faisait de plus en plus grande, l'air irrespirable. Les Chouettes semblaient avoir perdu la raison. Elles se jetaient de tous

côtés. Certaines se dirigeaient droit vers le feu et y mouraient brûlées; d'autres se terraient dans les fissures et y périssaient étouffées. D'autres encore se cognaient la tête contre les murs et se tuaient. Ce n'étaient que cris et gémissements. Tous leurs efforts d'échapper au brasier furent vains. Une heure ne s'était pas écoulée que les Chouettes, leur roi Œil Rond et ses ministres malchanceux trouvèrent la mort dans cette caverne. Seuls Sème-la-peur et ses proches échappèrent à ce triste sort.

Les Corbeaux et les Corneilles se réjouirent fort d'être venus à bout de manière si habile de leurs ennemis si cruels. Ils pouvaient désormais vivre en paix dans leur forêt sans craindre leurs attaques nocturnes. Le nombre des Corneilles grandit rapidement. Les Chouettes se firent de plus en plus rares. Et ce qui est plus important, voyant à quoi peuvent conduire l'orgueil et le mépris de l'ennemi, les Chouettes se jurèrent de ne plus jamais s'attaquer aux Corbeaux et aux Corneilles. Lorsque Corbeaux et Corneilles aperçoivent une Chouette, ils se jettent sur elle pour la frapper et l'insulter.

Croa-Croa fut vénéré par tous jusqu'à sa mort.



LE JUGEMENT DES HOMMES ET DES ANIMAUX

Ι

Les livres anciens et les légendes nous racontent qu'il y a fort longtemps de cela les hommes vivaient à l'état sauvage dans des forêts et des repaires et trouvaient un abri dans les cavernes. Ils étaient peu nombreux, leur esprit était peu développé. Ils ne connaissaient ni le feu, ni l'usage des métaux, se nourrissaient de plantes et de fruits sauvages, s'habillaient avec du feuillage et de l'écorce d'arbres et devaient fuir les animaux qui étaient plus forts, mieux armés et fort nombreux.

Il en fut ainsi pendant des siècles. Avec le temps, les hommes devinrent plus sensés, ils apprirent l'usage du feu, taillèrent la pierre pour en faire des armes, firent des flèches, des haches et des piques; ils acquirent l'usage des métaux tels que le bronze, le cuivre et le fer, domestiquèrent une partie des animaux et avec leur aide dominèrent le monde. Les hommes augmentèrent en nombre, quittèrent les forêts, bâtirent des maisons, des villes et des villages, occupèrent les meilleures terres. Les animaux qui jusque là avaient gouverné le monde, s'y étaient promenés en toute liberté et n'avaient connu d'autre guerre que celle qu'ils se livraient sentirent la présence d'un ennemi bien plus fort et terrible que la faim. C'était un ennemi insatiable, rusé et puissant; il atteignait le Poisson dans l'eau, l'Oiseau dans les airs, le Cerf dans la forêt, le Blaireau dans sa tanière. Il était partout, avait affaire à tout, nul ne lui échappait que ce fût une Chenille, un Insecte, un Ver, une Sauterelle; aux Loups, aux Aigles, aux Lions, à tous il déclara la guerre; tous le gênaient, personne ne se sentait en sécurité. Cet ennemi si cruel c'était l'homme.

La guerre entre les hommes et les animaux dura des siècles. L'homme captura un grand nombre de bêtes et les asservit; il en tua une grande partie et chassa les autres dans des forêts lointaines, la jungle et les déserts. Les animaux durent se cacher en des lieux inaccessibles tout comme l'homme l'avait fait autrefois. Ils se firent moins nombreux, car ceux qui tombaient entre les mains des hommes périssaient. Le sort des animaux qui servaient l'homme devint de plus en plus dur; les hommes les astreignaient à de pénibles travaux, les nourrissaient dans le but de les manger et de se vêtir de leurs peaux.

Mais il naquit un jour un roi sage et vertueux qui faisait régner la justice. C'était le roi Salomon. Il gouvernait les hommes et les animaux, comprenait le langage de chacun et avait établi des lois qui devaient régir en toute justice la vie de toutes les créatures sur la terre. Ces lois furent portées à la connaissance de tous.

A la nouvelle qu'il existait un roi pareil et des lois si sages, les animaux pensèrent que le temps était venu de se défaire de l'ennemi insatiable et impitoyable qu'était devenu pour eux l'homme. Le temps n'était-il pas venu de retrouver leur liberté et de dominer à nouveau le monde? Tous les animaux sauvages et ceux qui avaient été domestiqués par l'homme se rassemblèrent et résolurent d'envoyer au roi Salomon des émissaires, un par espèce, pour obtenir en vertu de la loi, la liberté et l'indépendance qu'ils avaient connues autrefois. Seul le Chien était contre. Il resta fidèle à l'homme et lui fit savoir la décision des animaux. Entendant cela les hommes qui connaissaient bien la sagesse du roi choisirent aussitôt les plus sensés d'entre eux et les envoyèrent chez le roi Salomon pour qu'ils défendissent leurs droits si les animaux venaient à se plaindre d'eux.

Les envoyés des hommes et des bêtes parvinrent presque en même

temps chez le roi Salomon et lui firent savoir l'affaire qui les avait amenés là. Voyant qu'un grand procès allait opposer les hommes et les animaux, le roi ordonna de faire bon accueil aux envoyés et leur accorda trois jours de repos afin qu'ils se remissent des fatigues de la route. Il dépêcha entre-temps des émissaires aux quatre coins du monde pour appeler à son tribunal les meilleurs juges d'entre les hommes et les justes.

Trois jours plus tard, tous furent appelés à comparaître devant le tribunal.

II

Dans la vaste salle du tribunal, le roi Salomon parut sur son trône environné de ses juges placés à sa droite et à sa gauche. On fit entrer les envoyés et on les conduisit devant le tribunal, les hommes à droite, les animaux à gauche. Tous saluèrent le roi et se tinrent sans rien dire. Le greffier rapporta l'affaire à haute voix:

— Devant sa Majesté éclairée le roi Salomon et son tribunal comparaissent les envoyés des hommes et des animaux portant tous leurs espoirs sur les doctes juges siégeant là pour résoudre l'affaire qui les oppose. Que le plaignant prenne la parole!

Le député des animaux fit un pas en avant, salua le tribunal en s'inclinant profondément et s'adressa au roi et à ses juges en ces termes:

- Roi sage et puissant! Au nom de tous ceux qui ont été envoyés là par les animaux assemblés je me présente devant toi espérant en ta justice pour qu'elle se propage dans une égale mesure aux hommes et aux animaux. Cela ne peut être un secret pour toi qu'autrefois, nous, les animaux, dominions le monde. Les hommes vivaient dans les forêts et nous fuyaient, car ils avaient peur de nos dents, de nos griffes et de nos cornes. Ils n'étaient pas aimés de la Nature, notre mère à tous, ils étaient nus et sans armes, faibles et peu nombreux. Ils nous regardaient avec terreur et souvent même, par sottise, nous vénéraient comme des dieux nous apportant en sacrifice leurs enfants, leurs filles ou leurs vieillards pour attirer notre bien veillance. Avec le temps, ces rapports ont changé. Les hommes sont devenus plus nombreux, se sont emparés du feu et avec l'aide de certains d'entre nous, du Chien surtout qui nous a trahis ont réduit en esclavage bon nombre d'entre nous; aux autres, ils ont déclaré une guerre sans fin. Notre sort est devenu insupportable. Nous devons nous terrer dans les forêts et nos tanières, fuir la lumière du jour et n'être jamais assurés

de pouvoir garder la vie et notre liberté. Les hommes ont inventé I arc et les flèches, les filets et les pièges; ils nous tuent partout, nous capturent dans leurs filets, creusent des fosses profondes sur les chemins que nous suivons et les couvrent de branches pour que nous y tombions la nuit. Ni les forêts, ni les montagnes, ni les airs, ni les antres de la terre ne peuvent nous sauver de leur cruauté; ils nous atteignent en tous lieux, nous menacent partout. Ceux qui se sont soumis aux hommes connaissent un sort encore pire! Ils ont fait de nous des esclaves et nous traitent sans aucune pitié. Ils entravent les pieds des uns, jettent des harnais sur le cou des autres, chargent d'énormes fardeaux sur le dos des malheureux, prennent un bâton et les frappent pour les faire avancer sans ménager leurs forces. Souvent, ils arrachent des enfants à leurs mères, les tuent sous leurs yeux ou les vendent pour nourrir leurs petits du lait de leurs mères. Nous n'entendons jamais une parole de gratitude ou de consolation, devons supporter ses coups, ses cris et ses malédictions. Nos plaies, les traces des coups qu'ils nous portent, nos souffrances et notre fatigue, nos pleurs et notre mort, rien ne les touche. Ce n'est pas tout. Même après notre mort, ils ne nous laissent pas en paix; ils découpent notre corps en morceaux, en retirent la peau, arrachent nos cornes, vident nos entrailles, grattent la viande de nos os, la cuisent et la grillent, ils cassent et brûlent nos os. Bien plus encore! Ils ne voient là rien de mal, n'éprouvent aucun remords, prétextant que nous n'avons pas d'âme, affirmant par une inintelligence inouïe qu'ils sont les seuls à en posséder une. Tels sont, ô roi tout-puissant, nos griefs et l'objet de notre douleur. Juge-nous ainsi que notre ennemi mortel en toute équité pour que nous puissions célébrer avec nos descendants ton nom pendant des siècles.

A ce discours, le roi baissa la tête, réfléchit, puis se tourna vers les hommes et leur dit:

- Vous avez entendu les accusations que les animaux portent contre vous?
 - Oui, répondirent les hommes.
 - Vous avez tout compris?
 - Nous avons tout compris.
 - Qu'avez-vous à dire à cela?

Le député des hommes fit un pas en avant, salua le roi en s'inclinant profondément et dit:

- Permets-moi, ô roi, de parler au nom des envoyés des hommes.
- Parle! commanda le roi.

- Les plaintes portées contre nous sont justes, dit le député des hommes. Les hommes autrefois faibles, désarmés, craintifs et peu nombreux sont devenus avec le temps plus forts; leur nombre a augmenté. Ils se sont armés, sont venus à bout des animaux et ont dominé le monde. L'ont-ils fait de leur plein gré, à dessein? N'était-ce pas la volonté de Dieu? N'est-il pas dit dans l'Ecriture que Dieu créa les cieux et la terre et tout ce qui s'y trouve, puis l'homme pour qu'il l'assujettisse et la domine? Il est dit par le plaignant que les animaux dominaient la terre à la création et que les hommes n'étaient pas aimés de la Nature, notre mère à tous. Pourquoi et comment cet ordre a-t-il changé? Dans la lutte qu'ils ont menée contre la nature et ses vicissitudes, les hommes ont avant tout acquis des forces, développé leur esprit. Ils sont devenus les maîtres du monde. Les animaux orgueilleux d'avoir dominé autrefois le monde n'ont plus cherché à améliorer leurs connaissances, ont cessé de se développer ce qui les a réduit à l'esclavage. Ce n'est certes pas la faute des hommes.

Les animaux se plaignent que les hommes ont fait d'eux des esclaves et bafouent leurs droits. Ils oublient que les hommes prennent soin de ces esclaves beaucoup mieux qu'ils le feraient eux-mêmes. Les Moutons sauvages auraient péri depuis longtemps dévorés par les Loups et autres carnassiers; domestiqués par les hommes, ils couvrent aujourd'hui de leurs troupeaux innombrables les vastes steppes et les hauts pâturages. Combien restent-ils de Chevaux, de Bœufs et de Chèvres à l'état sauvage, alors qu'ils sont nombreux abrités par les hommes? Les animaux se plaignent que les hommes les astreignent à des travaux pénibles? Les hommes, vivent-ils en oisifs? N'accomplissent-ils pas un dur labeur, et cela pour eux, pour leur bien? Ils fauchent pour eux de l'herbe du foin, leur bâtissent des écuries et des étables, puisent l'eau pour les abreuver, leur font des litières avec de la paille et les nettoient. Ne leur donnent-ils pas à boire et à manger, négligent-ils de les panser? Ne les soignent-ils pas lorsqu'ils tombent malades tout comme s'ils faisaient partie de leur famille, ne vont-ils pas quérir un médecin? Se moquent-ils à dessein des animaux quand ils les font travailler? Bien au contraire. Ils ont inventé le joug pour le Bœuf afin d'épargner ses cornes, le harnais pour le Cheval pour que les courroies ne l'étouffent pas. Ils couvrent le Cheval quand il fait froid, le ferrent pour qu'il n'abîme pas ses sabots. Les hommes font des routes pour que les animaux puissent avancer

en toute sécurité, bouchent les endroits défoncés, jettent des ponts par-dessus les rivières là où ils pourraient passer à gué. Les animaux se plaignent de vivre sous la dépendance de l'homme; les hommes ont tout lieu de se plaindre d'être les esclaves des animaux, les esclaves de ceux qu'ils dominent. Ils ne se plaignent pas, car ils savent qu'un service engendre l'autre, que les liens sociaux qui unissent les hommes ou les animaux exigent le renoncement à une partie du profit et de la liberté qui reviennent à chacun pour atteindre des buts plus élevés, un bien-être commun.

Le député des hommes acheva là son discours et le roi Salomon s'adressa aux animaux:

- Vous avez entendu ce qu'a dit l'envoyé des hommes? Avez-vous quelque chose à répondre à cela?
- Oui, répondirent les animaux. Leur député fit un pas et avant et dit:
- Roi sage et puissant! Ce qui vient d'être dit par l'envoyé des hommes se ramène à deux points: il a fait appel aux livres saints qui décréteraient notre dépendance et aux bienfaits et services que les hommes nous rendraient. Examinons ces deux points!
- Je m'élève résolument contre l'affirmation selon laquelle l'Ecriture aurait décrété notre dépendance éternelle des hommes. Il y est dit que Dieu créa l'homme pour dominer la terre. Il faut le comprendre ainsi: l'homme est placé plus haut que les autres créations de Dieu, au sommet de l'échelle dont nous, les animaux, occupons les échelons inférieurs. Sa domination s'étend non seulement aux animaux, mais à la nature toute entière, aux fleuves, aux montagnes, à la terre, à la mer. Nulle part il n'est dit que la domination de l'homme sur les animaux soit autre chose que la domination sur les autres créations de la nature. Il est d'autant moins dit que l'homme doit dominer certains animaux et priver les autres de tous droits, les poursuivre et les tuer par tous les moyens possibles. L'homme est le roi de la nature. Soit.

Un roi dans son royaume doit être juste et magnanime, il doit respecter les droits de chacun de ses sujets, et ne pas gouverner comme bon lui semble guidé par sa seule cruauté. Un royaume où ne règnent que l'esclavage, la privation de tous les droits, où la guerre oppose les uns aux autres ne saurait avoir été fondé sur les saintes Ecritures; ce n'est pas un royaume conforme à la loi de Dieu, mais un mal incessant.

— Les hommes font appel aux livres saints, poursuivit le député des animaux, nous ferons de même. Certes, il y est dit que l'homme doit

dominer les animaux, mais il n'y est pas dit qu'il doit les tuer et les manger. Bien au contraire, il y est dit clairement: «Voici, je vous ai donné toute herbe portant semence; et tout arbre qui a en soi du fruit d'arbre, et Dieu a dit: ce qui vous sera pour nourriture». Que les hommes tuent les animaux pour les manger, nous ne le trouvons pas dans les saintes Ecritures.

Bien plus! Lorsque l'homme a été chassé du Paradis pour sa bêtise et sa cupidité, Dieu lui a commandé: «Tu mangeras le pain à la sueur de ton visage». Nulle part il n'est dit que l'homme doit gagner son pain à la sueur du Bœuf, du Cheval, de l'Âne ou du Chameau. Dieu a fait supporter à l'homme uniquement le fardeau du travail et c'est juste, car il a enfreint le commandement de Dieu et a péché. Les animaux n'ont pas péché et ne doivent pas connaître de châtiment. De quel droit l'homme ose-t-il nous imposer le joug et le harnais, les courroies et les traits? Il pousse plus loin son péché, rejetant sur nous le châtiment que Dieu lui a infligé à lui seul.

Je parlerai encore du soin que les hommes accordent aux animaux et dont ils tirent si grande fierté. Ils oublient, ce faisant, que la bienveillance dont ils font preuve à notre égard ne vient pas du fond de leur cœur, n'est pas due à un sentiment de justice ou d'amour, mais à un amour de soi digne de mépris. Les hommes prennent soin de nous parce qu'ils voient en nous leur bien et leur profit. Ils prennent tout aussi soin, si ce n'est plus, de l'or et de l'argent qu'ils possèdent, des pierres dont nul n'a besoin, à part eux. Les hommes disent qu'ils s'astreignent à de durs travaux pour notre bien. Demandons-leur s'ils peinent moins pour arracher à la terre l'or, l'argent, le fer et autres pierres, tirer du fond de la mer les perles et autres vétilles qui leur serviront à élever des pyramides, des tours et des enceintes qui ne sont d'aucune utilité? L'homme n'est pas notre esclave, mais l'esclave de sa cupidité, de son orgueil et de ses caprices; à l'état sauvage, nous savions fort bien nous défendre contre nos ennemis, nous nous aidions en cas de maladie. Nous étions en bonne santé, forts et beaux. L'homme et sa domination ont troublé la Nature; des maladies inconnues jusqu'alors sont apparues; la malédiction que Dieu a proférée contre lui en le chassant du Paradis s'est étendue à nous et nous devons supporter un châtiment double pour sa faute.

Le roi Salomon écouta le discours de l'envoyé des animaux et s'adressa aux hommes:

— Vous avez entendu ce que vient de dire le défenseur des animaux? Qu'avez-vous à répondre à cela?

L'envoyé des hommes fit un pas en avant et dit:

— Ma réponse sera brève. Les animaux font appel aux livres saints et cherchent à démontrer qu'ils ne permettent pas à l'homme de tuer les animaux. C'est là une bien faible défense. Il n'y est pas dit clairement que l'homme peut tuer les animaux pour la raison que Dieu luimême en a donné l'exemple. Chassant du Paradis nos ancêtres Dieu les a vêtus de peaux de bêtes. Ce qui signifie que Dieu le premier a tué des animaux pour les dépouiller de leur fourrure et a montré à l'homme qu'il devait agir de même.

Les animaux disent que Dieu a maudit uniquement l'homme et l'a astreint à un dur labeur. Cela est faux également. Ils oublient, ce disant, que l'homme n'a pas péché de son plein gré, mais a été induit en tentation par le Serpent, un animal. Avant de maudire l'homme, Dieu a jeté sa malédiction sur le Serpent et par elle sur toute l'espèce animale. Au Paradis, les animaux vivaient dociles, se montraient tendres les uns pour les autres et pour l'homme. Est-ce sa faute si la discorde est née entre eux, entre les animaux et les hommes? Les animaux, ne savent-ils pas que, si ce n'était la volonté de Dieu, l'homme n'aurait pu seul venir à bout d'eux et dominer le monde? S'élevant contre la domination de l'homme ils s'élèvent contre l'ordre établi par Dieu sur la terre; voulant échapper à la supériorité de l'homme, ils exigent une chose impossible et contraire au développement de la Nature.

Les deux parties s'étant fait entendre, le roi Salomon leva la séance et la reporta au lendemain. Il ordonna aux envoyés de regagner leurs appartements.

IV

Lorsque les animaux se retrouvèrent seuls, ils entreprirent de réfléchir à l'état de leur affaire et à la voie à suivre.

— Notre affaire se présente mal, dit l'envoyé des Chevaux. Nous avons rejeté beaucoup de fautes sur l'homme; s'il réussit à se disculper de certaines d'entre elles, notre affaire est perdue.

Le député des Loups lui répondit:

- Comment pourrait-il se disculper? Nier ce qui saute aux yeux de chacun?
- N'oublie pas, mon ami, lui dit l'Eléphant, que notre juge est un homme. Il a beau être juste, son esprit est celui d'un homme. Il voit tout comme eux et est enclin à considérer cette affaire avec les yeux d'un homme, et non d'un Loup.

L'envoyé des Cochons ajouta:

— A vrai dire, mon espèce et moi sommes indifférents à ce procès. Est-ce que l'homme me fait du tort? Il me donne à manger, ne me

contraint pas à travailler, prend soin de moi, me fait gagner la porcherie; l'hiver, il me fait une bonne litière de paille dans laquelle je m'enfouis avec mes petits et où je dors attendant le moment d'être convié à mon auge. Même les glands dont je suis si friand sont ramassés par l'homme en automne, ou bien il les fait tomber; séchés, ils sont conservés tout l'hiver et terminent mes repas. L'homme me tue pour me manger, quel mal y a-t-il à cela? Lorsque je vivais à l'état sauvage, j'étais la proie des Loups et des Ours, mes petits étaient saisis par le Renard. le Blaireau, le Lynx et autres bêtes de malheur. Il semble qu'il me doit être indifférent de périr dévoré par ces carnassiers ou de la main de l'homme. Loin de là. L'Ours et le Loup me déchirent, arrachent ma chair par morceaux sans prendre la peine de me tuer. L'homme me tue en un clin d'œil. L'Ours et le Loup mangent un peu de ma viande et enfouissent le reste, et il n'est pas rare qu'elle pourrisse et soit perdue. L'homme découpe ma chair et en prend soin; il en fait cuire une partie et fume l'autre, en fait des saucisses. Quelle joie c'est pour la famille lorsque sur la table apparaissent le lard, le saucisson préparés avec ma chair, mes pieds ou ma tête servis en gelée! Vous pouvez dire ce que vous voulez, mais l'homme ne me fait aucun tort et je ne veux plus discuter avec lui.

- Je ne le veux pas non plus! dit le Cheval.
- Moi non plus! ajouta le Chat. Ne savez-vous pas que mon sort est envié même des hommes? Je ne fais rien et le service que je leur rends, la chasse aux souris, est mon passe-temps favori. Dans la journée, je me prélasse sur le poêle, joue avec les enfants et il n'est maîtresse de maison toute pauvre qu'elle fût qui ne trouve un peu de lait à offrir à son Chat et ses enfants. Ce n'est pas par hasard qu'est né le dicton: «Le Chat et le pope vivent comme coq en pâte». Ce serait mal de ma part de me plaindre de l'homme.

Sur ce, le Cochon, le Cheval et le Chat quittèrent l'assemblée tenue par les animaux et se joignirent aux hommes.

A cette défection, les autres animaux baissèrent la tête.

- Je vois bien maintenant que notre affaire va mal, dit l'Eléphant.
 Si nos camarades perdent espoir de la gagner...
- Nous n'avons que faire de camarades pareils! prononça fièrement le Lion. Le Cochon—un camarade! Cet animal veule! Cet esprit borné à grosse peau!

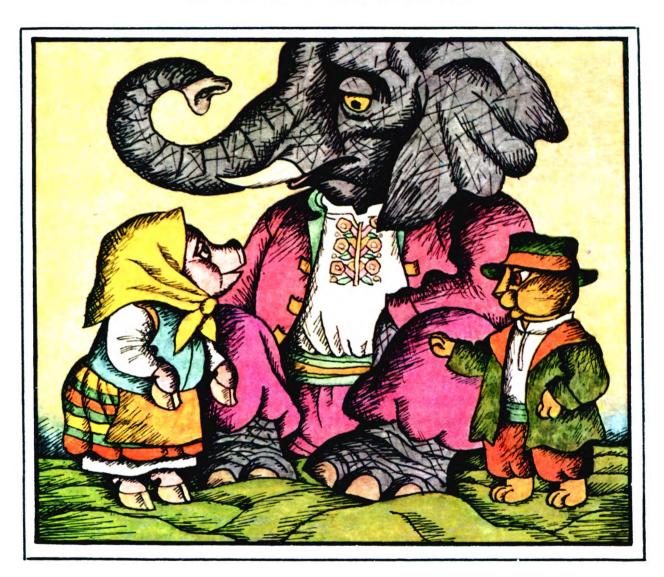
L'Eléphant quelque peu offensé agita sa trompe: n'était-il pas un parent éloigné du Cochon? Il avait la même peau que lui.

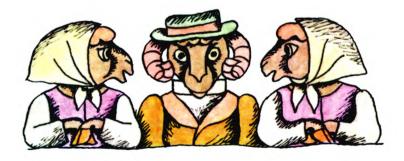
— Allons! Allons! dit-il d'un ton mordant au Lion. Laisse les bêtes à grosse peau en paix! Elles ont de l'esprit et ne manquent pas de carac-

tère. Pour ce qui est de l'abandon de notre cause commune, ton cher parent le Chat ne vaut pas mieux que le Cochon. Il n'a que son intérêt en tête et ne fait aucun cas de l'affaire que nous soutenons.

- Le Cochon et le Chat ne m'étonnent pas, dit l'Ours. Leur peau et leur intérêt les emportent. Mais le Cheval! Voyez sa conduite! De tous les animaux, c'est lui le plus mal traité. Que de moyens l'homme a trouvés pour tirer profit de sa force, de sa santé, de sa vie et de son corps! Il le dompte, pose une selle sur son dos, le charge de fardeaux, l'attelle à un chariot ou à un traîneau. Ce n'est pas tout! Que de fois l'homme le fait courir pour son propre plaisir et le contraint à franchir de longs parcours. Que de fois le pauvre Cheval sautant les fossés dans sa course folle se brise une patte ou les reins et meure sur place! Pis encore! L'homme a fait du Cheval son allié dans la guerre qu'il mène contre les autres hommes et ils périssent par milliers dans les batailles, versent leur sang et meurent pour une cause à laquelle ils ne comprennent rien et dont ils n'ont que faire. Cela ne suffit pas! L'homme l'aime tant qu'il vit, le nourrit, le panse et le brosse, l'embrasse parfois sur le museau, mais répugne à manger sa chair; lorsque le Cheval se fait vieux, infirme et inapte au travail l'homme le chasse dans la forêt pour qu'il y soit dévoré par les Loups, ou jette son corps après sa mort aux Chiens et aux Corbeaux. D'où lui vient après tout cela un tel attachement à l'homme?
- Ses éperons étincelants lui ont peut-être fait perdre la tête! dit le Bouc. Je l'ai vu plus d'une fois attelé, le poil luisant, piaffer d'orgueil, s'admirer et agiter ses grelots, fier de sa condition d'esclave! L'esclavage est devenu pour lui chose si habituelle que ses riches harnachements lui ont fait oublier sa liberté et son indépendance.
- Assez parlé de ces délateurs! dit l'Eléphant d'un ton judicieux. Voyons plutôt notre affaire! Qu'allons-nous entreprendre? Défendre nos intérêts jusqu'au bout, ou renoncer par avance à l'affaire? Ou nous en tenir à ce qu'ont dit nos envoyés, chercher des témoins et des arguments qui plaideraient en notre faveur?
- Je pense que nous devons abandonner cette affaire, dit l'Hippopotame. Quel besoin avons-nous de soucis? Mon conseil est fort simple. L'homme vit sur la terre, cachons-nous dans l'eau; nous y serons à l'abri. Le jour, l'homme nous fait la guerre, la nuit il dort; chassons de nuit, ce qui nous évitera de le rencontrer si souvent. C'est ce que nous avons de mieux à faire.
- On voit bien que tu as l'esprit lourd, ne put s'empêcher de rugir le Lion. Je sens en moi une fureur telle que si le jugement nous défavorise je suis prêt à me jeter sur le roi Salomon et le déchirer.







- L'esprit d'un félin est plus étroit que celui d'une Poule! grommela l'Eléphant. Que prouveras-tu ainsi? Ne sais-tu pas que des gens armés se tiennent devant le roi et qu'avant de l'atteindre tu te heurteras à leurs hallebardes? Tu périras et nous feras perdre notre affaire.
- Il serait peut-être bien, dit l'Ours en se léchant les babines, de nous rappeler le vieux dicton: pour bien charrier il faut graisser? Sots que nous sommes, nous avons sollicité le roi et son tribunal les mains vides. Pouvions-nous gagner notre affaire? Les choses auraient été autres si nous avions présenté à chaque juge une ruche de miel... J'en aurais fait sacrifice pour notre bien commun.
- Sot que tu es! s'écrièrent quelques animaux parmi les plus sensés. Puisque tu aimes le miel, il te semble que chacun est prêt à vendre âme et conscience pour lui. Ôte-toi de là avec ton miel détestable que les Abeilles ont tiré de leurs ventres. Pouah!

L'Ours, entendant ces mensonges et ces injures se sentit tout honteux et se retira dans un coin en marmonnant que ces stupides animaux n'avaient pas le palais délicat.

- Dieu nous garde d'un tel pas! dit l'Eléphant. Notre affaire est claire, toute tentative de nous assurer à ce prix la disposition des juges nous fera perdre notre affaire à coup sûr et jettera le déshonneur sur nous. Si nous menons l'affaire dignement, une défaite ne nous abaissera pas. Il se peut que nous gagnions l'affaire. Ecoutez-moi! Une idée m'est venue à l'esprit grâce au discours de l'Ours. L'envoyé des hommes a affirmé devant le tribunal que c'était la faute des animaux s'ils ne dominaient plus le monde et étaient tombés si bas. Il a dit: les hommes ont travaillé et ont développé leur esprit alors que les animaux ont perdu leur temps, n'ont rien appris et ont oublié ce qu'ils savaient. Tentons demain de prouver que ces affirmations sont fausses et que les animaux, du moins certains d'entre eux, n'ont pas vécu sans faire d'efforts et n'ont pas négligé les leçons de la Nature, notre mère à tous.
- Comment le prouverons-nous? demandèrent les animaux tous ensemble.
- Envoyons sans tarder des émissaires chez les Abeilles et les Fourmis. Ces bêtes sont petites, mais fort bien organisées. Elles ont leurs propres gouvernements, bâtissent des châteaux, des citadelles, des entrepôts, forment des colonies, font des réserves, ont des rapports si bien ordonnés que les hommes ont beaucoup à apprendre d'eux. C'est là la meilleure preuve que non seulement les hommes, mais aussi les animaux et des insectes de si peu d'importance comme les Abeilles et les Fourmis peuvent atteindre à un degré de civilisation très élevé.

Tous les animaux acceptèrent avec joie la proposition de l'Eléphant et envoyèrent aussitôt des émissaires chez les Abeilles et les Fourmis les priant de dépêcher le lendemain même des délégués au tribunal du roi Salomon.

V

Le lendemain, le roi Salomon parut sur son trône, environné de ses juges. Les envoyés des hommes et des animaux se présentèrent devant lui.

- Quelqu'un de vous a peut-être à faire une déposition nouvelle? demanda le roi.
 - Nous avons à témoigner, dirent les envoyés des animaux.
 - Parlez! commanda le roi.
- Roi sage et puissant! Docte tribunal! commença son discours le député des animaux. Hier, l'envoyé des hommes a dit que nous avions par notre propre faute perdu notre domination sur le monde. Alors que les hommes luttaient, développaient leurs forces et leur esprit, s'unissaient pour travailler, les animaux auraient cessé de progresser, seraient demeurés dans leur état premier et auraient dû pour cette raison céder la place aux hommes. Aujourd'hui, nous possédons la preuve que ce n'est pas la faute des animaux, mais celle de l'homme. Les animaux ont ralenti leur développement, diminué en nombre, quitté les lieux qu'ils habitaient autrefois et ont été privés de conditions favorables à leur développement parce que l'homme s'est emparé de tout cela! Il veille jalousement à ce que les animaux ne puissent se développer; il voudrait perpétrer notre déchéance, car cela assure sa suprématie. Là où les animaux ont vécu hors de son atteinte et de son influence néfaste, ils se sont élevés, sont devenus plus nombreux et meilleurs, plus beaux et hardis, plus fermes et plus sensés. Qu'ils ne manquent pas de capacités pour se développer et s'organiser, nous pouvons en fournir un grand nombre de preuves. Les Oiseaux ne bâtissentils pas leurs nids avec des matières si pauvres, sans aucun outil et avec un art et une maîtrise que nul homme n'oserait égaler? Les Chevaux et les Bœufs massés en troupeaux ne se défendent-ils pas bien contre leurs assaillants, les uns leur tournant le dos et les frappant avec leurs sabots, tandis que les autres les attaquent avec leurs cornes? Les Cigognes ne sont-elles pas pour l'homme un modèle de finesse, ne placent-elles pas des sentinelles lorsqu'elles cherchent pitance, ou pendant la nuit? La Corneille ne saura-t-elle pas étancher sa soif dans un vase au col étroit en y jetant des pierres? Nous possédons des preuves bien meilleures qui établissent sûrement que des animaux

tout petits et même insignifiants savent gouverner leur vie avec sagesse lorsque l'homme ne leur dresse pas d'obstacles.

- Qui sont ces animaux? demanda le roi Salomon.
- Ce sont les Abeilles et les Fourmis. Fais-les comparaître devant toi et tes juges éclairés.

Le roi leva son sceptre et l'on fit entrer dans la salle les envoyés des Abeilles et des Fourmis.

- Connaissez-vous l'affaire qui est débattue devant moi et ce tribunal? demanda le roi.
- Nous la connaissons. Il est question de savoir si l'homme doit dominer sur la terre.
 - Bien. Qu'avez-vous à dire sur cette affaire?
- Nous dirons, votre Majesté, prit la parole le député des Fourmis que si l'on prend en considération notre ordre social et notre savoirfaire, on verra que l'homme ne saurait nous égaler. Nous savons à partir de poussières infimes, de pierres et de brindilles minuscules bâtir des édifices qu'aucun homme ne pourrait élever. Nous creusons des souterrains, dressons des ponts et des tours, aménageons des corridors, savons nous faire comprendre l'un de l'autre sans paroles, trouvons notre route dans nos maisons sans fenêtres. Nous connaissons la division du travail, menons des guerres, élevons des bêtes que nous trayons et ensemençons des champs de toutes herbes qui leur sont nécessaires. Certaines de nos espèces ont même des esclaves.
- Nous vivons dans une monarchie bien ordonnée, poursuivit l'envoyée des Abeilles. Notre division du travail est perfectionnée à l'extrême; nous élevons des édifices bien plus ingénieux que ceux des Fourmis et y amassons une nourriture qu'aucun ne saurait apprêter, et l'homme encore moins. Nous pouvons dire avec fierté que non seulement l'homme ne nous a été d'aucune aide dans notre développement, mais que, bien au contraire, il a étendu jusqu'à nous son avidité insatiable: lorsque l'envie lui en prend, il nous chasse de nos logis, ou nous extermine pour s'emparer de notre bien.
- Qu'avez-vous à répondre à cela? demanda le roi Salomon en s'adressant à l'envoyé des hommes.
- Je répondrai que ces témoignages ne prouvent rien. Avant que l'homme ne parvienne grâce à sa lutte à la position qu'il occupe aujourd'hui les animaux le dominaient et rendaient difficile chaque instant de sa vie, chaque pas qu'il faisait dans son développement, beaucoup plus que ne le fait l'homme à leur égard à présent. Grâce à sa volonté sans bornes et son labeur sans relâche, il a su gagner une suprématie que les animaux voudraient lui retirer sur décision du roi.

Les animaux ne sont pas en droit d'affirmer que l'homme les empêche entièrement de se développer. Que de peine se donne l'homme pour apprendre à un Ours à danser, à un Cheval et à un Chien à faire des tours, à un Perroquet, un Sansonnet, un Corbeau à parler, à un Merle à siffler! Bien plus! Les animaux ne sont pas aptes à transmettre à leur progéniture ce qu'ils ont appris, c'est pourquoi à chaque génération nouvelle il faut reprendre la science à nouveau. Pour ce qui est de leurs édifices, ils sont beaux assurément, mais le malheur est que les ayant appris à bâtir ni les Abeilles, ni les Fourmis n'ont pu au cours des millénaires qui ont suivi, leur apporter le moindre changement, la moindre amélioration. Ils n'ont pas à se vanter de leur ordre social. Chez les Abeilles, cet ordre se mantient sur l'asservissement de l'espèce féminine et la torture chaque année de la gent masculine. Chez les Fourmis, il repose sur l'esclavage, lequel est poussé si loin chez certaines espèces que la couche dominante ne peut se nourrir sans l'aide des esclaves. Est-ce là le signe de leur supériorité sur l'homme, la marque qu'ils peuvent lui être égaux?

Le roi arrêta là ces considérations. Les parties adverses quittèrent la salle pour permettre au roi et à ses juges de délibérer et de trouver un jugement équitable à cette affaire si obscure. L'attente fut longue. Les avis des juges étaient partagés, les discussions fort animées. Enfin, après trois heures de débats tous furent appelés dans la salle et la sentence lue à haute voix, dans le silence le plus grand. Sans se lever de son trône, le roi Salomon prononça:

- Ayant écouté les parties adverses et les avis des conseillers éclairés appelés à ce tribunal, au nom du pouvoir qui m'est conféré par les cieux, je proclame dans l'affaire qui oppose les hommes et les animaux sur la supériorité de chacun d'eux sur terre: les animaux doivent se soumettre aux hommes, les hommes aux animaux.
- Comment est-ce possible? demandèrent les envoyés des hommes et des animaux en même temps.
- Les animaux qui ont servi l'homme jusqu'à présent le serviront comme par le passé. Ceux qui vivaient en liberté, luttaient contre l'homme, ou le fuyaient se soumettront encore plus à lui, se feront moins nombreux et l'homme trouvera des moyens nouveaux et plus raffinés pour les exterminer.
- Qu'en sera-t-il de l'autre moitié de la sentence, ô roi si sage? s'écrièrent les envoyés des animaux.
- Envers les animaux qui les servent, les hommes devront se comporter comme envers des serviteurs qui leur sont proches par leur

nature et leur destination, des créatures qui tout comme eux naissent, grandissent, connaissent la faim et la soif, la douleur et la joie, le désarroi et la consolation. Qu'ils tuent sans souffrances inutiles ceux qui sont leurs ennemis.

- Qu'en sera-t-il de l'autre moitié de ta sentence, ô roi si sage? crièrent à nouveau les envoyés des animaux.
- L'homme devra se soucier des animaux qui sont à son service; il devra travailler pour eux, les secourir en cas de maladie ou de malheur, poursuivit le roi Salomon.
- Il fera tout cela pour son propre profit, ô roi si sage! dirent les animaux. L'autre moitié de la sentence nous avait promis...
- Sots et aveugles que vous êtes! s'écria le roi Salomon pris de colère. Il saisit de sa main droite sur un coussin brodé d'or placé près de lui une petite baguette noire ornée d'un énorme diamant étincelant de mille feux.
- Regardez tous la pierre qui orne cette baguette! commanda le roi. Il leva la baguette et la tint bien droite devant lui.

Tous les regards se tournèrent vers le diamant.

- Que voyez-vous là?
- Nous ne voyons rien, répondirent les envoyés des hommes et des animaux d'une seule voix. L'éclat de cette pierre nous aveugle.
- Et maintenant? demanda le roi et il traça dans l'air un large demi-cercle avec sa baguette.

Des gémissements, des cris d'étonnement et de peur se firent entendre dans la salle. Tous avaient les yeux fixés sur la vision étonnante qui se présentait à eux.

Une lueur merveilleuse éclairait la salle. Les objets visibles jusqu'alors avaient pris des dimensions immenses; ils semblaient s'être éloignés à une si grande distance qu'ils devenaient comme transparents, tels une ombre ou une brume légère. Par contre, près d'eux, tous virent une multitude d'êtres minuscules — des bulles, des bâtonnets, de fines tiges, des croix et des fils. Ils volaient partout en nuages épais, flottaient dans l'air, s'accrochaient par milliards à chaque corps et là où ils trouvaient quelque pitance, un peu de salive, de moisissure, de colle, de sueur ils se fixaient aussitôt, grandissaient, se gorgeaient, rosissaient et se défaisaient, laissant après eux une moisissure empoisonnée. Aussitôt, en l'espace de quelques minutes, chacun put voir sur le corps de son voisin, dans ses yeux et ses oreilles, sa bouche et son sang, dans ses poumons (dans cette lueur merveilleuse les grands corps semblaient avoir disparu et l'on voyait ceux qui n'étaient pas visibles à l'œil nu) se former par milliers,

par millions des nids de ces êtres étonnants et minuscules; ils menaçaient à chaque instant d'empoisonner, d'anéantir chaque corps plus grand qu'eux. Frappés de stupeur, les envoyés des hommes et des animaux voyaient ces êtres minuscules s'attaquer à tous et à tout, s'en prendre même aux murs, aux piliers lisses et polis; ils se collaient partout, s'incrustaient, rongeaient tout sans dents et se multipliaient sans cesse de manière terrible et incroyable.

Regardant de plus près, les envoyés des hommes et des animaux virent que ces êtres minuscules privés d'yeux et de dents, sans aucun engin, se ressemblant fort, différaient quelque peu les uns des autres et conformément à cela se livraient une guerre. Les bulles se jetaient sur les bâtonnets et les dévoraient; les bâtonnets à leur tour attaquaient les êtres en forme de plaques et de ronds. Dans cette lueur mystérieuse se déroulait une lutte incessante bien plus cruelle que celle que connaissaient les hommes et les animaux. Des milliers mouraient à chaque instant, des millions naissaient aussitôt; il n'y avait ni morts ni naissances, car tout balançait entre ces deux extrêmes: une bulle rosissait et se divisait en deux bulles, non mortes, vivantes et de dimension moindre.

Tous se tenaient stupéfiés par cette vision étonnante.

- Vous voyez maintenant qui est votre maître et ennemi? demanda le roi Salomon; il agita sa baguette dans l'autre sens et la vision disparut.
- Ces êtres minuscules n'ont que faire de notre querelle, poursuivit le roi. Invisibles et inaccessibles, ils n'ont de cesse jour et nuit de vous entourer et de vous ronger, de vous emplir. Votre corps se défend contre leurs attaques tant qu'il est sain. Il est sain tant qu'il trouve en lui des sucs qui peuvent dévorer, anéantir ces intrus. Que parmi ces milliards s'égare une bulle d'un genre autre contre laquelle votre corps, votre sang, votre salive ne trouveront pas de sucs, elle se multipliera en un court instant dans votre corps, empoisonnera votre sang, l'air que vous respirez et vous périrez victimes de cette bulle invisible dont des millions assemblés seront tout aussi invisibles pour vous. C'est là l'autre moitié de ma sentence. C'est à ces bêtes invisibles que vous êtes soumis tous, hommes et animaux. S'ils croissent, vous périrez par milliers, par millions et rien ne pourra vous venir en aide. Si vous trouvez le moyen de lutter contre elles, alors... vous n'aurez nul besoin de mon jugement.

Le roi fit un geste d'adieu et tous quittèrent la salle. Depuis lors, les animaux ne discutent plus avec l'homme.

LORSQUE FABLE M'EST CONTÉE...

T

- Ce sont des fables que tu nous contes là! s'écrièrent les enfants tous ensemble lorsque j'achevai de leur conter tout ce qui est écrit dans ce livre.
- Oui, mes enfants, ce sont des fables. Savez-vous ce qu'est une fable?
- Nous le savons, nous le savons! C'est quelque chose qui n'est pas vrai.
 - Qui vous a dit cela?
 - Nous pensons ainsi.
- Alors, réfléchissez! N'est-il pas vrai que les Loups mangent les Moutons, la Renarde les Poules, les Chouettes les Oiseaux?
- Cela est vrai, mais tu nous a conté que la Renarde bêchait un champ, et mangeait des brioches avec du miel, que le Loup s'était rendu au village à dos d'Âne pour s'y faire bailli, que le Corbeau tenait une braise dans son bec, avait allumé un feu, et autres balivernes de la sorte. Tout cela ne peut être vrai.
 - Si ce n'est pas vrai, pourquoi avez-vous écouté?
 - Pourquoi nous avons écouté? Parce que c'était intéressant.
- Qu'avez-vous trouvé d'intéressant dans ces histoires? Une histoire inventée, peut-elle être intéressante?
- Les histoires inventées sont les plus intéressantes! C'est si amusant d'entendre dire que le Loup voulait se faire bailli, que le Renard était plongé dans un tonneau de peinture, que le Chat récite des vers pleins de piété...
- Et si je vous avais raconté que le Loup volait dans les airs, le Renard nageait dans l'eau, que le Chat vivait dans une tanière sous terre, cela aurait-il été vrai?
 - Bien sûr que non.
 - Cela vous aurait paru intéressant?
 - Pas du tout.
 - Donc, une histoire inventée n'est pas forcément amusante?
 - Non.
- Réfléchissez bien et dites-moi quand une histoire inventée n'est pas intéressante.

Les enfants se mirent à réfléchir. Leurs yeux brillaient, des idées leur venaient à l'esprit, mais ils ne pouvaient les rassembler.

— Prenez pour mieux comprendre ces deux dessins. L'un représente un Mouton à six pattes. Pensez-vous qu'il soit vrai?

- Non.
- Le trouvez-vous amusant?
- Non.
- Bien. Ce Mouton est affigé d'une infirmité et sa vue provoque la pitié, non le rire. Regardez maintenant ce dessin: un Âne joue du piano. Cela vous paraît vrai?
 - Non.
 - Est-ce amusant?
 - Très amusant même.
 - Qu'y voyez-vous d'amusant?
- Que l'Âne fasse des choses qui ne lui conviennent pas, qu'il fasse quelque chose que seuls les hommes peuvent faire.
 - Tous les hommes?
- Non, pas tous les hommes. Ceux qui savent jouer, peuvent le faire; ceux qui ne savent pas...
 - Ceux-là, sont appelés comment?
 - Des ânes.
- Vous voyez bien que nous arrivons à l'essentiel! Il y a donc des ânes parmi les hommes.
 - Certainement.
- Lorsque je dessine un Âne qui joue du piano, ce n'est pas tout à fait faux! N'y a-t-il parmi les hommes des natures proches de celles des animaux: des Loups cruels, des Renards rusés, des Eléphants au cœur généreux, des Corbeaux félons, des Chouettes belliqueuses?
 - On dit que de telles natures existent.
- Vous voyez bien que je n'ai pas tout inventé lorsque je vous ai parlé des animaux. Certes, un vrai Chat n'aurait pas dit des vers pieux, mais n'y a-t-il pas des hommes qui disent des paroles de flatterie tout en souhaitant la perte de ceux à qui ils les adressent? Un Âne ne se mettra pas au piano, mais que d'ânes à deux pattes se piquent de jouer du piano ou d'un autre instrument, ou font un travail qu'ils ne peuvent accomplir et qui n'est pas de leur ressort!... Donc, mes enfants, toute fable n'est pas intéressante parce qu'elle est inventée, mais parce qu'elle cache des vérités profondes. Parlant des animaux elle semble nous dire: «Pourquoi riez-vous? Ce n'est pas des Moutons, des Loups et des Ânes dont je parle, mais bien de vous et de votre sottise, de votre paresse, de votre avarice et avidité, de tous vos caprices et désirs qui tiennent de la bête. C'est à dessein que je leur donne vos gestes, vos pensées, vos paroles pour que vous compreniez mieux qui vous êtes!»
- Ce que tu dis n'est, peut-être, pas tout à fait juste, remarqua un garçonnet plus âgé que les autres. Si c'était ainsi, il faudrait con-

ter ces fables aux grandes personnes pour qu'elles y reconnaissent leurs travers. Les enfants n'ont pas de défauts pareils, à quoi bon leur raconter ces fables? On ne raconte pas de fables aux grandes personnes, elles ne les aiment pas. Seuls les enfants aiment les contes.

Ce garçonnet ne parle-t-il pas de manière sensée? Il a réfléchi et sait formuler ses pensées. Je lui répondis:

- Pensez-vous, mes enfants, qu'on puisse donner aux tout petits enfants du pain sec, du foie de veau, des choux à manger?
- Non. Cela les rendrait malades. On leur donne à manger de la bouillie au lait.
- La vérité sur la vie, entière et nue serait pour vous tout aussi lourde. Les grandes personnes peuvent la connaître, elle leur est bonne et utile. On ne peut la servir telle quelle aux enfants, il faut les y préparer, la rendre moins brutale, la présenter sous forme d'images dans les fables. Ainsi, elle leur est accessible. Ajoutons à cela que les enfants aiment les animaux, se sentent proches d'eux; ils leur parlent et les comprennent: c'est pourquoi, les histoires de bêtes leur paraissent si intéressantes, surtout lorsque dans les fables les animaux se mettent à parler, à penser et à agir comme les hommes. Autrefois, lorsque les hommes étaient simples, peu savants, avaient des âmes d'enfant ils aimaient les contes tout comme vous aujourd'hui.
- J'aime les fables parce que c'est ma mère qui me les conte, dit une petite fille en âge d'aller à l'école. Elle sait si bien les raconter, sa langue est si jolie!
- C'est là une vérité profonde, mes enfants! Ces simples contes villageois tout comme de fines petites racines fixeront profondément dans votre cœur l'amour de la langue que vous ont apprise vos parents; vous aimerez sa beauté, sa pureté, ses sons mélodieux. Vous oublierez beaucoup de choses au cours de votre vie, mais les instants passés près de votre mère, ou de votre grand-mère lorsqu'elles vous contaient des fables resteront à jamais gravés dans votre mémoire.
- On dit que certains seigneurs voudraient nous empêcher de parler notre langue, de penser dans notre langue. Cela peut-il être vrai?
- Cela est vrai, mes enfants. Il y a des gens que notre existence importune; ils seraient heureux de nous voir disparaître et imaginent mille manières de nous anéantir. Ils me rappellent tous la Mésange qui voulait incendier la mer.
- La Mésange voulait incendier la mer? Pour quelle raison? Comment?
 - Ecoutez mon histoire!

— Jadis vivait une Mésange. Il lui vint, un jour, l'idée de bâtir son nid au bord de la mer sur un petit buisson qui poussait là. Tant que la mer fut calme tout alla à merveille. La Mésange pondit des œufs et entreprit de les couver. Le vent se leva, la mer se déchaîna et inonda le buisson et le nid de la Mésange. La Mésange échappa à la mort, mais ses œufs furent emportés par la mer.

Terrible fut le courroux de la Mésange! Elle se posa sur un rocher audessus de la mer et se mit à l'injurier et à la menacer!

— Mer lâche et inutile! Force sombre et stupide! Gouffre insatiable! Mer insolente et indigne! Comment as-tu osé détruire mon logis, emporter les œufs que je couvais? Je te citerai devant le tribunal, je te couvrirai de honte, je ne te laisserai en paix ni le jour, ni la nuit jusqu'à ce que tu me rendes ce que tu as emporté!

La mer continuait à battre le rivage...

— Tu te moques de moi, mer indigne et impudente! criait la Mésange. Rends-moi mes œufs, sinon je me vengerai!

Mais la mer continuait à battre le rivage.

— Tu crois que je ne saurai me venger? Tu es immense, je suis petite et tu penses que je ne peux rien contre toi. N'as tu pas vu, mer stupide, une petite étincelle allumer une vaste forêt et la brûler toute entière? Si tu ne me rends pas mes œufs à l'instant même je te brûlerai!

La mer insensible continuait à battre le rivage.

Mésange jura de ne connaître le repos avant qu'elle eût incendié la mer. Elle s'en alla trouver le Ver Luisant et lui dit:

- Ecoute, Ver Luisant, tu portes la lumière sur ton ventre. Viens avec moi, aide-moi à brûler la mer.
- Je ne peux pas, Mésange, répondit le Ver Luisant. Ma lumière éclaire la nuit, mais elle ne peut ni chauffer, ni brûler. Va voir le Feu Follet, il pourra peut-être te venir en aide.

La Mésange vola vers le marécage, se posa sur un aune et attendit qu'un Feu Follet se rapprochât d'elle. Ils erraient en grand nombre sur le marécage, semblaient ivres et volaient de travers. Enfin, l'un d'eux vint tout près de la Mésange.

- Feu Follet, mon ami! lui cria la Mésange. Suspends ton vol, j'ai quelque chose à te dire.
- Je ne peux m'arrêter, je n'ai pas le temps, lui répondit le Feu Follet. Parle! Je t'écoute. Je volerai près de ce buisson et j'entendrai ce que tu veux me dire.

La Mésange lui fit part de son malheur et lui demanda:

- Viens avec moi, aide-moi à incendier la mer, si cruelle!
- Je ne peux pas, Mésange, lui répondit le Feu Follet. Je suis né sur ce marécage et je dois périr là; je ne peux m'arrêter un instant et tu ne pourrais allumer un cierge avec moi. Va donc voir le Corbeau, il est passé maître en ces choses. J'ai entendu dire qu'il avait brûlé toutes les Chouettes dans leur caverne. Rends-toi chez lui.

La Mésange s'en alla voir le Corbeau, lui conta son histoire et lui demanda de l'aider à brûler la mer.

— Je ne peux pas, Mésange, lui répondit le Corbeau en secouant la tête d'un air grave. Le feu qui a brûlé les Chouettes vient des hommes et je l'ai dérobé dans un pâturage. Ce feu ne pourra embraser la mer, car il s'éteint dans l'eau. Pour incendier la mer il faudrait un autre feu, mais je ne sais où le prendre. Va voir la Cigogne. On dit qu'elle peut allumer un feu magique avec son bec. Il pourra peut-être te servir.

La Mésange remercia le Corbeau pour ses justes conseils et alla chercher la Cigogne. Elle lui conta son affaire et lui demanda d'allumer un feu qui pourrait embraser la mer.

— Je ne peux pas le faire, Mésange, lui répondit la Cigogne, l'air réfléchi et se tenant sur une patte. Nos ancêtres savaient, dit-on, allumer du feu en frottant leurs becs, mais nous avons oublié cet art. Il me semble que pour incendier la mer il faut un feu céleste. Va voir l'Aigle. Il vole chaque jour près du soleil et connaît bien ces lieux. Il pourra peut-être te venir en aide.

La Mésange fit ses adieux à la Cigogne et vola vers l'Aigle se disant: «Tu ne perds rien pour attendre, mer lâche et cruelle! Je te ferai voir de quoi est capable une simple Mésange qu'on a offensée! Tu paieras cher ton forfait!»

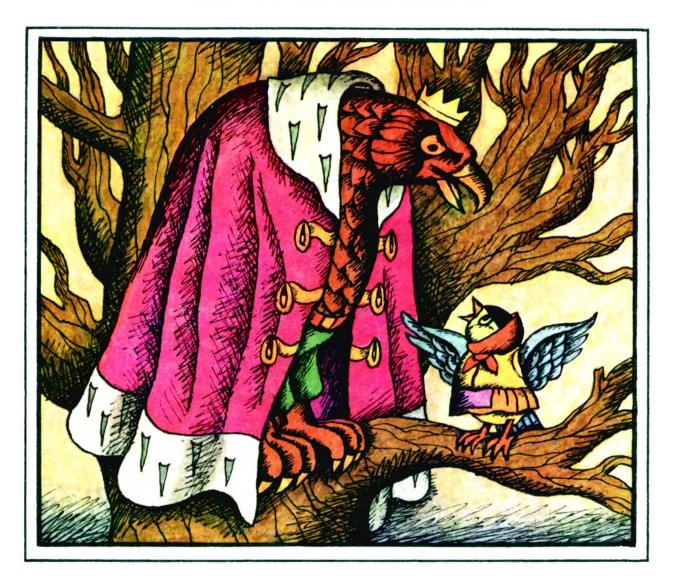
Elle arriva chez l'Aigle, lui conta l'outrage qu'elle avait subi et le supplia de l'aider:

— Votre Majesté, daignez compatir aux malheurs d'une pauvre Mésange qu'on a offensée. Procurez-moi un peu de feu céleste pour que je puisse incendier la mer et venger l'outrage qu'elle m'a fait subir.

A ces paroles, l'Aigle agita furieusement les ailes et se mit à crier si fort que la Mésange faillit mourir de peur:

— Vilaine Mésange! Qui t'a dit de bâtir ton nid au bord de la mer? Qui t'a dit que tu pouvais te brouiller avec la mer?! Tu crois que ta sottise me fera voler du feu au ciel? Je ne veux pas te voir! Fais ton nid là-bas sur le buisson de prunes sauvages qui pousse sur le tertre,







ponds-y des œufs et couve-les! C'est là ton droit, et ne t'avise plus de t'approcher de la mer!

À cet ordre, la Mésange se calma à l'instant, et quelques semaines plus tard elle avait un nouveau nid et des œufs nouvellement pondus, mais cette fois loin de la mer, sur le prunelier qui se dressait sur les tombes.



иван яковлевич франко КОГДА ЗВЕРИ ЕЩЕ УМЕЛИ РАЗГОВАРИВАТЬ

Сказки

Перевод с украинского Н. И. Пересады

Художник Ю. И. Крыга

Киев, издательство кудожественной литературы «Днипро», 1985

(На французском языке)

Редактор К. Ю. Квітницька-Рижова

Художній редактор І. М. Гаврилюк

Технічний редактор О. М. Грищенко

Коректор О. Я. Малкіна

Інформ. бланк № 2628

Здано до складання 26.11.84. Підписано до друку 17.07.85. Формат 84 × 108¹/₁₆. Папір офсетний. Умовн. друк. арк. 11,34. Умовн. фарбовідб. 47,25. Гарнітура шкільна. Друк офсетний. Обл.-вид. арк. 7,787. Тираж. 10 000. Зам. 4—3454. Ціна 1 крб. 40 к.

> Видавництво жудожньої літератури «Дніпро», 252601, Київ-МСП, вул. Володимирська, 42.

Головне підприємство республіканського виробничого об'єднання «Поліграфкнига». 252057, Київ, вул. Довженка, 3.

Франко І. Я.

Ф83 Коли ще звірі говорили: Казки / Перекл. з укр. Н. Пересади.— К.: Дніпро, 1985.—106 с. Багато ілюстроване видання відомих казок класика української літератури (1856—1916).



1 крб. 40 к.